Adultère...

Charline88

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Adultère...

© Le jardin d'Aphrodite - Avril 2017

Sommaire

La dispute **3**

La tentative de réconciliation **25**

La rupture **39**

Une vie nouvelle **61**

La continuité **85**

La vie qui revient **107**

Le renouveau **121**

La résurrection **135**

La dispute

Confortablement installée au premier rang, je ne quitte pas des yeux les deux papillons blancs qui virevoltent devant nous. Ils semblent parcourir l'espace, et la petite pièce de deux euros qu'ils tiennent s'éclipse sous un foulard jaune. Quand le tissu léger est retiré du bout des doigts qui le soutenaient, c'est une colombe blanche, pareille à un espoir, qui écarte deux belles ailes immaculées. Toute l'assemblée applaudit à ce tour de magie, mais je reste fascinée, moi, non par les mains qui sont habiles, mais surtout par l'homme qui va avec celles-ci. Toi, à mes côtés, toi mon mari, tu ne penses sans doute à rien d'autre, avec ton esprit tortueux, qu'à savoir comment il a pu faire.

— Il est drôlement bon, ce prestidigitateur ; tu ne trouves pas, ma chérie ? Je n'arriverai jamais à comprendre comment une pièce de deux euros peut se transformer en oiseau !

Et moi, je ne saurai jamais non plus comment l'homme que j'ai aimé il y a quinze ans peut être aujourd'hui ce type que j'ai là à mes côtés ! L'amour que j'ai eu pour lui s'est peu à peu transformé en un sentiment tout différent. Nous sommes encore ensemble, mais c'est juste par habitude sans doute. Il n'y a plus de surprise, seulement la routine, le train-train quotidien des jours qui se meurent trop lentement.

— Alors pourquoi a-t-il fallu que je pleure presque pour que tu daignes m'accompagner ici ? Tu sais, Alain, j'en ai plus qu'assez de végéter dans cette petite vie que tu m'imposes !

— Mais enfin, Maryse, qu'est-ce que tu as ce soir ? Tu es infecte avec moi. Qui fait bouillir la marmite à la maison ? Tu penses que je vais m'amuser tous les jours ? Le matin quand je pars de bonne heure et les soirs où je rentre tard, tu imagines que je joue, pendant toutes ces heures qui me tiennent éloigné de la maison ?

— Tu vois, tu aurais pu dire éloignées de toi ! Mais non, c'est « ta » maison, « ta » voiture, « tes » enfants quand tout va bien, « mes » gosses quand les choses ne sont pas ce que tu voudrais qu'elles soient.

— Qu'est-ce que t'as, à la fin ? Si tu continues comme ça, tu vas avoir une surprise.

— Eh bien vas-y, menace-moi, pour une fois que nous sortons ! Fais-moi le grand jeu du mari énervé. J'en ai plus qu'assez de la petite vie étriquée que tu me fais mener !

— Bon, allez, calmons-nous, ce n'est ni le lieu ni l'heure pour avoir ce genre de discussion.

— Ce n'est jamais le bon endroit, à t'entendre ; tu me gonfles avec tes idioties ! De toute manière, c'est toujours toi qui décides de tout. Mais attention, Alain : un matin ne ressemblera pas aux autres. Prends garde ! Quand la coupe est pleine, elle déborde !

Dans les yeux de mon mari, je lis des éclairs qui me fusillent sur place. Il est courroucé, mais je n'en ai cure. Les mains devant moi continuent leur étrange cérémonial et le foulard bleu maintenant se soulève sur de belles fleurs, des roses fraîches.

Ça fait bien longtemps que j'ai abandonné l'idée de recevoir un bouquet. Mais c'est vrai que je suis à cran ce soir. Je ne sais pas pourquoi. Le magicien, avec ses doigts, me donne de drôles de pensées. Marre d'être l'épouse qui attend le retour du seigneur ! Depuis combien de temps des mains ne sont-elles pas venues me

donner du plaisir ? C'est maintenant juste un petit coup vite fait, le soir ou le matin, rien d'excitant. Hygiénique tout au plus.

Pourquoi suis-je énervée de cette façon ce soir ? Les doigts dansent devant mes yeux. Ils me donnent envie, mon cœur bat plus fort. Et Alain qui ne comprend jamais rien... Il suffirait qu'il me prenne dans ses bras pour que tout rentre dans l'ordre.

— Tu veux une autre boisson ? Allez, on ne va pas se faire la gueule toute la soirée ! Je commande ?

— Mais ce n'est pas vrai, ça ! Tu ne comprendras donc jamais rien à rien, mon pauvre Alain ! Tu crois que je suis assoiffée à ce point ? Et tu vas encore prendre un verre, puis un autre, et en fin de compte il va arriver quoi ? Elle va se terminer comment, notre soirée ? Par tes ronflements qui vont m'empêcher de dormir, comme d'habitude !

— C'est ça, vas-y ! Ameute le monde entier, déjà qu'ils nous regardent tous. Fais-moi passer pour un abruti, continue ! Eh ben, allez ! Si tu as quelque chose à me reprocher, crache-le ! Je suis prêt.

— Imbécile, c'est bien ce que je dis, quoi... Indécrottable ! Je rentre seule. Allez, finis ta soirée en beuverie si tu veux, mais ce sera sans moi !

Là-dessus, j'ai saisi mon sac, mon manteau, et me voilà qui file vers la sortie. Alain ne fait pas un geste pour me retenir. Il pense sans doute que je vais revenir après avoir passé ma colère à marcher cinq minutes dans la rue. À l'extérieur, l'air est plutôt frais. Je suis au bord de la crise de nerfs. Je marche, erre sans but. Je vais droit devant moi. Réaction épidermique ; je n'ai aucune excuse non plus. Mais c'est une sorte de ras-le-bol.

Je n'arrive pas à imaginer pourquoi deux mains dans une salle de spectacle m'ont mise dans un pareil état. J'ai des frissons. Le vent qui court sur mon visage balaie mes cheveux bruns. Les mèches se plaquent sur mon front et j'ai les yeux humides. Non, je ne vais quand même pas pleurer... C'est étrange, ce mal-être que je traîne

avec moi. Et les doigts qui tournaient devant mes regards viennent de faire remonter à la surface toutes ces rancœurs qui me bouffent le cœur.

Je ne sais pas du tout où je suis ; les rues sont toutes un peu ternes la nuit. Quelle heure est-il, du reste ? Je m'en fous. Finalement, ce n'est pas important. C'est sûr que demain nous parlerons et tout redeviendra normal. Je ne suis pas non plus certaine que c'est bien ce que je désire. Nos deux filles jumelles ont vingt ans, et elles suivent des cours bien loin de la maison depuis deux ans. Le vide qu'elles ont laissé à leur départ pour l'université n'a pas été comblé. Un court moment, j'ai cru qu'Alain et moi pourrions mettre à profit cette solitude à deux pour nous retrouver. J'ai besoin, moi, de marques d'affection, de sentir que lui tient encore à moi. Mais perdu dans son monde à lui, il n'a pas vu que je partais à la dérive et que mes rêves se brisaient sur le mur de ses silences, sur la hantise de ses absences. Ramener de l'argent, c'est bien, parfait, mais je ne crois pas que le bonheur se conjugue en billets de banque.

Je me plonge dans d'autres pensées. Depuis quand n'a-t-il pas essayé de me faire jouir d'une autre manière que par la position du missionnaire ? La dernière fois qu'il m'a caressée plus longuement que pour s'exciter ? J'ai beau essayer de chercher, je ne m'en souviens plus. Les lampadaires viennent de s'éteindre. Magnifique ! Voilà les rues plongées dans la nuit, et moi également. Je ne sais pas vraiment où mes pas m'ont emmenée. C'est presque désert comme endroit, il ne passe même plus une voiture. Je rebrousse chemin ou je vais toujours tout droit ? Heureusement que j'arrive à lire une plaque sur un mur à l'angle d'une rue. Bon, il me faut me diriger vers la droite, et dans deux pâtés de maisons je serai revenue vers la gare. Nancy n'est pas si grande !

Encore un détour, et de la lumière enfin ; de la musique aussi. Toutes deux me parviennent entre deux larmes écrasées. Sur le trottoir, en face, deux ou trois gamins – pardon : des jeunes –

fument leur cigarette tranquillement. L'enseigne brillante qui attire mes regards, Le Chat Noir, il me semble en avoir déjà entendu parler par des amis. Une boîte de nuit, pas du tout identique à celle d'où je sors. Là-bas, c'est une salle de spectacle, dîners dansants agrémentés de numéros de music-hall ou de variétés. Celle que je vois là, c'est une vraie boîte de nuit, avec un DJ et de la bonne musique faite pour faire danser les gens. L'envie me prend d'aller faire deux ou trois tours de piste ; après tout, ça me calmera peut-être.

Je pousse la porte et me voilà dans un corridor extrêmement sombre. Au fond du couloir, un videur qui me regarde approcher ; il arbore un sourire. Quelle carrure ! Une montagne de muscles sur pieds. Le caissier me jette un coup d'œil, un petit bonsoir, me montre le vestiaire ; j'y dépose sac et manteau.

— Allez-y, Madame, c'est gratuit pour les femmes le samedi soir. Bonne soirée.

J'entre dans une immense salle avec un parquet sur lequel se meuvent des dizaines de couples. Des lasers envoient leurs rayons sur les danseuses et leurs cavaliers. La musique me prend immédiatement à bras-le-corps. Elle est bonne, la chanson qui fait tourner les gens à mon arrivée sur la piste. Je suis entraînée par le rythme saccadé d'un batteur fou. Je commence à me trémousser, je me vide la tête. Des tas de femmes et d'hommes se croisent, se frôlent, et se touchent parfois sur les notes désabusées que le grand ordonnateur de la room transmet en boucle. Là encore, je me dis qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas dansé. Je ne me demande pas non plus comment Alain doit prendre les choses. Une heure déjà que j'ai quitté son dîner dansant et je me laisse bercer par la musique qui me donne presque la chair de poule.

En levant les yeux, je vois moins de couples et plus d'hommes seuls. Ils ont sans doute repéré que je me trouvais seule sur la piste. Ils se bousculent au portillon pour tenter d'attirer mon attention. Mais je ne suis là que pour me défouler, et je ne me prête pas à leurs

petits jeux. L'un d'entre eux, plus hardi que les autres, me touche des épaules en passant dans mon dos, faisant mine d'être entraîné dans sa ronde musicale. Je ne bronche pas : aucune envie de savoir qui il est ! Je ne cherche rien qu'un peu de paix, et comme son truc n'a pas fonctionné, je le vois qui va tenter sa chance auprès d'une autre danseuse esseulée. Puis en jetant un coup d'œil vers l'entrée, j'ai la surprise de voir mon magicien qui se trouve à moins de trois pas de moi. Il n'est pas solitaire : une belle femme blonde, mince, élancée le serre de près dans une danse un peu psychédélique.

Il tourne en tenant la main de sa cavalière, mais elle n'a pas l'air enchanté ; enfin, elle n'a pas un sourire franchement épanoui. Puis soudain elle lui chuchote à l'oreille et file vite, très vite, plantant là notre homme aux doigts d'or. Lui ne sait plus trop quelle contenance adopter, alors il se dirige vers le bar qui est au fond de la salle. J'ai soif. Je lui emboîte le pas, mais avec quelques mètres de retard.

— Garçon, un whisky. Un double !

Ça n'a pas l'air d'aller trop fort pour mon magicien. C'est un peu la boisson des mecs qui veulent oublier quelque chose de déplaisant. Je suis maintenant tout près de lui, et le barman qui vient de servir la commande vient vers moi.

— Et pour Madame, qu'est que ce sera ?

— Un *Martini* dry, s'il vous plaît.

Mon verre arrive rapidement. Assise sur un tabouret haut devant le bar, je fais tourner le bâtonnet fiché dans l'olive, puis trempe mes lèvres dans le mélange gin-*Martini*. La chaleur de l'alcool descend dans ma gorge ; j'adore cette sensation âpre et douce à la fois.

— Vous allez bien trinquer avec moi ; je n'ai pas vraiment envie de boire seul, ce soir. Et puis rencontrer une jolie femme non accompagnée, c'est si rare...

L'homme me semble moins grand que sur la scène où il exerçait ses talents tout à l'heure. Il tient son verre à la main et l'approche

de moi – du mien plus exactement – dans le geste évident de les cogner ensemble.

— Si vous me promettez seulement de ne pas me faire disparaître, je veux bien !

— Ah, vous savez donc qui je suis ?

— Disons seulement que je vous ai vu transformer une pièce en colombe.

— Je n'ai pas réussi que cela, ce soir : j'ai aussi fait disparaître de ma vie la jeune femme que je considérais comme ma fiancée.

— Bon, c'est pour ça, le whisky ? Une de perdue, deux verres de bus ! Tous les hommes picolent dès qu'ils ont un problème ?

— Vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez. Vous aussi avez quelqu'un dans votre vie qui boit ?

— Je n'ai pas envie de parler de cela ce soir, ici, et surtout avec vous : je veux juste prendre un verre ; et si vous voulez trinquer, alors allons-y ! Sinon, fichez-moi la paix. À votre bonne santé !

— Oui, vous avez raison : à chacun ses ennuis. À votre santé ! Tchin-tchin !

Je pivote légèrement sur mon siège. Ce faisant, ma jupe un peu serrée remonte de quelques centimètres sur mes cuisses. Immédiatement, je sens le regard du magicien s'appesantir sur les deux plages blanches à peine dévoilées. On peut avoir des doigts magiques et des regards insistants ; aucune incompatibilité. Je ne cherche pas à tirer sur le tissu. Je laisse les yeux dériver sur ces endroits qu'ils ont remarqués. Finalement, ce n'est pas si désagréable de se dire que l'on peut encore être regardée comme une femme. Il est tout près de moi ; je sens même son haleine discrètement alcoolisée. La mienne est semblable, je m'en doute bien.

— Alors, seule ce soir, ou seule dans la vie ?

— ...

— Je vois, juste de la discrétion : Madame ne veut pas parler de sa vie privée ; c'est votre droit. Moi, je viens de me faire larguer par ma compagne, une blonde avec qui je faisais un bout de chemin.

Elle me reproche de ne pas être assez présent, de ne pas m'occuper d'elle comme elle le voudrait.

— Et vous en déduisez quoi ? Elle a tort ? Raison ? Après un petit examen de conscience, là, vous arrivez à quelle conclusion ?

— Ben... je ne sais pas trop ! Pour le moment, je n'ai fait que commander un verre ; je n'ai pensé à rien d'autre. Il me faut toujours un peu de temps après mes spectacles pour me reconnecter à la réalité, je veux dire.

C'est quand même bizarre que je laisse en rade mon mari pour venir me fourrer dans les pattes d'un mec qui a des problèmes similaires.

— Hep ! Barman, un autre verre. Non, deux : Madame m'accompagne.

— Attendez, je n'ai pas dit oui...

— Vous n'allez pas vous faire prier ! Pour une fois que je prends un drink en compagnie d'une autre femme que la mienne... Allez, soyez chic ! Garçon, mettez un whisky pour Madame aussi.

Je me tais ; pas vraiment envie de discuter. Les deux boissons sont arrivées. Je bois ce scotch qui m'arrache presque une quinte de toux tant c'est fort.

— Je m'appelle Marcel. Et vous ?

— Maryse. C'est Marcel, vous ? J'aurais pensé à quelque chose de plus... enfin... de moins classique avec le métier que vous faites.

— Bah, sur scène, c'est Marcelino. On vous a déjà dit, Maryse, que vous avez des yeux superbes ?

— Et puis de belles jambes aussi ? Non mais, ma parole, vous me draguez, là !

— Ben, vous êtes seule, et je le suis aussi depuis quelques minutes, alors... C'est vrai que vous êtes belle ; vous avez des choses appétissantes, là où toutes les femmes doivent en avoir.

— Ça vous arrive souvent de sauter sur la première fille que vous trouvez juste après une rupture ? Et puis la jolie blonde qui

dansait avec vous tout à l'heure, vous êtes bien certain qu'elle ne va pas revenir vous chercher ?

— Certain, certain, on ne peut jamais l'être. Mais elle avait l'air catégorique quand elle m'a dit d'aller me faire foutre. Mais vous auriez peut-être voulu que nous dansions ; autant le faire avant que j'aie trop picolé, pendant que je peux encore trouver les pas qui s'accordent à la musique.

— C'est que...

— Y a pas de « c'est que... » Allez, venez ! Allons jamboter un peu.

Marcel m'a attrapée par le poignet et il tire doucement sur mon bras. Je me retrouve debout, vite entraînée vers la piste. Après tout, pourquoi pas ? Une danse n'a jamais tué personne ; et puis si je compte sur Alain pour guincher, je peux attendre jusqu'à la fin des temps. La nuit est à nous, et me voilà dans les bras d'un inconnu – ou presque – pour un slow lascif. Il ne me marche pas sur les pieds, c'est déjà ça... Par contre, il a une nette tendance à me coller. Mais je dois dire qu'avec l'alcool ingurgité, je ne trouve pas cela si désagréable. Il me serre contre lui, et son parfum pourtant discret me parvient. Finalement, c'est un bon danseur, et il y a tellement de temps que je n'ai plus fait cela...

La tête de Marcelino se pose contre la mienne. Le contact de cette peau, un peu rugueux, ne m'interpelle pas plus que cela. Nous tournons au milieu d'autres couples ; je me laisse bercer par le son envoûtant de la musique, par les lumières tamisées distillées par des spots invisibles. Je me trouve bien, là, au centre de tous ces inconnus qui profitent comme nous d'un instant de douceur. Je ne prends pas garde quand une main vient se poser sur mes reins. Je reste sur un petit nuage, sur un moment de pure tendresse. Les lèvres de mon nouvel ami viennent tutoyer mon cou, y déposer délicatement un baiser. J'ai l'impression que contre ma cuisse quelque chose de dur frotte, au gré des pas de la danse.

La main sur mes reins se meut lentement et les doigts s'incrustent un peu plus que la normale dans le tissu de ma jupe. Je ferme les yeux, attendant une suite inéluctable. Une sorte de chaleur, plus du tout due à l'alcool, celle-là, s'est emparée de tout mon être. Je deviens tout entière attentive à la moindre caresse, priant même inconsciemment pour qu'il ose aller plus loin. Là, au milieu d'autres danseurs inconnus, un homme me caresse le bas du dos et ce n'est pas toi, Alain. Je m'en moque éperdument : tu ne l'aurais pas fait, de toute façon, et je suis certaine que tu ne le sauras jamais. Nous tournons langoureusement sur le parquet, et c'est déjà comme si je ne touchais plus le sol. Les gestes sont tout en délicatesse, tous en mesure avec la musique. Il arrive de temps en temps que, bousculée par un autre couple, j'aie tendance m'écarter de cet homme, mais il me maintient si bien et dans un tel climat de douceur que je ne voudrais pas qu'il arrête.

La main s'est maintenant encore déplacée ; elle monte et descend sur ma cuisse, plus bas que mes fesses. Puis elle revient sur les deux demi-globes en suivant le sillon, enfonçant ma jupe entre eux. Je me dis que je dois avoir un drôle d'accoutrement, le chiffon ainsi coincé dans la raie des fesses. Et pourtant je n'en ai rien à faire : ce que peuvent penser les autres n'altère pas le bon moment que je passe. Il y a trop longtemps que j'ai envie de quelque chose de nouveau, que l'on s'occupe de moi, de ma petite personne. Juste ce besoin que l'on prenne soin de moi, que l'on me donne l'impression d'exister ; et c'est ce que fait ce Marcel. Les miennes, de mains, ne quittent pas le dos de mon partenaire de danse pour l'une et son cou pour l'autre. Je profite simplement de ce petit bonheur d'être femme à nouveau.

Il m'écrase encore plus contre sa poitrine tout en continuant à me faire tourner. Mes seins sont plaqués sur ce torse que je devine viril. Et c'est le feu qui s'allume tout doucettement en moi : une irrésistible envie de sexe, de faire l'amour, de baiser, monte tranquillement en moi. Elle s'accompagne d'un abandon

quasi total de mon corps, comme une reddition sans condition. La main sur mon derrière est revenue, plus insistante, plus pernicieuse, et le bas de ma jupe est soulevé sans à-coups, sans que je refuse cette option : celle d'être fatalement tripotée devant les autres danseurs qui peuvent, en regardant bien, voir les attouchements que se permet mon cavalier. Mais pour l'heure, sa monture – ou future monture – reste docile et calme.

La main est allée bien plus loin que la bienséance ne le voudrait. Elle dépasse les limites fixées par une morale de bon aloi. Les doigts sont parvenus à s'immiscer entre le nylon et la peau. Je sens déjà comme des aiguilles qui me percent le ventre, des picotements singuliers que je reconnais comme ceux d'un désir ardent et inhabituel. Puis c'est la tête de mon danseur qui tourne gentiment vers la mienne pour amener ses lèvres à la rencontre de ma bouche. Je sais que si je le laisse m'embrasser, ce sera plié ! Je lui appartiendrai pour le reste de cette nuit déjà bien entamée. Je minaude encore pour la forme, mais ce n'est que reculer pour mieux sauter. Ce besoin impérieux qu'il a su ancrer en moi ne peut se calmer seulement par des caresses.

Marcelino le magicien, Marcel l'homme aux doigts d'or, aux mains magiques, vient de réveiller la cochonne qui sommeille en moi. C'est moi maintenant qui me frotte à lui, qui cherche le contact avec ce que je sens, ce que je pressens comme important, là, juste sur ma cuisse, alors que la musique se fait plus tendre encore. Je colle mon ventre sur ce nœud bien dur que mes mouvements pour danser me font compresser. Il ne se dérobe pas non plus, accentuant par un simple mouvement de hanche cette friction à la limite de l'obscénité. Et il arrive ce qui devait finir par arriver : je sens que je coule dans ma culotte alors que les doigts de l'homme s'approchent dangereusement de ma chapelle. Chapelle ardente pour le moment !

La musique entre dans ma tête, elle entre dans ma peau, et les mains me touchent, s'incrustent dans mes replis les plus intimes au rythme de ces notes qui m'ensorcellent. Puis, comme le slow

se dilue dans les derniers sanglots d'un accord doux, les couples sur la piste quittent un à un le parquet. La main qui me donne le vertige s'éclipse aussi vite qu'elle est venue. Marcel me cramponne encore quelques secondes, et il me prend par le poignet.

— Allons finir nos verres. Vous êtes une excellente danseuse ! J'espère que vous avez un peu aimé tourner sur ces airs tendres ?

— Oui, c'était bien. Vous aussi avez beaucoup de souplesse, surtout pour les figures libres ! Vous avez aussi un certain doigté, je dois l'avouer...

Il sourit à cette allusion non feinte et nous vidons nos whiskies.

— Vous en voulez un autre ?

— Non merci, je serais ivre si j'en buvais encore un.

— Vous voulez que nous allions prendre un café chez moi ? Ou autre chose, bien sûr.

— Et cette « autre chose » veut dire en clair ?

— Vous avez très bien saisi : s'il vous plaît, ne m'obligez pas à vous le dire...

Contrairement à ce qu'il pense, bien sûr que si, que je veux l'entendre. C'est vrai que ça fait plaisir de se sentir désirée même si, j'en suis sûre, c'est simplement une attirance sexuelle. Il me tente vraiment. L'envie est là, et bien incrustée dans mon esprit. Je veux du sexe, j'en ai presque un besoin vital.

— Si je vous dis oui, que se passera-t-il une fois chez vous ?

— Honnêtement ? Ce qui arrive entre une femme et un homme tous les deux consentants. Ensuite, pour reprendre un mot à la mode, le feeling fera le reste : c'est toujours à l'envie, ces choses-là, du moins pour moi.

— Aucun risque que votre... « fiancée » ne rentre à la maison ?

— Je vous l'ai dit : sans doute que non, mais... vous le jurer serait aussi mentir. Mais si vous préférez, nous pouvons prendre une chambre à l'hôtel.

— Non, je veux bien prendre un dernier verre chez vous. Vous êtes loin d'ici ?

— À dix minutes en taxi.

— Vous n'avez donc pas de véhicule ?

— Si, mais... madame mon ex l'a sans doute pris pour aller je ne sais où.

— Je vois, je vois...

Il se lève ; j'en fais autant. L'air plus frais de la rue me dégrise quelque peu et je me dis que je fais une connerie. Je n'ai cependant pas le temps de penser plus loin qu'une voiture s'arrête à notre hauteur et que Marcelino m'ouvre la portière arrière pour que je m'installe sur le siège.

— Chauffeur, à cette adresse s'il vous plaît.

— C'est parti, m'sieur-dame !

La voiture commence à rouler dans les rues encore éclairées de Nancy. Il y a toujours des gens qui marchent sur les trottoirs ; tout le monde n'est pas couché. Nous sommes bien assis sur un siège moelleux, et mon compagnon de route a les mains baladeuses. Nous n'avons pas fait dix mètres qu'il est déjà en train de me tripoter. Il a posé une main sur mon genou, et j'ai beau chercher à la retirer, il insiste lourdement. Ce n'est pas que je ne veux pas qu'il me touche, mais bon, je n'ai pas envie de distraire le conducteur. Il lorgne sans arrêt dans le rétroviseur. Puis finalement, je m'en fiche. Je laisse les doigts envahir l'espace entre mes deux cuisses.

Ils remontent rapidement pour venir sur ma culotte. L'homme ne s'embarrasse plus de pauses ou d'attentes. Rien de superflu, directement à l'essentiel, ce qui en dit long sur la suite prévisible de la nuit. Les visiteurs sont vite à l'œuvre et ma respiration est un peu courte, ce qui ne manque pas d'alerter le chauffeur sur l'avancement des approches de Marcel. J'écarte les jambes pour faciliter plus largement l'accès à ces joyeux drilles qui viennent d'éloigner sur un côté le nylon censé me protéger. Un coup d'œil vers le conducteur : je suis bien certaine qu'il n'en perd pas une miette. Un majeur court déjà sur le sillon sans doute poisseux de mon sexe avide de caresses.

Manque de chance pour le taximan, nous arrivons rapidement à l'adresse de mon magicien malicieux. Marcel règle la course, et j'entrevois comme un regret dans le regard du « taxi driver ». Je me dis à qu'il aurait préféré faire le tour de la ville deux fois plutôt qu'une, juste pour se rincer l'œil.

La maison de Marcelino, c'est une petite bicoque de plain-pied, dans une zone calme de la ceinture nancéienne. À peine la porte ouverte, juste entrée, je suis plaquée au mur par deux bras puissants et les mains fouillent à nouveau sous ma jupe. Je m'accroche cette fois au cou de mon compagnon du soir : c'est le signe de mon acceptation totale.

C'est d'abord mon chemisier qui se trouve déboutonné et retiré en deux temps trois mouvements. Puis la bouche de Marcel vient à la rencontre de la mienne qui, cette fois, participe au jeu. Ce baiser me plaît, ce baiser m'enflamme. C'est au tour de ma jupe de retrouver la boule de chiffon qu'est devenue ma liquette. Ma culotte ne reste qu'un très court instant sur mes fesses, suivie de près par mon soutif qui s'envole rejoindre toutes mes fringues. J'ai chaud, j'ai des frissons, et les lèvres de mon magicien sont gourmandes ; elles vont sur ma bouche, recherchant avidement les miennes. Il me soulève apparemment sans effort. J'ai l'impression de m'envoler dans ses bras pour faire le court chemin de l'entrée à la chambre à coucher.

Je sais que cette fois je ne vais plus pouvoir reculer. Mais en ai-je vraiment l'envie ? Il me dépose délicatement sur le couvre-lit, me dévore par de petits bisous puis il se redresse, entreprend de se dévêtir. C'est presque aussi rapide que pour moi. Je peux enfin admirer la poitrine bien velue, et pourtant mes yeux ne sont attirés que par cette chose qui se dresse au bas de son ventre. Je ne vois que cela. Et mon envie monte encore d'un cran. Voilà Marcel qui se couche près de moi et ses mains, sa bouche, toutes reviennent à l'assaut de ma poitrine, cette fois. C'est trop bon ! J'en frémis d'impatience.

— Je peux prendre ta main ?

— Si tu me la rends après usage.

— Ne t'inquiète pas. Tiens, je ne veux que la poser là.

— Hum, c'est bien dur, ce truc-là !

— Tu les aimes bien raides ?

— Ben, à vrai dire, je n'en connais qu'une seule, et elle ne montre plus tellement d'ardeur pour moi.

— La mienne te plaît donc ?

— Je dois reconnaître que... oui.

— Tu veux bien jouer avec elle ? Tu vois, j'aime que la main qui la touche la décalotte doucement. J'adore aussi que le bout d'une langue vienne juste lécher le gland à demi découvert. Et toi qu'aimes-tu ?

— Je ne vais pas le dire ; te laisser le découvrir, c'est mieux, non ?

— Comme tu veux. Je peux donc toucher partout ? Comme un gamin avec un nouveau jouet ?

— ...

— Si je mordille là, tu ne me gifleras pas ?

Marcel a saisi un téton avec la bouche et fait glisser ses dents sur lui.

— Mumm, c'est un bon début !

— Je peux pousser le jeu un peu plus si tu le désires.

— Et si tu agissais au lieu de parler ?

J'enfouis mon visage dans la moquette qui recouvre le torse. Alors lui se redresse, ouvre un tiroir de la table de nuit et en extirpe un long foulard noir. Il me prend par les poignets, et rapidement les deux sont réunis, liés entre eux par l'étoffe douce. Encore un geste de son bras vers le lieu d'où provient le lien et en voici un autre, légèrement moins long. De ses deux mains il me soulève la tête, et mes yeux sont enfermés dans le noir par le nylon qu'il serre derrière ma nuque. Me voilà à sa merci ; mais bizarrement, je

n'éprouve aucune crainte, seulement une sorte d'envie encore plus oppressante.

— Tu es à moi désormais. Je peux faire ce que je veux ; je te promets que je ne vais pas me gêner ! Bien, je vais te laisser une minute, le temps de chercher une ou deux petites choses pour jouer avec toi. Pas de souci ? Je peux ?

— C'est quoi, les jouets ? Je ne veux pas être frappée !

— Cool... Calme-toi, il n'est pas question de violence : juste de vrais joujoux intimes pour te donner du plaisir. De toute façon, tu n'as plus vraiment le choix.

Il vient de quitter le lit. Je le sais parce que le matelas a bougé. Je suis seule, étendue, entravée et les yeux bandés. Je pourrais bien sûr retirer facilement ce qui me bouche la vue, mais je veux faire confiance à cet homme-là. Et puis je suis trempée. Mon ventre coule au sens littéral du mot. C'est impossible de ne pas le voir. Ah ! Il est revenu ; le lit a remué. Une main me parcourt le visage. Elle s'attarde sur mes lèvres. Elle me les caresse ; je frémis des mille picotements qu'elle me procure. Puis elle descend sur mon cou, y traîne un moment avant que de reprendre un chemin qui la mène vers mes seins. Entre deux doigts, mes tétons sont pincés, tournés, étirés. Quand la main me quitte, je suis en nage et je perçois la respiration de mon magicien qui n'est plus vraiment calme.

Il a tendu mes bras au-dessus de ma tête et je sens passer entre mes deux poignets reliés entre eux un autre lien. Quand il a fini de s'affairer, je ne peux plus bouger mes bras. Me voici immobilisée ; et là, je ne peux plus retirer ce qui m'obstrue la vue. Maintenant, les mains sont revenues et elles courent sur mon ventre, raclant de leurs ongles ma peau dénudée. Je souffle un peu plus fort ; je tremble de tous mes membres mais il n'en a cure. Je dois aussi avouer que je ne désire plus qu'il s'arrête. Puis Marcel vient se frotter à moi. Il s'est mis à califourchon sur ma poitrine et j'ai son sexe entre les seins. Il se frotte alors que de ses doigts il ouvre ma chatte.

Je réagis à l'arrivée de ces doigts qui veulent entrer. Ils vont y parvenir alors que la bite, elle, vient toucher mon menton à chaque coup de reins donné par l'homme. Alain, je suis bien loin de tes petits attouchements et de ta position du missionnaire ! Pourquoi ton image en cet instant revient-elle me hanter ? C'est l'espace d'une seconde, mais je replonge bien vite dans le bonheur d'être tripotée. Finalement il me redresse la tête sur un oreiller sans doute, et maintenant à chacun des passages de la queue je laisse ma langue la toucher. Il arrive un moment où il ne se frotte plus contre mes nichons mais reste sur ma bouche. Je fais du mieux que je peux dans la position où je suis. Marcel me tient par les tempes et fait aller et venir sa bite entre mes lèvres. J'avale, je suce, je lape ; du moins, j'essaie. J'ai du mal à respirer, et pourtant j'entends bien ce bruit étrange. Comme un moteur miniature qui se met en route.

Sur ma chatte glisse maintenant l'objet qui fait du bruit ; j'en deviens presque folle ! Je suce de plus en plus cette hampe qui n'en finit pas de grossir. C'est au moment où l'engin ronronnant commence à me pénétrer que je me dis que quelque chose ne va pas. Comment Marcelino peut-il m'enfoncer un gode dans le vagin alors qu'il me tient par les tempes ? Je voudrais bien savoir, lui demander, mais son vit est en place et il me lime maintenant à la même cadence que celle imprimée à l'olisbos qui navigue dans mon ventre. Je râle, je suis frémissante, je suis en transe... Et la bite continue ses mouvements alors que ma chatte est remplie et que je remue maintenant mon bassin pour qu'elle reste pleine. Je sens cette chose dans ma bouche et j'ai le pressentiment qu'il va éjaculer. Un long soupir me parvient ; je ne stoppe pas pour autant mon manège. Ma langue tourne autour de ce gland décapuchonné, et aux frétillements de l'homme assis sur ma poitrine, je sais que le dénouement n'est pas très éloigné.

Je mouille comme jamais je ne l'ai fait, sans doute. Savoir, deviner que nous sommes trois sur ce lit me donne encore plus

envie. En tous cas, celui qui enfonce en moi la queue factice le fait de belle manière, juste ce qu'il faut pour me tenir en haleine, juste assez pour que mon envie ne se transforme pas en orgasme immédiat. Il fait durer le plaisir. Quelques soubresauts, et un liquide gluant, chaud, gicle dans mon gosier. Je voudrais le recracher, mais comme Marcel reste allongé de tout son long sur ma figure, la verge reste plantée bien au fond de ma gorge. Je dois avaler cette semence qui n'en finit plus de jaillir. Pourtant avec toi, Alain, je n'ai jamais voulu goûter à cela. Bizarre comme les mêmes choses faites différemment peuvent avoir des résultats aussi peu semblables...

J'ai bu jusqu'à la dernière goutte ! Il faut dire aussi que le gode qui s'active en moi me garde dans un état second constant. Je suis entre orgasme et bien-être, sur un nuage de bonheur. Celui qui fait aller de si belle façon l'engin qui me donne un infini plaisir s'arrête soudain. Personne n'échange un seul mot, mais j'arrive à distinguer l'autre respiration. Impossible de définir cependant à qui elle appartient. Marcel se remet sur le côté et mes poumons l'en remercient. Je peux prendre une grande bouffée d'air. Pourtant je n'en suis pas quitte : une bouche me ventouse l'endroit laissé vacant par le latex. Ma poitrine est de nouveau prise à partie par les mains de mon magicien (enfin, je suppose que ce sont bien les siennes).

Lequel vient de saisir mes chevilles pour les remonter sur mon torse ? Peu importe ! Je suis ouverte, offerte, et pourtant je me sens comblée de joie. Impudique sans doute, obscène à coup sûr, la posture obligée que l'un d'entre eux m'impose ne l'est que pour mon plaisir. Je gémis sans interruption. Je découvre qu'être ainsi attachée, dans un jeu où je ne suis maîtresse de rien, où je ne contrôle plus mes mouvements, m'apporte une débauche de sensations inconnues. Je te trompe pour la première fois, et c'est du gratiné, du solide ! Mon Dieu, si tu me voyais... Imaginerais-tu ta gentille épouse se faire ainsi trousser par deux mâles ? Pas sûr que tu apprécierais ! Mais, mon pauvre mari, je suis à cent lieues

de me soucier de ce que tu peux penser. Pourtant, reste au fond de mon crâne ce sursaut pour me dire que c'est mal, ce que je fais. J'ai honte, mais c'est bien connu : c'est bon, la honte !

Un doigt s'est frayé un chemin entre mes grandes lèvres et il s'introduit lentement dans la caverne visqueuse. Vite rejoint par un second, ils débutent le bal de ma foufoune. C'est encore une sensation différente de celle du gode qui me remplissait tout à l'heure. Ça se complique un peu quand les deux voyageurs sont retrouvés par un troisième, et suivis en cela par un quatrième. Ensemble ils s'enfoncent en moi sans trop de difficultés. Ils repartent tous soudés en arrière pour mieux revenir, mais si lentement que je ressens chaque millimètre qui me creuse le ventre. Un vrai délice, quand ils sont bien au fond de moi, bloqués par un pouce qui, lui, me cajole le clitoris. Le propriétaire de cette main sait s'en servir ! Il m'amène au bord de l'extase pour arrêter ses mouvements quand il me sent toute prête à jouir. Les temps morts sont sublimes ! Je me pâme entre les bras de ces deux-là. Mon magicien n'en a pas fini avec mes seins. Il les triture, les garde en état d'érection permanente et à la limite de me faire mal.

Mon bouton est maintenant délaissé, et je sens que ma chatte est tout doucement dilatée. C'est monstrueux ce qui veut rentrer à l'intérieur... Je gémis de plus en plus. Pourtant je mouille toujours aussi abondamment. Ils connaissent bien leur affaire, mes deux amants. J'ai la sensation que la main avec tous ses doigts réunis va m'arracher, me déchirer la minette. Mais je bouge mon bassin, ce que l'autre prend sans doute pour une invitation à persister. Bien sûr, lubrifiée comme je le suis, toute la main arrive enfin à s'introduire en moi, et c'est un grand choc dans ma tête. Je me sens remplie bien plus que je ne l'ai jamais été. C'est merveilleux comme sensation, malgré un zeste de peur. Puis l'énorme mentule qui est en moi ne bouge plus, me laissant digérer son entrée, mais Marcel continue à pincer mes nichons, ce qui me fait remuer la croupe.

Chacun de mes gestes me fait sentir cette chose immobile en moi, et les frissons qui parcourent mon corps des pieds à la tête sont les sublimes prémices à une jouissance qui s'annonce monumentale. C'est l'instant que choisit Marcelino pour remettre son vit contre mes lèvres.

— Alors, tu aimes ça ? Tu m'as l'air d'une fieffée salope ! Un joli fist que tu nous montres... C'est trop bon. Ouvre la bouche. Sens comme je rebande bien fort. Allez, Maryse, suce-moi le jonc ! Voilà, c'est bien... C'est ça, comme je te l'ai dit. Juste le bout de ta langue sur le gland. Oui, fais-la tourner sur le bout. Hum, c'est trop bon... Tu suces comme une reine ! Je ne comprends pas qu'un mec avec un pareil canon dans son lit soit assez bête pour te laisser filer ; enfin, tant mieux pour nous ! C'est bon... Oui ! Tu aimes le fist, et ça se voit.

Évidemment entraînée par mon envie, par les caresses qui n'en finissent plus, je lèche le gland que j'imagine rose et lisse.

— Bon ! Alors, je peux continuer ? Puisqu'elle te suce la queue, je vais la limer maintenant. C'est bien ; elle est très docile, et plutôt mouillée. Un régal pour y plonger la main que cette chatte bien baveuse !

C'est la première fois que j'entends la voix de mon second partenaire ; je reste tétanisée par celle-ci : c'est une voix féminine qui vient de dire cela. Je me fais mettre par une femme ? Mon Dieu, je n'y aurais pas pensé. Qui est-elle, celle dont l'avant-bras plonge en moi comme une bite monstrueuse ? Elle a remué légèrement les doigts et je suis secouée de partout ! Encore un autre mouvement interne, comme si elle serrait le poing, puis elle le tourne intérieurement. Là, c'est de la folie ! Des milliers de spasmes m'emportent dans un autre monde. Je lâche le vit pour crier, hurler sous cette caresse inédite et incroyable. Puis, le poing toujours fermé, la femme se met en devoir d'aller et venir tout en imprimant une sorte de rotation à cet ersatz de queue.

Ma jouissance est magistrale, instantanée ! Je hurle sous les coups de boutoir d'un avant-bras qui me prend comme une salope, et j'aime ça. Je me tords sur le lit alors que les mains pincent de nouveau mes seins et que de temps à autre la bite de Marcel me touche la bouche que je garde ouverte sous l'effet fantastique de ce fist que je savoure. J'en tombe presque dans les pommes tant c'est bon ! La petite mort ! L'orgasme avec un O majuscule.

Je mets un temps fou pour reprendre mes esprits. Je ne me rends même pas compte que mes mains sont déliées, que mon bandeau m'est retiré. Quand j'émerge enfin de ce demi-sommeil, les deux sont là l'un contre l'autre, enlacés, et je vois pour la première fois en pleine lumière celle qui m'a mise en transe de si belle manière. Elle porte des cheveux blonds, et ses yeux sont clairs.

— Maryse, je te présente Adeline, ma compagne. Elle a apprécié de faire des choses avec toi ce soir.

— Je croyais qu'elle ne devait pas rentrer ?

— Mais elle était là avant notre retour ; elle savait – ou elle espérait – que j'allais revenir avec une femme : c'est notre petit jeu à nous.

— Et si j'avais refusé le bandeau et les liens ? Comment auriez-vous fait ?

— Il arrive parfois que les femmes avec qui je rentre ne veuillent pas entrer dans notre combine ; ça fait aussi partie des règles à accepter. Nous aurions fait l'amour tous les deux, voilà tout.

— Il y a encore une chose que je ne comprends pas...

— Ah oui ? Laquelle ?

— Je vous ai vu partir fâchés tous les deux.

— Nous l'étions, mais sans plus. Du reste, notre plan ne fonctionne que si nous nous quittons sur une engueulade, et c'est notre façon à nous deux de faire la paix : nous offrir une jolie femme. Adeline adore les femmes qui se laissent faire, un peu dociles, quoi. Tu es pour elle l'exemple parfait de ce qu'elle aime.

— En tout cas, elle est très douce et elle sait y faire... Je n'ai sans doute jamais joui aussi fort que cette nuit ! Mais au fait, quelle heure est-il ?

— Six heures vingt du matin.

— Mon Dieu ! Mon mari doit vraiment être inquiet lui aussi. Il faut que je file ! Bien, où sont mes vêtements ? Allez, je file vite, et merci pour tout !

— Attends, ne pars pas comme ça : nous allons te raccompagner chez toi ; tu veux ?

— Oui, mais vous me déposerez un peu avant la maison : je n'ai pas envie d'une autre scène avec mon mari.

— Nous espérons bien te revoir ; et puis – qui sait ? – si tu arrivais à décider ton mari, nous aimons aussi les jeux à quatre.

— Là, vous voyez, on a toujours le droit de rêver !

La tentative de réconciliation

Comment expliquer l'orage qui a grondé sur moi à mon retour ?

— Où étais-tu passée ? Qu'est-ce que tu as foutu de toute la nuit ?

— J'ai marché, j'avais besoin de faire le point. D'oublier que notre couple part à la dérive.

— Tu me prends pour un imbécile ! Tu crois que je vais avaler ça ? Rien ne va jamais comme tu le veux, hein ! C'est trop compliqué de te dire que je marne à longueur de journée pour que madame ne manque de rien ! Sans pognon, on ne vit pas vraiment bien ; tu devrais savoir cela, non ?

— Et c'est sur un matelas de fric que tu seras heureux ? Quand tu seras tout seul, parce qu'à force de me délaisser et de n'être jamais présent, ça va bien finir par arriver. Tu peux me croire : je ne vais pas attendre la fin du monde pour profiter de la vie, et ton argent n'y changera rien ! C'est à prendre ou à laisser.

— Bon, on continue de s'engueuler ou on discute tranquillement ?

— Je pense que ça ne tient qu'à toi, finalement ; mais tu ne veux jamais écouter ce que j'ai à dire. Et je ne serai plus jamais ta bobonne : ce temps-là est terminé !

Puis les choses se sont légèrement calmées, et Alain et moi avons repris plus ou moins une vie normale. Mais c'est aussi le retour à la routine, celle du petit coup du soir ou du matin, sans fantaisie. J'essaie de lui expliquer ce que j'aimerais, mes fantasmes.

Je tente de savoir s'il veut partager les siens, mais chaque fois que j'aborde le sujet soit il se tait, soit il me prend pour une folle. Puis un samedi matin une dispute éclate à nouveau, toujours sur le même sujet.

— Alain ! Bon sang, pourquoi ne m'écoutes-tu jamais ?

— Mais je ne fais que cela, et tu te plains toujours ! Notre vie me plaît, à moi. Que voudrais-tu que je demande de plus ?

— J'ai besoin d'autre chose. D'être une femme, d'être désirée, regardée, que nous fassions autre chose que ces petites parties de jambes en l'air « au-papa-et-à-la-maman » ! Je veux vivre autre chose que ce que tu m'offres là, justement. Avec toi, si possible ; mais sans, si tu persistes dans ton entêtement.

— Ce n'est pas possible ! Ma femme est devenue une salope ! Tu veux faire la pute ? Te faire baiser par d'autres mecs ? T'envoyer en l'air comme une truie ? Tu crois que c'est cela, vivre une vraie vie ?

— Tu ne vois donc pas que tu n'arrives plus à me faire jouir avec tes petits coups de queue du soir ou du matin ? Que j'aspire à faire l'amour d'une autre manière, et que j'aimerais que toi aussi tu connaisses cela ? C'est avec toi que je désire ce changement ; mais si tu insistes à faire comme si tu ne voyais rien, eh bien tant pis pour toi ! Je saurai me débrouiller seule. Je veux vivre une autre facette de cette vie.

— Merde ! Tu ne te contentes jamais de ce que l'on te donne, non plus... Alors dis-moi ce que tu veux réellement ! Mais sois bien consciente que je ne sais pas si je serai capable de t'offrir ce que tu désires vraiment.

— J'aimerais te voir, moi, faire l'amour avec une autre femme, te regarder être caressé, peut-être même te voir te faire sucer par un autre homme. Éventuellement, même te voir le faire.

— Quoi ? Tu veux faire de moi un pédé ? Ça ne tourne pas rond dans ta caboche, hein. Tu es bonne pour l'asile !

— Arrête ! Ne recommence pas ! Tu veux des explications, et dès que j'essaie de t'en donner une ou deux, tu prends la mouche et te voilà au bord de l'insulte. Calme-toi et laisse-moi parler, au moins.

— Tu voudrais me voir me faire mettre ? Tu m'imagines avec une bite dans le cul ?

— Ça te gêne peut-être de me mettre la tienne, toi, hein ? Là, pas de souci ! Ça, c'est normal ; mais la réciproque, c'est un crime !

— Mais ce n'est pas pareil...

— Ah oui... Dis-moi pourquoi c'est bien de sodomiser sa femme, mais de ne pas imaginer que ce soit possible pour toi. Et puis, je ne te demande pas de le faire ! Mais sucer ou te faire sucer, ça devrait être dans l'ordre des choses ; recevoir un couple pour faire l'amour à quatre, toi avec la femme et moi avec son homme. C'est au-dessus de tes forces ? Tu as intérêt à vraiment y réfléchir, parce que je suis au bord du départ, là ! Je te promets que je ne vais plus résister longtemps.

— Bon, bon, on reparlera de tout cela un autre jour.

— C'est ça, botte en touche, comme d'habitude ! Mais si tu ne me donnes pas rapidement une réponse, je te jure que je fais ma valise et que tu t'astiqueras tout seul.

— Pff...

L'altercation a été rude, et c'est presque sans m'en rendre compte que j'ai lancé cet ultimatum. Bien sûr, Alain est parti, comme à chaque fois qu'il sent qu'il perd pied. Et moi, eh bien me voici encore en rogne ! Une rage sourde, une colère qui monte partout dans mon moi profond. Je lui en veux de ne jamais vouloir ne serait-ce qu'écouter, dialoguer. Je me dis que c'est fini ; je ne serai plus sa chose à part entière. Pour lui, c'est difficile d'admettre que je peux avoir d'autres rêves, d'autres envies que les siennes. Je ne veux plus vivre comme cela, je me le promets !

Finalement, nous cohabitons sous le même toit, comme des colocataires. Mais pendant toute la semaine qui suit cet accrochage

verbal, je ne le laisse pas m'approcher, et il ne peut se satisfaire. Bien entendu, j'avoue que j'ai du mal à résister à ces envies qui m'étreignent le soir, à ce besoin de sentir mon corps vibrer sous sa queue. Mais j'ai pris une résolution et je m'y tiens. Je pense qu'il craquera avant moi ; enfin, je l'espère... Nous mangeons dans un calme relatif, mais c'est difficile de n'entendre que le bruit des couverts qui cognent sur les assiettes. Les silences sont lourds à supporter.

Mais au bout d'une semaine, le dimanche soir, Alain met de la musique et vient se coller contre moi.

— Si nous faisions la paix ? Tu ne veux pas discuter un peu avec moi ? Tu parles, et je te promets de t'écouter. Je ne peux rien te garantir d'autre, sauf t'écouter.

— Ce ne sera déjà pas si mal, mais tu pourras vraiment ne pas me reprendre à chaque mot ?

— Au moins, je veux essayer. Vas-y, dis-moi ce que tu attends de moi ; je ne veux pas te perdre.

— Bien. Tout d'abord, moi non plus je ne veux pas te quitter, sauf si tu m'y obliges. Maintenant, je voudrais que nous ayons ensemble des projets, et pas seulement des plans pour une sortie, un voyage ou je ne sais quoi. Je voudrais que tu comprennes que j'ai besoin de m'épanouir dans une autre vision de notre sexualité. Jusque-là, tu me suis ?

— Oui, bien sûr. Mais bon, m'imaginer que tu puisses... avec un autre !

— Tu sais, il paraît que les couples libertins sont bien plus unis que les autres ; et puis, je ne veux qu'essayer. Si ça ne marche pas, au moins nous ne mourrons pas idiots. Nous pourrions juste commencer par un club libertin, pour voir ce que c'est.

Gros soupir d'Alain.

— Ne souffle pas comme ça, je ne te demande pas la lune. Il paraît que ces endroits ne sont que des bars améliorés où les gens

peuvent assouvir leurs fantasmes, que la courtoisie et le respect sont de rigueur.

— Tu m'as l'air bien d'être renseignée sur le sujet ! Tu y es déjà allée sans me le dire ou quoi ?

— Ne sois donc pas idiot... Je n'ai rien fait de tel, mais tu le mériterais ! Je ne veux plus de tes petits quarts d'heure à me toucher deux fois, à éjaculer puis à dormir dans la foulée.

— Ça, Maryse, je l'ai bien saisi ! Tu veux le grand jeu, le sexe à l'état pur ; mais moi, dans tout cela, que vais-je y gagner sauf à devenir cocu ?

— Ah, le voilà lâché, le grand mot ! Mais moi je veux aussi te voir, te regarder faire l'amour, entendre une autre femme crier sous toi. Voir et entendre, tu comprends ? Tu peux imaginer ce que cela pourrait avoir de jouissif pour moi ? J'ai vu comme tu bandes rien que devant un film de cul sur Canal+ ; alors je suis certaine qu'en réel, cela serait encore plus excitant pour nous deux.

— Je suppose aussi que tu as déjà préparé ton affaire ? Tu as planifié tout cela, et pas que dans ta tête...

— Non ! Je ne voudrais pas être déçue par ton refus. Je te demande d'y réfléchir, et ensuite nous aviserons tous les deux. Toi et moi pour une première fois. Je ne désire que cela pour le moment : seulement que tu y songes, que cette idée s'incruste dans ton esprit.

— Bon, je te promets d'y penser. Je te jure que je vais peser le pour et le contre, et je te donnerai une réponse.

— C'est bien. Je t'aime, tu le sais, et je te fais vraiment confiance.

Alain s'est littéralement collé contre moi et sa main qui a pris la mienne ne me lâche plus.

— Je peux te caresser ? Tes seins, ton ventre, ta bouche m'ont manqués...

— Oui, tu peux me toucher, mais tu ne bâcles pas cette fois-ci notre partie de jambes en l'air. J'aimerais que tu me donnes du plaisir, ce soir, un énorme plaisir !

— Promis ; je vais faire de mon mieux. Viens m'embrasser. Viens, ma belle salope ! Alors comme ça, on veut se faire tringler par un autre mec ? Madame veut se faire baiser devant moi ?

— Non, j'aimerais que nous fassions l'amour à quatre ; que toi aussi tu joues avec un autre corps que le mien. Mais ça t'excite, finalement, on dirait ? C'est quoi ce truc tout dur, là, sous ma main ?

Sa réponse se perd dans un gémissement inaudible. J'ai vraiment envie de lui, mais je sens qu'il n'est pas en reste. Sa bouche vient à la rencontre de la mienne, et je ne refuse rien de ce baiser qui m'échauffe le sang. Je ne retire pas mes doigts de la tige raide, et il glousse tout en continuant à m'embrasser. Nos salives se mêlent, se mélangent, et j'adore finalement ce baiser ! Il a un goût de renouveau. Je crois deviner que mon petit laïus l'a émoustillé au plus haut point. Les grands discours sont désormais inutiles. Nos corps se recherchent, se retrouvent dans une danse singulière, celle des amants heureux de se retrouver.

La bouche qui visite la mienne me colle plus encore, laissant battre la mesure à nos langues avides. Puis, quand nos lèvres ivres de redécouvrir d'autres espaces pourtant mille fois reconnus se décident à divaguer sur des monts et des vallées frémissants, je me cramponne à lui. Alain parcourt lentement les plages qui vont de mon cou à mes seins, y revenant à maintes reprises comme pour s'assurer qu'il n'a omis aucune parcelle de peau. Ses doigts, pleins d'allant, vont et viennent sur les monts roses, pinçant au hasard les tétons bruns qui me font bondir sous des sensations retrouvées.

Je masturbe doucement cette bite bien chaude qui emplit ma menotte. Il se crispe parfois en reculant son bassin, signe qu'il ne veut pas que j'aille trop vite. Je règle donc mes allers et retours sur les mouvements de ses hanches. Mais lui persiste, et mes bouts

de seins sont à la limite douloureux ; pourtant il continue de les triturer comme il ne l'a jamais fait sans doute. Mon Dieu, que j'aime quand il me fait l'amour de cette façon ! Puis ses dents remplacent la pince de ses doigts. Il agace, sans vraiment mordre, les pics bruns qui soulèvent ma poitrine au rythme des sensations qu'il me procure.

— Alors, Maryse, c'est bien ce que tu veux ? Te faire baiser comme une chienne ? Te voilà comme ma salope offerte ! Tu en veux ? Eh bien, tu vas être servie ! Je te jure que tu vas pouvoir crier tout ton content.

— Oh oui, vas-y ! J'aime ça ! Tu ne peux même pas savoir comme ça me fait du bien !

— Attends, tu n'as encore rien vu. Je ne fais que commencer : le meilleur reste à venir.

— Hum, des promesses, toujours des promesses...

Je me tords sous les caresses, sous les mordillements. Il sait y faire quand il veut. Puis, sans crier gare, il me prend par le bras, me pousse sur le côté, et je me retrouve à genoux sur le tapis, juste devant la cheminée. Il se lève, finit de me dévêtir, fait la même chose pour lui. Ensuite il se sert de sa chemise pour me lier les poignets. Je suis à quatre pattes et il est maintenant debout, nu devant moi.

— Voilà ! Maryse l'esclave ! Maryse la salope ! Maryse qui va subir les outrages de son mari ! Demande-moi pardon ! Allez, je veux t'entendre supplier ! Vas-y, ma petite pute ! Et tu m'appelles « Maître ». Je t'écoute. Alors, ça vient ? Tu veux des choses ? Elles se paient, et c'est cash ! C'est moi le mâle, et c'est mon jeu, c'est mon soir ! Tu auras les tiens, de jours, mais là, c'est moi qui décide, qui commande !

— Oui Maître. Ordonne et j'obéirai.

— Tu n'as rien à dire, rien à réclamer ! Je vais faire de toi la salope que tu veux devenir ; nous allons donc commencer tout de suite. Compris ?

— Oui.

— Oui qui ? Il va falloir t'y habituer, sinon je te tannerai le cuir !

— Oui, Maître.

— C'est bien. Baisse la tête et lèche mes pieds ! Je vais faire ce que je veux de toi. J'ai envie de t'entendre pleurer, gémir. Reste comme cela, je reviens.

Je m'exécute, je lui suce les doigts de pieds. Alors Alain me laisse là, en plan dans le salon. Je ne me retourne pas, je suis trempée ! Notre discussion semble avoir agi sur lui. Il a quitté la pièce et j'entends s'ouvrir la porte-fenêtre qui donne sur le jardin. Je tremble de cette attente, je ne suis plus qu'envie et impatience. Il est rapidement de retour, et ce qu'il tient à la main m'effraie presque ; une longue tige verte et jaune : une branche du saule pleureur.

D'abord, la longue tige souple court sur mon dos et me donne des frissons. Elle monte, descend sans à-coups ; seule la pointe frôle mon épiderme. Alain ne dit plus rien, se contentant d'un sourire énigmatique, mais sa queue est bandée au maximum : je la vois qui remonte vers son nombril, fière et tendue. Puis la ramure revient le long de ma colonne vertébrale, se frottant sur moi. Je ne remarque rien dans le regard de mon mari. Aux coins de ses lèvres, un étrange rictus achève de me désarmer.

— Baisse la tête ! Pose ton front sur le tapis.

Je fais ce qu'il me demande, ne sachant pas trop où il veut en venir. Il se déplace, et la badine le suit. Elle est désormais sur ma croupe. Longeant mes fesses, doucement, il la remue. Puis elle revient entre les deux, la pointe s'insinuant dans la raie de mes fesses. Les chatouillis sont indescriptibles. J'en ai le souffle un peu court. Le manège dure une éternité. Je n'en peux plus de cette attente. Je voudrais le toucher, sentir sa bite bien raide ; je voudrais qu'il me lèche la chatte. Je voudrais, je voudrais...

Mes doigts se recroquevillent dans les fibres du tapis. Je ne sais plus où j'en suis, tellement cela me fait de l'effet ; c'est trop bon ! La baguette a délaissé mon corps, mais c'est pour mieux y revenir ; et cinglante, cette fois.

— Tiens ! Tu veux des sensations nouvelles ? Eh bien en voilà ! Alors, ma salope, une bonne dérouillée avec cette cravache improvisée et tu vas en avoir, des choses à raconter... Tu vas la connaître, cette extase dont tu parles tant.

Le premier coup a claqué sur ma peau, pas vraiment douloureux, mais il m'a simplement surprise. Puis les suivants sont plus appuyés, arrivant n'importe où sur ma croupe tendue. Je ne les refuse pas, ne les évite pas ; de toute manière, ils viennent toujours là où je ne les attends pas. Mes fesses commencent à cuire sous les impacts de plus en plus prononcés. Je crie, mais c'est plus d'envie que de douleur.

— Oh, mon chéri... Oui, vas-y, c'est bon ! J'aime ça... Continue ! Plus fort, s'il te plaît, fais-moi mal !

— Tu vas être servie ; de quoi te passer tes envies de pute ! Quand tu ne pourras plus t'asseoir pendant huit jours, on verra si tu voudras encore te faire mettre par je ne sais qui !

Brusquement, le coup qui m'atteint n'est plus sur mes fesses. Il est plus bas, juste sur ma fente qui s'échauffe vite. Là, c'est plus sensible, et je mords une de mes mains pour ne pas crier. Il sait qu'il a frappé fort, alors il jette la badine sur le côté. Il m'attrape par les cheveux et me relève la tête. Il est debout devant moi. Son vit durci se frotte sur mon visage. Il m'impose cette trique dure ; je me sens poussée par ses mains contre son sexe en érection. Mes joues s'enfoncent dans cette masse raide, chaude, et je sens les poils autour de cette bite qui se fourrent dans mes yeux.

— Salope ! Salope, vas-y ; sors-la, ta langue ! Vas-y, suce-moi la pine ! Allez ! Ouvre ta bouche que je te la plante dans le gosier.

— Euh... oui...

— Tais-toi ! Tu ne dis rien, sale pute ! Tu n'as plus rien à dire ! Tu veux jouir autrement ? Eh bien ça va être ta fête, je te le jure. Obéis !

J'ai à peine sorti le bout de ma langue que déjà la queue se rue à l'entrée de ma bouche. Elle se fraye un passage en force entre mes mâchoires que je dois desserrer. Elle entre, interminablement ; jamais sans doute n'est-elle allée aussi profondément dans cet endroit. Je suffoque, j'en ai mal aux muscles. Il ne s'arrête que lorsque la totalité est à l'intérieur. Ses petites boules frappent mon menton. Et il me maintient ainsi durant de longues secondes. J'ai des haut-le-cœur, à la limite de vomir. Puis il ressort presque entièrement, mais c'est pour mieux revenir.

Finalement, son manège se répète plusieurs fois ; il semble toujours stopper avant que je ne sois complètement suffoquée par la tige qui me remplit. Il grogne en poussant sa bite dans ma bouche alors que ses mains dans mes cheveux continuent d'exercer une poussée soutenue. Petit à petit, je réagis positivement à cette prise de bec pas si innocente. Mon corps réagit favorablement à ses sollicitations plutôt brutales, et je ne peux plus rien contrôler. Sur mes cuisses, je sens couler la lave qui sort de mon ventre.

— Alors, Madame est contente ? Elle se fait troncher par la bouche ? Tu as moins de morgue, là. Tu ne la ramènes plus, on dirait... En attendant, tu avais raison sur un point : c'est trop bon, pour moi. Je devrais te baiser comme ça un peu plus souvent. Maintenant, nous allons passer aux choses sérieuses.

Il a raison : j'aime cette envie qu'il fait naître en moi. Je sais que je suis conquise par cette autre forme d'amour plus... physique, plus brutale. Ensuite, il retire cette chose qui me fait baver au sens littéral du mot, m'ordonne de rester à quatre pattes. La moquette est douce et la position pas trop malaisée. Lui s'éloigne de quelques pas ; je ne vois rien de ce qu'il fait derrière moi. Quand il revient, c'est pour me poser sur le cou un collier de cuir pareil à ceux que l'on met aux chiens.

La chemise qui me retient les bras liés dans le dos m'est retirée. Où diable a-t-il bien pu trouver ces morceaux de chaîne qu'il me fixe à chaque poignet ? Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il m'attache les mains après les pieds de la table basse, et qu'en position agenouillée je ne suis plus qu'une femelle à sa disposition. Une écharpe de soie noire, sortie tout droit de mon dressing, vient obscurcir complètement ma vision. C'est comme s'il avait tout prévu, s'il avait tout prémédité. Et moi qui le croyais à cent lieues de ce que j'aimais !

Doucement, avec presque de la tendresse, ses mains me caressent. Elles débutent dans mes cheveux, descendent sur ma nuque, grattant lentement des ongles bien limés sur les parties de la peau que les doigts frôlent simplement. Je suis envahie par un sentiment de bien-être, par une envie qui me donne des frissons. Lui, sans un mot, sans à-coups, continue le long périple de ses attouchements étranges et je me mets à gémir. D'abord, ce n'est qu'un léger soupir qui franchit mes lèvres, un murmure à peine audible ; puis doucettement, le son s'amplifie au rythme de ces traînées rouges qu'il doit laisser sur mon épiderme.

De la nuque, le chemin emprunté pourrait être direct et glisser vers le bas de mon dos, mais ce n'est visiblement pas ce qu'Alain veut. Il va, vient, repart, recommence, repasse dix fois, vingt fois sur les mêmes endroits, ne se lassant pas de flatter, de cajoler chaque centimètre carré de cet envers que je ne peux voir. Mon angoisse n'est plus de mise, mon envie devient folle. Mon sang bout dans mes veines. Au bout de longues minutes de ce traitement, mes plaintes sont quasi continuelles. Puis survient la phase suivante, celle où, toujours à genoux, je l'implore pratiquement.

— Oh... Ne t'arrête pas. Continue. Oui, c'est trop bon ! Oh ! Je t'aime. Oui... encore. Ne me laisse pas comme ça ; prends-moi ! Vas-y, baise-moi ! Je suis ta salope, ta chienne ! Fais de moi ce que tu veux. Je t'en supplie, tringle-moi ! Vas-y, salaud, baise-moi, enfile-moi !

— Tu n'as rien à demander : je te donnerai ce que tu mérites. Inutile de m'implorer ! Tu aimes l'amour « vache » ? Eh bien, tu vas être servie. C'est moi le maître du jeu, et tu es à ma disposition, pas l'inverse.

Je me tais, mais mes soupirs doivent faire sûrement trembler les murs. Il persiste à me faire vibrer d'attente, folle d'excitation. Pour une fois, il sait retenir cette envie qu'il doit avoir, il ne précipite aucun de ses gestes ; lenteur alterne avec douceur, et puis rime avec rudesse aussi quand sa main sur mes fesses plaque ses doigts tendus. Le jeu dure une éternité, et la tache sous moi ne fait que s'élargir alors que mes soupirs sont conséquents.

— Bien ! Maintenant, ma petite chienne, viens donc sucer mon os ! Allez, tourne-toi et lèche la queue du monsieur !

Il me pousse sa bite dans la bouche alors que je suis au bord de l'explosion. Le gland rose est comme une délivrance ; j'attends depuis trop longtemps cette arrivée, et même dans la bouche, le plaisir me submerge. Pour une fois, c'est moi qui ne l'attends pas. L'orgasme qui me secoue l'oblige à reculer ; il n'arrive plus à me retenir. Mon corps remue de partout, sans que je puisse endiguer ces mouvements désordonnés. La montée de ce plaisir envahit toute la pièce ; elle l'oblige à garder sa queue loin de mes dents qui pourraient bien, dans un réflexe, mordre son engin toujours raide.

Je perds toute notion de temps, d'espace, et je me retrouve allongée sur le ventre, encore toute secouée de spasmes qui finissent leurs contractions, tout en bas de mon ventre. Alain, accroupi au-dessus de moi, finit de se masturber en grimaçant. La longue traînée laiteuse qui gicle de son vit rouge se répand sur mes épaules, atteint aussi la lisière de ma chevelure. De sa main libre, il me donne une claque légère sur les fesses.

— C'est bon, tu as gagné. Trouve-nous un couple, des partenaires qui aiment ta façon de vivre le sexe : je veux bien essayer. Une fois au moins, juste pour te faire plaisir. D'accord ?

Puis il se penche, et ses lèvres viennent effleurer mon dos. Dans ma semi-inconscience, je dois esquisser un sourire. Celui de cette première victoire ! Un sourire qui laisse penser que notre vie va enfin changer. Pour un premier essai, du moins.

La rupture

Trouver un couple n'a rien d'aisé. Ce qui semble pourtant simple ne l'est en fait aucunement, bien sûr, pour moi qui ne sais même pas comment faire. Je songe un instant à Adeline et Marcel, mais le risque qu'ils racontent notre soirée est trop grand. Alors évidemment la vie nous happe de nouveau dans sa routine, et c'est vrai qu'il est facile de retomber toujours dans les mêmes travers. Alain ne s'occupe plus de rien, ne cherche pas à s'intéresser, à savoir si mes recherches avancent ; finalement, c'est bien pratique de ne poser aucune question. Combien d'heures ai-je passées sur Internet à parler avec des inconnus ? Combien de temps perdu pour n'avoir en fin de compte qu'un pauvre « mdr » de la part d'un type qui s'est moqué de moi sans doute en se faisant passer pour une femme ?

Mais cette fois, les manières peu câlines de mon mari me font voir rouge. Je n'ai plus envie vraiment de continuer, de n'être que son faire-valoir, qu'il n'ait envie de moi que très épisodiquement. Les espoirs que j'avais fondés sur son « oui » avaient donné un peu de regain à notre vie sexuelle, un sursis sans doute à notre couple. Mais nous sommes revenus, retombés dans les mêmes petits travers. Ceux d'un léger brossage, d'un entretien du matériel le samedi matin ou éventuellement un soir, si le film l'a émoustillé.

Pourquoi ce dimanche-là plutôt que le précédent ou le suivant ? Je n'en sais rien, c'est juste que c'est arrivé comme ça.

— Je vais faire mon tiercé. On mange vers midi, comme d'habitude ?

— Et moi ? Je fais la bobonne, quoi ! Je dois te préparer la tambouille, et le mâle, lui, va se ressourcer au bistrot. Elle est plutôt saumâtre, celle-là, tu ne crois pas ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as encore à t'énerver ? Tu voulais quoi ? Que nous fassions l'amour, là ? Ici, dans la cuisine, pour que tu sois contente ? Alors viens !

— Dégage ! Fiche-moi la paix, va au troquet, va retrouver tes potes, va encore te soûler ; tu rentreras pour te mettre les pieds sous la table, et moi je serai là à attendre le retour du seigneur.

— Écoute, je t'ai donné mon feu vert depuis un long moment pour que tu invites ou que nous le soyons par un couple pour... J'attends toujours que tu en reparles.

— Et toi, tu as cherché ? Tu t'es intéressé à ce que je faisais ? Tu t'es bien gardé de ré-aborder le sujet, n'est-ce pas ! C'est facile de faire l'autruche. Mais cette fois-ci, je t'ai prévenu : ce ne sera plus des mots en l'air.

— Que veux-tu dire ? J'en ai assez de tes menaces, tu comprends ? Assez de ne plus te sentir à mes côtés. Enfin, marre de tes reproches incessants ! Si ce que je te donne ne te suffit plus, eh bien va voir ailleurs ! Vas-y, qu'est-ce que tu attends ? Mais c'est plus facile avec la langue, non ?

— Ah, tu crois ça, toi ! Eh bien, va picoler avec tes potes, et à ton retour le nid sera vide ; ça, je peux te le garantir. Ça doit un jour se terminer comme ça de toute façon, vu le peu de cas que tu fais de moi. Je suis seulement bonne pour faire le ménage et la popote de Monsieur.

— On reparlera de tout cela à mon retour. Allez, à tout à l'heure.

Sans même se retourner, il est parti vers le village, vers ses amis, vers le bar et son sacro-saint tiercé. Alors, remplie d'une colère mauvaise conseillère, dit-on, dans une valise j'ai entassé rapidement

quelques nippes et mes papiers. Me voilà sur la route à errer sans trop avoir de but, à tenter de sécher ces larmes qui m'embuent les yeux. Je te hais, je te maudis presque dans ces instants-là. Égoïste et individualiste au possible, je jure que tu ne me reverras pas de sitôt. Ma petite voiture roule sans vraiment de but. Où aller, vers qui me tourner ?

Finalement, c'est à cet instant précis que je vois toute la difficulté de ma décision. Ils jouent sur du velours, les hommes, et j'imagine que beaucoup de femmes ne partent pas juste par souci matériel. Mais je me dis que ce genre de chose ne peut pas arrêter ma décision. Je suis sur la route, seule, et je ne compte pas faire machine arrière. Ma première idée, c'est de me rendre chez Nathalie, ma sœur. Puis je l'entends déjà vanter les mérites de mon mari : « Comment ça, tu es partie ? Mais tu as un mari en or, qui s'occupe de tout, adorable au possible ! Tu n'es donc jamais satisfaite ? » Alors, entendre d'une voix féminine ce qu'il me serine à longueur de journée, non, merci.

Il me reste la solution de l'hôtel, mais je ne pourrai pas y séjourner indéfiniment ; mes moyens financiers ne sont pas inépuisables. C'est tout bêtement que je prends la direction de chez Marcel et Adeline. C'est instinctif, je n'ai rien prémédité. Pourquoi aller chez eux plutôt que dans ma famille ou dans celle de... mon mari ? J'ai déjà quelques scrupules à l'appeler encore de cette façon.

Voilà, j'ai trouvé une place pour me garer à proximité de leur appartement. Mais je n'ai aucune idée de la manière dont je vais être reçue. Qu'importe, je ne veux que faire le point, un jour ou deux. Voir ce qui va ressortir de cette fugue. Devant la porte que j'ai quelque peine à retrouver, je suis hésitante. J'y vais ? Je renonce et repars ? Tout s'embrouille dans ma tête et d'autres larmes, toujours de colère, viennent encore inonder mon visage. Mon doigt écrase le bouton de la sonnette et le son cristallin de la musique à l'intérieur me rassure. Des pas derrière la porte, quelqu'un arrive. Le sourire sur le visage d'Adeline m'éclabousse soudain.

— Maryse ! Si je m'attendais à te voir aujourd'hui ! Tu as une drôle de mine... Eh bien entre, ne reste pas sur le perron. Allez, viens ici, ma belle. Tu as des ennuis ?

— Pas vraiment des ennuis, non, mais je suis partie de chez moi, un peu... vite. Je cherche un abri pour un jour ou deux, le temps de me retourner.

— Tu peux rester ici autant de temps que tu voudras. Marcel est en tournée, il ne reviendra que dans une quinzaine de jours. Je ne me sentais pas d'attaque, alors je ne l'ai pas suivi. Je suis contente de te revoir ; tu me tiendras compagnie...

— Merci, c'est gentil. Entre Alain et moi, c'est... de plus en plus galère, et je n'ai pas forcément envie de continuer comme ça.

— Là, c'est seulement à toi de décider. Dans ce domaine, les conseilleurs ne sont pas toujours les payeurs, et je ne veux pas influer sur une décision qui t'appartient.

— Oui, bien sûr. Mais c'est difficile, d'autant que financièrement... je m'aperçois que je suis très dépendante.

— Tu n'as pas de job ? Pas d'amis qui puissent t'embaucher ? Ça rendrait ta décision plus simple à assumer.

— Non, mais je compte bien dans les jours à venir chercher un travail.

— Bon, pour l'instant, nous sommes dimanche et on ne fera rien aujourd'hui, alors viens. Tu veux un café, quelque chose à boire ?

— Je... j'aimerais un alcool fort, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— J'ai seulement de la vodka et du jus d'orange.

— Ça me suffit.

— Tu es toujours aussi belle. Quel idiot, ton mari... enfin, c'est votre affaire.

Adeline nous a servi deux rasades bien tassées du liquide incolore. Elle ajoute, d'une main sûre, un volume de jus de fruit dans chaque verre. Les glaçons qui viennent tinter sur les bords semblent

un instant attirer mon regard. Mes yeux sont brillants ; sans doute suis-je prête à pleurer. Alors juste pour me réconforter, mon amie me prend par les épaules. Elle me presse lentement contre elle, déposant sur mon front un baiser bruyant.

— Tu peux compter sur moi. Je connais du monde dans le milieu du spectacle, alors je peux essayer de te recommander.

— Tu ferais cela ? Tu crois que ça pourrait marcher ? Je ne sais pas faire grand-chose, et tu imagines la difficulté de trouver un boulot...

— Je sais, je sais. À la tienne, ma belle. C'est pourtant vrai que tu es super mignonne. Buvons à cette journée, à ta nouvelle vie ; buvons, ma belle. Finalement, Marcel me manque un peu aussi. Il doit être du côté de Montpellier à l'heure qu'il est.

— Trinquons donc à la vie, à ce dimanche ; et pour le reste, vivons l'instant présent, oublions le passé et attendons pour découvrir l'avenir... s'il y en a un.

— J'ai une idée : je me fais belle – toi, pas besoin, tu l'es déjà – et nous allons danser. Je connais un petit dancing tranquille. Ça te dit ? On fait comme ça ?

— Tu as raison. Je veux me changer les idées, alors d'accord. Prépare-toi et allons guincher.

Adeline et moi levons nos verres ; un sourire est revenu sur mon visage. Elle sirote rapidement sa vodka puis file dans la chambre, et j'entends l'eau de la douche qui coule. Assise dans un fauteuil confortable, je ferme les paupières et laisse glisser le liquide délicieusement amer au fond de ma gorge. J'imagine la peau de la fille qui dégouline du jet tiède. J'en frémis ! Une petite pointe de chaleur commence à se diffuser en moi. Bien entendu, je mets cela sur le compte de l'alcool, mais... je ne suis pas certaine que cette chose qui crée des spasmes dans le fond de mon ventre soit bien due à la seule boisson alcoolisée.

— Ne t'endors pas... J'en ai encore pour une petite minute. Allez, secoue-toi ! Allons danser.

— On prend ta voiture ? La mienne, c'est Marcel qui l'a.

— Comme tu veux. Tu me guideras.

Le trajet qui nous mène à ce lieu d'où des notes d'accordéon se font entendre, à peine un pied posé sur le parking, se fait rapidement. L'ambiance à l'intérieur de la boîte est plutôt bonne. Beaucoup d'hommes seuls, pas tous de première jeunesse, font tapisserie. Bien sûr, les visages de ceux qui ne dansent pas se tournent vers ces deux nouvelles. Pour le moment, une dizaine de couples évoluent sur le parquet au rythme d'une valse frénétique. Au bar, Adeline se penche vers le garçon puis se tourne vers moi, et je devine qu'elle me demande si je veux boire quelque chose.

Je ne réponds que par un signe de tête, immédiatement interprété par le barman comme une affirmation. Il nous sert, et nous voici à chercher un endroit pour poser nos fesses. Une banquette de velours qui me paraît être rouge nous offre l'opportunité de le faire. Un grand gaillard s'est approché d'Adeline et lui parle à l'oreille. Je vois qu'elle décline une invitation à danser. L'homme n'insiste pas.

— Tu viens ? On y va ? Il va y avoir une série de slows et je n'ai pas envie qu'un gros lourd vienne encore m'inviter. Je veux que mes premiers tours de piste soient avec toi.

— D'accord. Je comprends.

Sur la piste, quelques autres couples mixtes se forment et nous commençons à danser. Elle me guide comme le ferait un homme. Elle se frotte honteusement à moi et je ressens de nouveau cette chaleur... De temps à autre je croise des regards de mecs, des regards concupiscents. Sans doute que certains envient Adeline. Elle a une main sur mon épaule, l'autre sur le haut de mes reins. Je sens cette pression qu'elle met pour me faire tourner, au tempo d'une musique douce. Sous les éclairs des spots qui inondent les couples, j'aperçois des mains qui s'égarent sur des postérieurs, des jambes qui s'enchâssent entre des cuisses de femmes. Je me laisse bercer par les notes qui m'enivrent.

Doucement, très doucement, les doigts qui se trouvent au-dessus de mes reins glissent sans en avoir l'air. Ils ont dérivé vers mes fesses, mais je ne fais rien pour leur interdire de voyager. Je me demande même pourquoi ils sont si longs à venir me donner un petit frisson. Il y a de plus en plus de monde sur la piste. Les autres couples aussi sont plongés dans cette nuit entrecoupée de lueurs syncopées. Il nous arrive d'être bousculées gentiment par un de ceux qui se perdent dans des mouvements lascifs et agréables. Adeline a réussi à descendre suffisamment ses doigts pour qu'ils me caressent pratiquent le cul. Je ne bronche toujours pas. Alors que nous passons très près du bord de la piste, que nous sommes perdues dans ce bien-être que nous procure le slow et sa musique, il me semble entendre un homme parler de « gouines ».

Je pense qu'Adeline a aussi saisi l'allusion directe à notre couple entrelacé. Sa main sur mon épaule s'est incrustée un peu dans ma chair, m'arrachant un soupir. Elle continue de me guider, me serrant encore plus contre elle. Je suis sûre qu'elle joue ce jeu pour faire crever d'envie ces types qui nous observent. Et ce n'est pas pour me déplaire. Le souffle de sa bouche s'est singulièrement rapproché de ma joue. C'est presque tout naturellement que nos lèvres se rencontrent, et je sens une pointe de langue nerveuse qui s'incruste entre les miennes. Pourquoi est-ce que je me comporte en femme soumise ? J'ai envie qu'elle prenne soin de moi, qu'elle me serre contre elle. J'ai plus qu'envie, j'en ai besoin ! Un corps qui palpite, qui vit, qui me rend vivante, ce sont toutes ces images qui se bousculent au fond de mon crâne alors que la femme m'embrasse.

— On fait une pause ? J'ai chaud.

— Oui, viens. Notre place n'est pas encore prise, une chance. Tu me gardes mon verre ? Je vais fumer une clope. Tu n'as pas peur de rester seule avec... tous ces monstres qui nous reluquent ?

Elle éclate de rire en fouillant dans son sac. Elle en extirpe son cylindre de mort retardée puis, avec toujours une désinvolture qui me sidère, se dirige vers la sortie. Je suis des yeux cette silhouette

aux cheveux blonds. Elle est d'une finesse, une bien jolie femme, avec des formes qui doivent donner envie, des idées à tous ses mecs qui traînent par ici avec un seul but. Puis je sens aussi l'insistance de certains regards, qui eux appuient lourdement sur les miennes de formes. S'ils pouvaient me déshabiller avec la seule force de leurs yeux, je crois que depuis un long moment je serais à poil ! Enfin l'un d'entre eux, plus hardi que les autres, s'approche de la place que j'occupe.

— Vous me permettez de m'asseoir à cette place ?

— Non : j'ai mon amie qui va revenir ; vous voyez bien que son sac est là, sur le siège.

— Pas grave, je lui rendrai sa place et sa copine dès qu'elle reviendra. Du reste, qui va à la chasse perd sa place.

— On le dit, mais n'espérez rien de moi ; si c'est cela qui justifie votre venue près de moi, c'est peine perdue.

— Ah bon ? Une belle femme comme vous ! Pff... Je n'ai jamais de chance : je rencontre un oiseau rare et elle ne veut même pas engager la conversation !

— Les beaux parleurs ne m'intéressent pas, et il n'y a rien à croire des paroles des hommes, de toute façon. Ce sont tous des menteurs. Ils savent toujours s'arranger avec leur conscience.

— Belle opinion des mâles ! Enfin, vous avez sans doute raison pour certains, mais inutile de nous mettre tous dans le même sac. Je vous offre un verre ?

— Non, merci. Du reste, voici mon amie qui revient.

— D'accord. Donc, ça s'appelle un râteau ! Tant pis pour moi ; mais vous ne savez pas ce que vous perdez.

En louvoyant entre la piste et les sièges occupés, Adeline revient vers notre place. Elle a des difficultés à avancer dans cette cohue qui se forme devant elle. C'est comme une marée qui l'enlace, la garde éloignée, et le type qui reste assis près de moi lui aussi suit cette chevelure qui voudrait s'approcher. Finalement, il se remet sur ses pieds et se penche vers mon oreille :

— Si vous changez d'avis, vous me trouverez au bar. Je me prénomme Paul.

Ceci ne réclame aucune réponse et je le vois qui s'éloigne du côté du DJ et du bar. Pendant ce temps, Adeline est revenue. Elle a un sourire large et contagieux.

— Alors, je ne peux pas te laisser une seconde sans que tu te mettes à draguer ? Pourquoi tu n'es pas allée danser avec le zig qui t'a abordée ?

— Parce que je suis avec toi... tout bêtement.

— Tu sais, je crois que c'est d'un attribut dont je ne dispose pas que tu as besoin. Faire l'amour avec un homme te remettrait les idées en place. Laisse-toi donc aller ; ton mari, c'est une chose, mais t'envoyer en l'air en est une autre. Tu devrais vraiment essayer.

— Mais, tu me prends pour une salope ou quoi ?

— Les grands mots, tout de suite ! Je peux te donner du plaisir, mais il te manquera toujours la finition ; et malgré l'utilisation d'un gode, je ne pourrai jamais remplacer... une bonne queue. Tu peux même le ramener avec nous à la maison. J'en profiterai finalement, moi aussi.

— Et Marcel, dans cette histoire ? Tu penses qu'il en dirait quoi ?

— Parce que tu l'imagines seul dans une chambre d'hôtel ? Non, mais tu rêves, là ! Il doit tringler à tout-va ! Et puis mon corps m'appartient, il n'a rien à dire.

— Je vous envie d'avoir autant de facilités pour assumer ces choses-là ! Moi, je suis trop... Ma morale me joue des tours. Dans ma tête, c'est toujours très complexe. Alain est mon mari – encore, je veux dire – et le sentiment de tromperie est ancré au fond de mon cerveau, comme me rappelant sans cesse que...

— Si tu penses que ce serait plus simple que ce soit moi qui drague un mec, pas de souci. Je peux le faire pour nous deux. Tu as un choix, un profil qui te convient mieux que les autres ?

— Non...

— Bon, alors je vais me lancer. On va en dégotter un bon, un qui bande pour deux...

Elle éclate à nouveau de rire, et je dois avouer que cette situation me remue aussi les tripes. Elle se dirige vers le bar. Il ne lui faut pas plus de cinq minutes pour revenir avec... celui que j'ai pratiquement jeté. Il reprend avec un sourire la place qu'il occupait précédemment. Son rictus m'est sans doute destiné, comme pour me rappeler que je suis une sotte.

— Je ne te le présente pas. Paul, mon amie Maryse.

— Ah, j'aime beaucoup votre prénom. Sincèrement, si j'avais un choix à faire entre les deux beautés que vous êtes, je ne saurais pas laquelle...

— Eh bien, ça tombe à pic parce que vous n'aurez pas à vous creuser les méninges. Vous voyez, nous avons toutes les deux une petite faim. Alors, soit vous êtes en mesure de calmer notre appétit à toutes les deux, soit on cherche un autre candidat.

Je vois dans les yeux de ce Paul comme une hésitation. Il pèse le pour, le contre, se demande si c'est du lard ou du cochon. Je dois être rouge de honte d'entendre Adeline nous vendre de cette manière. Je me garde bien de tout commentaire. Il ne sait pas trop quoi répondre. À sa place, j'aurais envie de me barrer aussi. Mais il reste là, à supporter nos deux paires d'yeux. Adeline ne reste pas longtemps silencieuse.

— Vous ne dites plus rien ? Il faut un peu de courage. Ne me dites pas que vous ne bandez plus à votre âge... Rapprochez-vous de ma copine. Allez, ne soyez pas timide !

— À votre aise.

Il est venu près de moi ; la banquette n'offre pas une place terrible. Paul se serre contre moi et nos jambes se frôlent, bien évidemment.

— Vérifie donc, Maryse.

— Quoi ?

— Regarde donc si monsieur Paul a de quoi nous faire vibrer tout à l'heure.

— Ça ne va pas, non ?

— Tâte-moi ça, bon sang, ne te gêne pas : tu vois bien qu'il en a autant envie que nous. Mon Dieu ! Mais un rien te fait peur, ma pauvre. Vas-y, mets-moi ta main sur cette braguette. Touche-moi ce grand gaillard.

Comme un automate, rouge de honte, je lève la main. C'est encore Adeline qui se penche vers moi, me prend le poignet et dirige ma main vers cet endroit si... intimidant. Ma paume s'écrase sur une bosse déjà conséquente. Je ne fais rien pour refermer les doigts, mais je sais que là, sous le tissu, une jolie queue a une vigueur impossible à dissimuler. L'homme semble s'amuser de cette situation, et j'ai l'impression que tout le dancing me regarde. Bien sûr que ce n'est pas le cas, mais je suis morte de honte. Dès que mon amie n'appuie plus sur mon poignet, je quitte cette chose qui pourrait me brûler.

— Alors ? Tu penses que nous en aurons pour notre soirée ? On peut le ramener à la maison ? Bien ! Qui ne dit mot consent, n'est-ce pas ? Vous voulez bien que deux femmes s'occupent de vous ?

— ...

— Allez, Maryse ne sois pas... ne feins pas de ne pas comprendre. C'est bien ce que nous voulons, non ? Ne vois dans Paul qu'une bite qui va nous donner un grand plaisir. Et puis il en prendra sans doute aussi autant que nous. C'est bien le rêve de tous les mecs de se taper deux femmes en même temps.

— Vous mettez votre amie mal à l'aise. Elle n'a pas l'air bien décidé. Et moi, si je suis d'accord pour ce genre de... jeu, il n'est pas question que je force qui que ce soit.

— Tu l'entends, Maryse ? Alors tu vas être dans l'obligation de donner ton avis. Paul veut ton aval, et moi j'ai vraiment faim, maintenant.

— Je vois que je dois dire oui, alors, mais je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation. Je ne voudrais pas vous gâcher la soirée ; vous saurez peut-être me décider à... passer outre mes craintes.

— Pas de problème, alors. On boit un verre et nous y allons ? Vous nous suivrez ?

— Puisque vous êtes d'accord toutes les deux... j'espère vous satisfaire... toutes les deux.

La boisson alcoolisée qui me racle le gosier ne me fait ni bien ni mal. C'est juste pour me donner une contenance. Puis, alors que le soleil décline sur l'horizon, nous quittons tous les trois les flonflons de la musique. Encore des regards chargés de regrets ; ceux-là s'appesantissent sur mes hanches autant que sur les fesses d'Adeline lors de notre sortie. Je n'ai qu'une hâte : retrouver l'habitacle protecteur de ma voiture. Alors je démarre le véhicule, n'osant pas jeter un coup d'œil dans mon rétroviseur. Je ne doute pas que deux phares soient dans le sillage de mes feux rouges.

— Tu vois comme c'est simple. Tu ne vas pas faire ta craintive toute la soirée. Il me semble que nous étions d'accord, toi et moi. Allez ! Ne pense plus à ton Alain, il n'a pas volé ce qui va arriver. Tu verras : la vision de la vie sera toute neuve après une bonne partie de jambes en l'air.

— Tu en parles à ton aise, toi !

— Souviens-toi comme celle que nous avons vécue avec Marcel a été bénéfique, et dis-toi qu'on ne vit qu'une seule fois. L'existence est trop courte pour se gâcher les joies de la vie. En plus, celle que nous allons avoir est gratuite !

— Peut-être ! Mais j'ai quelques scrupules encore...

— Oublie tout cela ; laisse-moi te guider. Tu verras, tout se passera le mieux du monde. En plus, sans mentir, ce Paul-là, il a l'air sympa. Quand nous serons à la maison, ne t'occupe de rien ; je saurai bien vous amener tous les deux à tout oublier.

— Bon, comme tu veux. Je te laisserai faire, alors.

— Voilà qui est sage. Crois-moi, après tu seras... bien contente d'avoir osé.

Le retour ne prend pas plus de temps que l'aller, et je vois avec une certaine tension arriver la maison d'Adeline. Alors que nous sortons du parking, en deux foulées Paul nous rattrape. Il prend le bras de ma blonde amie et me tend la main. Instinctivement, je laisse faire. Les doigts qui me pressent les phalanges sont chauds, et j'ai la sensation que cette paluche, comme la mienne, tremble un peu. Mais le pire, c'est dans le salon. Si Adeline se sent totalement à l'aise, il n'en est rien pour Paul et moi. Et elle fait comme si elle ne voyait pas cette gêne qui nous tétanise. J'en viens à redouter le moment où elle s'approche de moi.

J'en ai des frissons, des sueurs froides mais elle persiste, et malgré tout je sens ses mains qui glissent dans mon cou. Adeline soulève mes cheveux, les ébouriffe, puis son souffle court sur ma nuque. Paul me fait face, assis dans un fauteuil. Ses yeux sont comme hallucinés, et il ne quitte plus ces mains qui empaument mes seins, les pétrissant sur le tissu de mon corsage. Je tressaille lorsque les doigts se mettent en devoir d'ouvrir sans hâte, un à un les boutons. Mes pommettes doivent ressembler à un feu rouge de carrefour. Je laisse faire, j'ai chaud. Le vêtement glisse sur mes épaules, descend sur ma taille. L'homme s'est mis debout. Il me tient la main.

Rien d'anodin dans cette démarche : il ouvre lui aussi les boutons des manches et me voici en soutien-gorge. Les lèvres d'Adeline courent de nouveau sur ma peau entre l'oreille et la nuque. Paul aussi approche son visage du mien. Je ferme les yeux. Alors que j'attends la bouche qui devrait toucher la mienne, c'est une joue râpeuse qui se frotte à mon menton. Je ne sens plus le souffle de mon amie, et quand j'entrouvre les paupières, je la trouve qui se fait embrasser pas notre invité. Ils se roulent un patin contre ma figure, et quand lui reprend son souffle, c'est pour mieux revenir maintenant, sur mes lèvres à moi. Ce baiser au goût de

salive mélangé au gloss d'Adeline m'enivre soudain et je sens mes jambes flageoler.

Elle a pris entre deux doigts l'attache de mon soutif. Il cède sans se faire prier et mes deux nichons sont à portée des lèvres qui persistent à m'embrasser. Coincée entre la femme qui m'oblige à rester bien droite et l'homme qui ne se prive plus de rien, je suis complètement déboussolée. Mon ventre se crispe, mon cœur s'emballe, et je me vois livrée à ces deux-là qui en usent, pour ne pas dire en abusent. C'est une vraie envie qui s'empare de tout mon être. Je deviens comme une folle, soupirant, tanguant légèrement sur ces jambes qui tremblotent sans aucune retenue. Ma jupe a subi un sort analogue à celui de mon soutien-gorge. Et c'est encore Paul qui fait descendre la culotte, ne la quittant que pour mieux me faire lever un pied. Quand il réitère son geste pour le second ripaton, je suis à leur merci.

Alors que mon amie s'est emparée de mes seins, les étirant, les triturant, lui ne s'est pas relevé. Il est resté à genoux, sa bouche venant se caler contre cette fourche formée par le haut de mes deux cuisses. Le baiser qui en résulte devient extrêmement agréable et je frémis sous l'arrivée de la langue masculine le long de cette grotte encore fermée. Adeline s'est rapidement dénudée et frotte son bas-ventre contre mes fesses. Elle soupire, mais j'en fais autant depuis quelques minutes. La bouche qui me ventouse est maintenant accompagnée par des doigts dont j'ignore s'ils sont masculins ou féminins. Mes fesses sont ouvertes sans trop de ménagement. C'est de plusieurs degrés que la température nous rattrape. La pièce embaume, une odeur de sexe règne en maîtresse sur l'ensemble du salon.

Je n'en peux plus... Mes paupières sont constamment fermées ; mes seins sont étirés, les tétons aspirés par les lèvres d'Adeline. Je n'en peux plus, et l'homme se relève. Il se met un peu en retrait, m'empoigne par les fesses et me voilà allongée sur la moquette épaisse. Entre mes cils, je le vois qui se défringue à toute vitesse.

C'est à son tour à elle de se dépouiller de tout. Nus, tous les deux se penchent encore sur moi. Mon amie se baisse lentement, faisant venir sa chatte sur mon visage, et en gros plan j'ai cette foufoune sur les lèvres. Adeline se frotte langoureusement contre mon visage. Sans y prendre garde, je fais sortir ma langue qui s'ajuste tranquillement sur cette fente glabre qui glisse doucement au rythme des mouvements de la femme. Chaque passage du sexe féminin entraîne une coulée de salive, et les sécrétions de la blonde me coulent dans la gorge. Je lèche, lape, suce la grotte alors que l'homme en fait autant... à la mienne.

Mais lui se concentre sur un point qui me rend dingue. Il a écarté avec ses deux mains ma brèche de femme, appuie des deux pouces de chaque côté des petites lèvres, faisant sortir de son capuchon mon clitoris. Il aspire ce pic entre ses lippes, puis serre légèrement les dents. Il relâche un peu la pression, mais c'est pour mieux renouveler l'opération. Au bout de cinq ou six fois de ce traitement, je suis arc-boutée, pantelante et déjà prête à jouir. Mes râles ont pris la place des gémissements du début. Tous deux s'ingénient à me rendre folle. Je sens que je dégouline d'envie, que ma chatte coule, que je ne peux plus rien empêcher. Je hurle, et mes mains s'accrochent à tout, à rien. J'empoigne ce que je peux, et bien entendu les seins de la blonde sont les premiers à subir les griffures de mes ongles.

C'est elle qui pour finir, jugeant sans doute qu'un autre morceau mérite plus d'être agrippé, dirige l'une de mes mains, la guide vers le pieu qui est d'une raideur exemplaire au milieu du corps de l'homme. Nos cris sont mélangés, se confondent, se fondent, et la queue se tend davantage. Adeline a saisi mes chevilles. Elle remonte mes jambes tout en les gardant écartées. Ce faisant, elle facilite le passage à Paul. La bite que je tiens coulisse sur mon coquillage ; elle se presse sur toute la longueur de ma fente, butant sur mon clitoris qui a, suite aux manœuvres masculines, doublé de volume. Ma tête dodeline de droite à gauche dans des bruits étranges, caressant,

suçant, aspirant la chatte de mon amie. Je ne sais plus ce que je fais, je m'avilis dans des attouchements imparfaits. Prise par la frénésie de mes envies, je me rends corps et âme, sans aucune pudeur, hurlant des mots sans équivoque :

— Oh oui ! Baisez-moi, allez-y ! Faites-moi du bien. Je vous en prie, faites-moi du bien... Faites-moi mal ! Je veux une bite, j'ai envie de me faire prendre. Allez ! Vas-y, rentre ta queue ! Baise-moi...

Les fesses de la femme sur moi s'affaissent et je ne peux plus crier. Ma bouche ne peut plus bouger non plus, et elle me pince les nichons, crûment, violemment. Je cherche de l'air et j'entrouvre les yeux. J'ai une vue paradisiaque sur l'anus de ma copine. Comme elle se tortille de plus en plus sans lâcher mes seins, je sors la pointe de ma langue et la plante dans cette cible qui n'en espérait pas autant. Elle aussi se trémousse d'envie alors que d'une seule poussée Paul est entré en moi. Ses premiers coups de queue font choir sur le côté Adeline. Elle a une voix bizarre en criant :

— Non ! Non !

Alors l'homme qui me chevauche me saisit à bras-le-corps sans jamais sortir de mon ventre. D'une seule poussée, il se retrouve sur le dos et j'accompagne le mouvement de son corps. Je suis, de monture, devenue cavalière. Lui s'accroche à mes épaules, me forçant ainsi à garder les fesses relevées. C'est à ce moment-là que je ressens une vive douleur sur le postérieur. Je rue pour échapper à ces claques qui pleuvent sur mon cul, mais c'est sans compter sur la poigne de ce Paul qui me maintient plaquée contre lui. Son dard se fraie toujours un chemin dans ma chatte et les gifles tombent sur mes deux demi-globes, ratant parfois leur cible et venant percuter mes cuisses.

C'est incroyable, mais je jouis ; je me sens emportée par une sorte de raz-de-marée qui me fait tressauter des pieds à la tête et je ne retiens plus rien du tout. Mon cerveau ne semble plus maîtriser ce corps qui prend un plaisir immense autant sous la fessée que

par les coups de boutoir masculins. Je ne gémis plus : je suis un gémissement permanent. Je ne jouis pas : je suis la jouissance même. Je m'enfonce dans le plaisir, et si mes deux compères arrêtaient là leurs gestes, mon corps, lui, continuerait cette fallacieuse indécence. Impossible de raisonner correctement ; je ne suis plus qu'une chatte béante, une salope en rut qui veut de la bite, qui veut du cul, tout simplement. Perdues, oubliées mes réticences du retour : je ne suis plus qu'une cochonne qui veut se faire, se laisser baiser par ces deux-là.

Et ils mettent du cœur à l'ouvrage ! Ils savent bien où il faut aller pour que mon corps, mon ventre, que tout mon être ne sache plus comment arrêter ces spasmes qui m'envahissent. Et c'est moi qui hurle sans relâche. Les mots que j'emploie là sont d'ordinaire tabous dans ma bouche. Mais en plus, j'ai le sentiment que crier que je suis une salope, une pute, ne fait qu'inciter les deux autres, les encourager à me toucher encore plus. Un cercle vicieux, en quelque sorte, une vis sans fin, des vices sans fin... et cependant je persiste à exorciser par des mots salaces cette montée de lave qui me brûle tout entière. Ça me fait un bien fou de vomir des insultes à l'encontre de ce corps que je ne domestique plus du tout. Je sens cette barre qui me perfore le ventre durcir encore plus ; elle a comme des soubresauts, et soudain elle sort rapidement de moi.

C'est ce moment que choisit Adeline pour se coucher tête-bêche sur moi. Sa bouche envahit la fourche abandonnée par le sexe masculin et elle lape comme un jeune chien les sécrétions produites par le coulissement de la queue dans mon minou. Ça me fait un drôle d'effet. Je ne peux que l'extérioriser en m'occupant de l'endroit qui ressemble à s'y méprendre au mien chez cette blonde. Et c'est là que Paul intervient en se plantant dans cette foufoune. Celle que j'écarte de mes doigts, de laquelle j'aspire le clitoris. Je vois donc, cette mentule qui cogne à l'entrée, puis s'infiltre entre les lèvres, obligeant mes mains à les délaisser. C'est incroyablement érotique, pornographique, cette pénétration en gros plan ! Je ne

retiens plus rien de ce que mon ventre laisse échapper. C'est la situation tout entière qui me file entre les jambes, devrais-je dire.

L'homme s'enfonce par des coups réguliers de son bassin, bousculant cette femme qui jouit sous moi. Tous les trois, nous roulons sur le côté et j'admire cette technique, cette maestria, avec laquelle il fait aller et venir ce pieu au gland rose. J'aperçois par intermittence cette tête de velours lisse qui frôle ma langue. Elle est restée sur le clitoris qui semble lui aussi grossir sous mes sollicitations. Je ne saurai jamais si c'est lui ou moi qui lui offrons ce plaisir inouï. Sans doute est-ce le mélange des deux douceurs conjuguées qui amène rapidement Adeline à un point de non-retour. Elle aussi psalmodie des mots sans suite, des mots incompréhensibles pour les deux bêtes affamées de sexe que Paul et moi sommes devenus.

J'ai en vision directe cette queue qui fait son labour, et je vois ces deux boules velues qui s'écrasent sur les fesses de la blonde. Tous les trois nous remplissons le salon de soupirs, de gémissements, mais aussi d'une incroyable fragrance de cul. Comment expliquer cette odeur qui s'élève dans la pièce ? Soudain les cris de l'homme deviennent plus rauques, sa bite se crispe en restant tout au fond de mon amie ; l'idée qu'il va éjaculer me traverse l'esprit. Mais, là encore, il se retire au dernier moment. Une minuscule trace blanche vient frapper les lèvres de la chatte qui reste béante. Pourquoi ai-je envie... envie de lécher cette laitance qu'il n'a pas su garder ? Quand ma langue gourmande passe dessus, j'en sens l'âcreté, et pourtant cela ne me semble pas aussi exécrable que tous le disent.

Tout à ma dégustation, je n'ai pas pris garde qu'il a changé de place. Ce sont les mains qui m'écartent les fesses qui me font réaliser que ce sexe qui a failli se vider en Adeline frappe à la porte du canal sombre de mon anus. Je me raidis alors que les cuisses de mon amie m'enserrent la tête, m'interdisant ainsi le moindre mouvement. La pointe dure est en position contre cet œil qui refuse de céder. Mais l'homme pousse alors que je grogne ; il presse si fort qu'une violente douleur me tétanise. Je hurle tandis qu'il arrête

son mouvement, et cette chose reste en moi. Me cramponnant par les hanches, il attend, patient, que la brûlure s'estompe. Et c'est quand je m'y prépare le moins que d'une seule autre poussée il se met en place en totalité dans ce fourreau si peu usité.

Un court moment, j'ai une larme qui me coule au coin des yeux. J'ai une pensée pour mon derrière qui est pris, et c'est bizarre, les réflexions que l'on peut se faire au pire instant. Je me dis que je fais partie de la grande famille des sodomisées. Il reste encore un long moment immobile puis, insensiblement, l'épée se retire. Quand elle est pratiquement ressortie de mon anus, c'est pour mieux s'y reloger sans brutalité. Maintenant, en me cramponnant fermement, toujours sur le côté, Paul débute un pistonnage en règle. Quant à Adeline, elle aussi fouille entre mes lèvres, s'ingéniant à me triturer le clitoris. Honnêtement, je suis incapable d'aimer cela, mais au bout d'un long moment la gêne se dissipe pour laisser place à un bien-être diffus. Je ne peux pas dire que je grimpe aux rideaux par cette voie, mais j'avoue que c'est quand même assez plaisant. Je sais pourtant que je n'irai pas au nirvana par cette pratique, mais je ne reste pas insensible à cette queue qui a ouvert la porte.

L'homme me lime, me besogne avec conscience, et quand il finit par se laisser aller à jouir, je sens le jet chaud qui me gicle dans le fondement. Il arrête ensuite ses mouvements, gardant ses couilles plaquées sur mes fesses. La bête qui a perdu un peu de sa superbe met un temps infini à mollir. Je la devine qui rétrécit, puis ressort d'elle-même sans qu'il fasse quoi que ce soit pour précipiter l'éjection de son pénis redevenu flasque.

Nous sommes tous les trois sur le dos, couchés sur la moquette. Nos yeux sont dans le vague du plafond. Personne ne dit plus un mot ; le calme nous surprend. La fraîcheur de la nuit aussi retombe rapidement sur nos corps alanguis et repus. C'est bien, c'est le silence... seulement troublé par nos respirations régulières.

— Bon, si nous allions nous coucher ? Qu'en dites-vous, les gens ? Tous dans mon lit, je n'ai pas envie de faire une lessive de draps, demain...

Adeline a lancé cette phrase avec ironie. Elle n'attend pas de réponse. C'est du reste plus un ordre qu'une prière, et comme deux zombies, Paul et moi lui emboitons le pas. La douche, passage obligé, nous voit arriver tous les trois. Chacun frottant le dos des autres, elle n'est qu'un bon moment, mais sans équivoque. Puis le lit qui nous accueille est large, frais. Je ne sais pas combien de temps il me faut pour m'endormir, mais ce doit être très rapide. Pas de rêve dont je me souvienne, mais dans le noir complet j'ai l'impression que je me trouve sur un bateau qui tangue, alors que je me réveille.

Tout d'abord, je ne sais plus où je suis. Il me faut un certain temps pour que mon esprit s'entrouvre à la réalité du matin. Ce roulis n'est provoqué que par l'accouplement à mes côtés de Paul et Adeline. Elle ne crie pas, se laissant prendre par l'homme en rut en position du missionnaire. Elle griffe les draps puis, alors que ma main s'empare de la sienne, me laboure les phalanges de ses ongles colorés. Dans un souffle, je devine dans la nuit qui m'entoure encore un peu que Paul vient d'éjaculer. Il ne bouge plus, elle non plus.

— Eh bien, quelle santé ! Déjà en forme au réveil ? Il n'y a plus rien pour moi ?

— Désolé, mais le matin j'ai toujours une petite érection ; et comme ma bite frôlait un cul, je n'en ai pas contrôlé l'appartenance.

— Ne t'inquiète pas, je ne suis pas jalouse d'Adeline. J'ai eu plus que ma dose cette nuit !

— Tant mieux, parce que là, j'avoue qu'il va falloir du temps pour que... coquette reprenne des forces.

— Bon. Eh bien, puisque je vois que vous vous faites la conversation, je vais préparer le petit déjeuner. Vous pouvez encore profiter un peu de mon plumard.

— D'accord. Tu veux un coup de main ?

— Mais non ; tiens donc compagnie à notre étalon. Finalement, il le mérite bien, son « repos du guerrier ». Merci, Paul, de nous avoir fait si bien plaisir.

— Je crois que c'était partagé... Enfin, Maryse, tu n'as pas été trop déçue ?

— Non, et je dirais même que tu m'as fait des trucs que je n'avais jamais...

Adeline s'éloigne, et Paul reste à caresser de la main ma poitrine. Sa queue est sans doute hors-service, mais il a quand même un certain savoir-vivre. Il m'embrasse sur le visage ; je le laisse faire en ronronnant comme une grosse chatte.

— Vous vivez ensemble, elle et toi ?

— Mais pas du tout. J'avais besoin d'une maison pour retrouver un peu de calme, et je suis venue frapper à la porte de mon amie, hier dans l'après-midi. Mais je ne sais pas vraiment où je vais vivre ce soir, demain. Je suis un peu dans la galère. J'ai un mari, et notre couple ne fonctionne plus très bien. Voilà, tu sais tout. Et toi ? Pas de femme dans les environs ?

— Non, je vis seul. Mais si tu veux, je peux te proposer de t'héberger quelque temps... et plus encore.

— C'est gentil... mais bon, on ne se connaît pas vraiment.

— Moi, j'ai l'impression de t'avoir toujours fréquentée.

— Je ne te dis ni oui ni non ; tu me laisseras ton adresse, et j'aviserai.

— Ça me convient parfaitement.

De la cuisine, outre les bruits de couverts, monte maintenant une odeur agréable, celle d'un café bien frais.

— Bon, les enfants, si vous avez fini vos cochoncetés, vous pouvez venir boire le café. C'est prêt !

Une vie nouvelle

Les quelques jours passés chez mon amie Adeline tirent à leur fin. En premier lieu parce que son copain Marcel rentre ce week-end et que je ne veux pas les déranger, et puis surtout parce que j'ai besoin d'air, de respirer. Je dois aussi avouer que les amours saphiques à trop hautes doses arrivent à me faire regretter l'absence de l'instrument principalement masculin que ni elle ni moi ne possédons. Alors j'ai pris hier attache téléphonique avec notre nouvel ami. Paul m'a immédiatement invitée à venir passer quelque temps chez lui. Mais il me faut aussi reprendre contact avec Alain, et là, je ne sais pas trop comment m'y prendre. Mais il faut pourtant bien que je me jette à l'eau et que j'éclaircisse la situation. Cette fois, c'est vraiment décidé, je ne me remettrai plus en ménage avec lui : son manque de tact, sa petite tranquillité m'indisposent, et les quinze jours passés loin de notre maison m'ont définitivement persuadée qu'il existe bien autre chose.

Comme j'ai un peu la trouille de l'affronter, j'hésite encore sur la façon de m'y prendre. J'ai tout d'abord songé à me faire accompagner par Paul. Puis en y réfléchissant bien, il ne mérite pas non plus de se voir bafoué, et venir avec un homme peut le mettre dans un état pas possible. Donc cet après-midi, mon amie Adeline va venir avec moi chez Alain. C'est simplement préventif, et je pourrai comme cela dialoguer sans que l'on s'engueule trop violemment. Il reste à définir le partage de tout ce que nous avons

acquis en commun. Quelques trucs assez personnels aussi qu'il me faut récupérer.

C'est donc le cœur battant que je sonne à la porte de ma propre maison. L'homme qui vient d'ouvrir n'a plus rien de celui que je connaissais. Il porte une barbe de plusieurs jours, sa chemise est mal repassée, je n'ose pas dire chiffonnée. Le mouvement de recul qu'il a, à ma vue, me donne un coup au moral. Je me dis que je ne dois en aucun cas craquer. Un homme avec qui j'ai passé tellement de belles années, et en deux semaines je retrouve une sorte d'épave... Aucun sourire ne m'accueille, pas un mot même quand il s'efface pour nous laisser entrer, Adeline et moi. Je lis dans ses yeux non pas des reproches, mais plutôt de la peur. La trouille de ce que ma visite laisse présager. Et comme en plus je ne suis pas venue seule, j'imagine qu'il doit se contenir.

L'intérieur de la maison est à l'image de la tenue d'Alain. La vaisselle est empilée sur l'évier sale, un trognon de pain campe au milieu de la table du salon, et une banane trop mure ressemble à une crotte de chien dans le compotier où je l'avais personnellement placée avant de partir.

— Bon. Alors je vois que tu vas bien. Tu n'as sans doute plus l'intention de revenir ?

— Non. Je crois que je t'ai laissé assez de temps pour réfléchir : tu aurais dû me prendre au sérieux quand je te parlais.

— Peut-être, mais nous les hommes, on ne pense jamais que cela peut nous arriver. Tu envisages l'avenir comment ? Tu as besoin d'argent, de quelque chose ? Tu es certaine que tu ne veux pas que nous... réessayions encore une fois ?

— Pour quoi faire ? Ce serait reculer pour mieux sauter. Non. Cette fois, Alain, nous devons aller jusqu'au bout de nos idées. Notre couple ne fonctionnait plus que par compromis, et toujours réalisés par moi. Alors tant pis, je ne veux plus de cette vie étriquée. Je chercherai un job et on verra. Ça arrive à bien des autres...

— Allez, arrête. Ce n'est pas pour une escapade de deux semaines ; je veux bien encore fermer les yeux. Je te donnerai ce que tu demandes. Il aurait suffi que tu trouves ce fameux couple dont nous avions tant parlé.

— Tstt-tstt : dont « je » t'avais parlé, nuance ! Il ne m'a jamais semblé que tu t'enthousiasmais tellement pour mon fantasme, et tu es bien vite retourné vers ta petite vie bien réglée, bien rangée. Il fallait te décider plus vite. Je suis partie, et rien ni personne ne me fera changer d'avis.

— Et moi ? Hein ? Moi ! Que me reste-t-il ? Les yeux pour pleurer. Je vis comme un clodo, je passe des soirées à mourir d'ennui...

— Ben, et ta télé, ta maison ? Et puis tu peux aussi apprendre à repasser ton linge, tu peux te raser ; tu verras le monde différemment... et tu as tous tes amis, ceux du bistrot, ceux du tiercé du dimanche. C'est quand même le monde à l'envers que ce soit à moi de te rappeler ces choses-là. Maintenant, je suis là pour voir avec toi, pour régler les essentiels. On s'y colle de suite ou je repars immédiatement.

— Quoi ? Tu ne sais pas, salope ! Toi et ta pute de copine, là, vous dégagez de chez moi ! Demain je ferai changer toutes les serrures. Ouste, du vent, du balai, fichez-moi le camp ! Je ne veux plus te voir ici.

— Alors ce sera mon avocat qui s'arrangera avec le tien.

— Sors d'ici avant que je ne n'explose. Salope, fille de pute... dégage !

— D'accord. Eh bien, au revoir, Alain ; et je te souhaite de trouver une autre salope comme moi. Je ne céderai plus. Sur rien, tu m'entends ? Cette maison, je l'ai payée autant que toi.

— Tu n'as jamais rien su faire de tes dix doigts ; ce n'est pas avec la sueur de ton front que tu as contribué à la payer, la baraque.

Voyant que la discussion devenait inutile, nous sommes parties. Adeline n'avait pas dit un mot depuis notre entrée dans la propriété.

J'avais un mal de chien à calmer l'afflux de larmes, mais j'ai mis un point d'honneur en n'en montrer aucune. Ni mon amie ni moi n'avons plus dit un mot jusqu'à ce que je la dépose devant chez elle.

— Désolée de t'avoir fait vivre ce moment... difficile.

— Ne t'inquiète pas, je m'attendais bien à un truc délicat. Puis tu vois, par certains côtés, j'arriverais presque à le comprendre. Il voit sa vie qui s'enfuit, il se retrouve seul, comme un con. Il n'a pas forcément compris ; c'est un mec, et de temps en temps ils déraillent. Ils se croient indispensables avec leur argent, et quand il y a un problème de cet ordre-là... ils ne savent plus faire face.

— Embrasse bien ton Marcelino pour moi. Je vous souhaite à tous deux de passer une bonne soirée.

— Rassure-toi ; je pense qu'il va rentrer avec les couilles pleines et qu'il me fera le grand jeu. Mais si tu ne sais pas où aller, si ça ne colle pas avec ton Paul, viens nous rejoindre. Je suis du genre... partageur. Et sa queue ne va pas s'user si on est deux à s'en servir.

— Bise à toi, ma belle.

— Oui, Maryse ; prends garde à toi également.

Je m'éloigne pour la seconde fois de la journée d'une personne avec qui je m'entendais parfaitement, mais les regrets sont vains. C'est moi qui ai provoqué cette situation ; alors, pas la peine de le reprocher aux autres.

J'ai fait seulement cinquante mètres que je dois stopper la voiture. Mes yeux sont embués et je n'arrive plus à suivre le tracé de la route. Enfin je me calme et je file vers l'inconnu. Une sorte de boule au creux de l'estomac ne me quitte plus. Appréhension, peur ? Un mélange des deux : je me rends compte que cet homme avec qui j'ai fait l'amour, avec qui j'ai couché, reste un étranger. Mais je n'ai pas vraiment le choix. Je dois absolument trouver un abri pour la nuit. J'ai au moins l'avantage de savoir comment ce gars-là est fait...

La maison que m'indique le GPS est assez éloignée du centre du village et les plus proches voisins sont à des centaines de mètres. Pour venir me chercher là, il n'y aurait qu'Adeline pour le faire : elle est la seule à savoir où je vais ce soir. Une rangée de cyprès forme une haie qui entoure totalement cette demeure relativement moderne. Quand je sonne au portail, la voix qui me répond est déformée, impersonnelle, métallique. J'entre au pas, roule sur une bonne cinquantaine de mètres sur un chemin gravillonné avant de me retrouver sur une esplanade charmante. Quelques marches surplombées par un large perron, et Paul qui, en bras de chemise, lève la main en guise de bienvenue.

— Bonjour, Maryse ! Heureux de vous accueillir chez moi !

— Vous avez une jolie maison. Bonjour, Paul. Ça ne vous dérange pas trop de me recevoir ?

— Bien sûr que non ! Vous avez des affaires ?

— Une petite valise ; c'est bien peu au regard des années passées avec mon mari... Quelques affaires de toilette aussi, et bien évidemment ma trousse de maquillage.

L'homme me sourit. Il a un regard franc, un de ceux qui me font craquer. Il sait me mettre à l'aise de suite et s'empare de ma valoche ainsi que de ma mallette de beauté.

— Allons ! Entrons que je vous fasse visiter mon intérieur.

— Dites... vous seriez contre le « tu » ? Je trouve un peu trop cérémonieux ces « vous » ; et puis, ne sommes-nous pas déjà suffisamment familiers ?

— J'allais te faire la même proposition. Tu veux bien entrer ? Sur ta gauche c'est mon salon, et à droite la cuisine. Va plutôt au fond du couloir : il y a la chambre qui t'est destinée. Je pose tes affaires sur le lit ?

— Oui merci.

— Bien. Là au fond, c'est un cabinet de toilette, douche et lavabo. Enfin, tu verras, de quoi te faire et rester belle.

— Merci, je ne saurai jamais assez comment te remercier, Paul.

— Oh, mais j'ai bien, moi, une petite idée...

Là encore, son sourire est spontané, comme s'il racontait une bonne blague, et ses babines découvrent deux rangées de belles dents d'une superbe blancheur.

— Bon. Eh bien je te laisse te mettre à l'aise et faire le tour de ton appartement. Je vais nous préparer un verre. Tu prendras bien un alcool ?

— Quelque chose de léger, alors.

— Genre *Martini* ?

— Euh... oui, ça me convient.

— Blanc ou rouge ?

— Ce que tu as, les deux sont à mon goût.

— Parfait, je t'attends au salon. À tout de suite, Maryse.

Je le regarde s'éloigner et m'assois sur le lit. Voilà donc mon nouvel univers pour quelques jours. Avec Adeline, j'ai bien rencontré un ou deux de ses amis, mais je n'ai obtenu que de vagues promesses et mon capital de départ s'amenuise de plus en plus. Il est temps que je me mette en chasse d'un bon travail. Je ne peux pas vivre indéfiniment aux crochets de ce Paul. Il est fort sympathique au demeurant, mais... je n'ai pas envie d'être dans son lit tous les soirs, même si je dois avouer que durant mon séjour chez mon amie, un sexe masculin m'a parfois manqué. En tous cas, la maison est très calme.

Mes quelques effets sont vite rangés dans l'armoire qui court sur la longueur d'un mur, sur le côté de l'immense lit. Les portes de cette armoire sont entièrement couvertes de glaces. Et, chose étrange, le plafond est lui aussi fait de miroirs, ce qui fait que mon image se projette partout, multipliée par des dizaines de facettes ; mais ce n'est pas pour me déplaire. J'imagine qu'une simple lumière ici doit se répercuter à l'infini, et puis bien d'autres choses aussi me traversent l'esprit...

— Paul, où es-tu ? Je viens te retrouver.

— Là, sur ta gauche, au salon. Viens donc.

— La chambre est une pure merveille. Toutes ces glaces... C'est toi qui nettoies ces miroirs ? Il y a du boulot !

— Non, j'ai une femme de ménage, rassure-toi. À ce sujet, elle est portugaise et passe tous les jeudis. Elle est avertie que la « chambre des glaces » sera occupée, mais elle s'y rendra quand même. Ne laisse rien traîner.

— Vu le peu de fringues que j'ai, elle n'aurait pas vraiment l'embarras du choix.

— Tiens, un *Martini*-dry pour la dame. À ta santé, ma belle ! C'est la maison qui se réveille : elle n'a pas vu d'invitée femme depuis... un sacré long moment.

— Ah bon ? Pas même une petite aventure de temps en temps, un soir, que tu ramènerais ici dans cette chambre ?

— Non : tu es la première depuis... des années. Je m'arrange pour que mes rencontres aient lieu ailleurs. Tu veux des gâteaux ?

— Des gâteaux ?

— Avec notre apéro. Salés, sucrés ? À ta guise.

— Non, non, ne cherche rien. Je ne serai de toute manière pas très longtemps chez toi : il faut que je me déniche un travail pour subvenir à mes besoins ; il me faut rapidement devenir autonome.

— Et tu voudrais trouver dans quel domaine ?

— Je n'en sais fichtre rien. Mon mari disait – et il le pense toujours sans doute – que je ne sais rien faire de mes dix doigts.

— Il y a bien un domaine dans lequel tu excelles... Je ne vais pas te le rappeler. Dans mon souvenir, c'était... merveilleux.

— Je m'en doute... mais nous étions deux, et ça change la donne.

— Je peux t'assurer que ton amie ne t'arrive pas à la cheville. Et si tu étais d'accord... j'ai parfois des amis qui sont à la recherche de... gentilles dames de compagnie. Tu pourrais ainsi aisément gagner ta vie, et plus que confortablement, je te l'assure.

— Pute ? Tu me demandes de faire la pute, et avec tes amis en plus ?

— Tu emploies de bien grands mots. Disons une escort-girl, une compagne occasionnelle pour une soirée. Ce sont tous des gens très... comme il faut ; de plus, tous très généreux.

— Explique-moi la différence entre une prostituée et ta définition du mot.

— Bon, alors n'en parlons plus ; je ne voulais pas te forcer à quoi que ce soit. Seulement te rendre service.

Le *Martini* dans le verre a soudain un goût bizarre. L'envie de le boire s'est envolée. Incroyable comme les hommes peuvent être pourris ! Profiter de mon désarroi passager pour me proposer... ça. Merde, j'en ai des frissons, et je sens les yeux de Paul qui ne me lâchent plus. Le froid me donne la chair de poule. Encore un vocable approprié, « chair de poule » : je me fais l'effet d'en être, pour le coup, devenue une, de poule. Lui me regarde et me sourit. Je me force pour me montrer enjouée. Il faut que je trouve rapidement une solution et que je me tire d'ici vite fait. Je pourrais bien sûr retourner chez Marcel et Adeline, mais ce serait gâcher leurs retrouvailles.

— Tu as froid ? Je vois bien que tu frissonnes. J'avais préparé le feu dans la cheminée. Je vais le mettre en route.

Il s'est levé, et ses hanches roulent un peu alors qu'il se met à genoux devant l'âtre. En quelques instants, des flammèches vacillantes se mettent à crépiter, se colorant d'orange, puis de bleu. Il reste un long moment dans la position agenouillée et se baisse pour souffler sur le foyer. Ce faisant, son chandail de laine remonte un peu sur ses reins et la peau de son dos se trouve bien en vue. Pourquoi est-ce que cette vision me donne un creux au ventre ? Suis-je folle ? Voilà que j'ai envie d'un type qui veut faire de moi une pute. N'importe quoi ! Comment est donc fait l'esprit des femmes... Puis je comprends : il me prend pour une femme, une femme désirable, à tel point qu'il est prêt à me livrer à ses amis, que pour lui, c'est un honneur que de penser que je pourrais leur plaire.

Merde, je déraille maintenant ? Je n'ai vu qu'un ridicule morceau de peau et je gamberge sur... des fadaises, sur un fantasme que toutes les femmes ont eu au moins une fois dans leur vie. Mais de là à le réaliser, il y a des kilomètres et je ne sais pas si je suis capable de franchir le fossé qui m'en sépare. Paul vient de se retourner. Je dois être pâle, blanche comme un linge. Il reste toujours à genoux, mais c'est moi maintenant qu'il ne quitte plus des yeux.

— Tu ne vas pas bien ? Tu as peur de moi ? Je te trouve superbe, avec ta crinière brune. J'ai envie de toi, de te faire l'amour, là, maintenant, devant le feu. Mais c'est à toi de choisir.

— Non, tu ne me fais pas peur, et c'est de cela que je me méfie. Moi aussi j'ai une étrange envie, et puis tes paroles de tout à l'heure m'ont perturbée. Tu sais bien que la plupart des femmes ont eu un jour ce fantasme de... jouer les putes. Mais de là à le faire !

— Je n'insisterai pas, rassure-toi. Je ne veux pas t'offusquer.

— Je ne suis pas inquiète, et pour dire vrai, ta proposition, si elle a paru me choquer, a fait son petit bonhomme de chemin dans ma tête. Combien donnerais-tu, là, maintenant, pour me baiser ? Me guiderais-tu sur ce chemin ? Si je te demandais d'appeler un de tes amis, que ferais-tu ? Serais-tu vraiment prêt à me laisser faire mes premières armes avec lui, ici, devant toi ? Chez toi ?

— Si c'est vraiment ce que tu veux, oui, je veux bien te partager encore une fois, que l'homme soit un de mes amis ou non. Il me faut seulement un peu de temps, mais comme cela tu auras le feu pour te redonner des couleurs. À toi de décider : un seul coup de téléphone devrait suffire.

— Alors, vas-y. Qu'attends-tu ? J'ai envie de faire l'amour ; autant que ce soit... bénéfique et profitable. Choisis-en un pas trop... enfin tu vois ce que je veux dire.

Le maître de maison s'est relevé et sa main a simplement frôlé ma joue. Il a quitté la pièce. J'ai bien entendu sa voix assourdie, il devait être au téléphone. J'ai regretté presque tout de suite mes paroles, mais je suis trop fière pour aller le supplier de ne pas

faire venir son ami. Les mains tendues vers le feu, la douceur de cette bûche qui brûle, tout me berce et je ferme les yeux, tentant d'oublier pour un moment que peut-être... et pour de l'argent en plus. Le sourire béat qui anime mes lèvres est surtout destiné à Alain. Si tu me voyais, moi l'épouse sage de toutes ces années... qui avec une appréhension bien légitime me forge un moral d'acier pour... tringler avec deux mecs, pour du pognon. Je ne doute pas un instant que tu en ferais un infarctus.

Il n'y a plus aucun bruit nulle part sauf dans l'âtre. Quand je rouvre les yeux, Paul est de nouveau face à moi. Pas un geste déplacé, pas un mouvement pour essayer de me toucher. Mais son regard pesant qui me donne encore plus envie, reste figé dans mes yeux.

— Tu veux bien passer à la salle de bain ? Mon ami se prénomme Édouard. Il sera là dans une demi-heure. Ça te laisse tout le temps pour te préparer. Tiens, viens voir avec moi.

Il m'emmène dans une autre chambre. Paul ouvre un placard et en sort une boîte en carton.

— J'avais acheté ceci en l'honneur de ta venue. Prends, c'est pour toi. Un cadeau qui devrait... si j'ai bonne mémoire... si j'ai gardé le bon œil, t'aller comme une seconde peau.

— Ah, et qu'est-ce que c'est ? Un cadeau ? Tu étais donc si certain que j'allais venir ?

— Oui. Un jour ou l'autre, je savais que je te reverrais. Tu aimes le sexe et je l'aime aussi. Ce que nous avons fait ensemble, tu l'as apprécié, et de cela j'en suis persuadé. Alors je savais que nous nous recroiserions.

— Tu étais sans doute aussi convaincu que j'accepterais ta proposition ?

— Ma proposition ?

— Oui, celle de faire venir ton ami. Tu lis en moi ou tu es devin, à moins que tu ne m'aies droguée ?

— Rien de tout cela ! Mais j'ai côtoyé beaucoup de femmes avant toi et je sais quand je peux faire des allusions ou des offres. Tu es de la trempe des salopes. Mais pas au sens sale du mot, seulement dans les faits. Pour moi, une salope c'est une femme qui aime le cul et qui ne s'en prive pas. Tu es sans nul doute de cette race de femme qui, pour peu qu'elle le veuille, peut devenir une vraie chienne lubrique et donner un plaisir sans fin.

— Tu penses vraiment ça de moi ? Il n'y a pas plus de deux semaines encore j'étais une épouse modèle, une bourgeoise peinarde dans sa tour d'ivoire, et en moins de temps qu'il n'en faut pour y songer, me voilà sur le point de me faire sauter pour de l'argent. Je n'arrive même pas à y croire moi-même ; alors comment peux-tu être aussi affirmatif à mon sujet ?

— Tu as le sexe dans la peau, il déborde de toi. Des années de petit train-train, une routine qui s'installe, et que reste-t-il de ton amour pour ton mari ? Vas-y ! Fais un peu le bilan de ces années et dis-moi quand tu as pris un plaisir aussi intense que celui qui nous a réunis cette soirée-là chez ton amie. Réfléchis bien et dis-le-moi.

— Ben...

Je suis interrompue dans ma phrase par la sonnette du portail. Mon cœur ne fait qu'un tour. Ma poitrine est sur le point d'éclater. Le rythme de mon cœur s'accélère et mes jambes sont cotonneuses. Je n'ose plus bouger.

— Je vais ouvrir et je reviens.

— Je... je vais à la douche.

— D'accord. Ne te presse pas, nous avons tout notre temps ; la nuit nous appartient. Allez, je ne vais pas le faire trop attendre dans la rue. Et ne crains rien, c'est un garçon bien éduqué.

Je m'éloigne en tremblant vers ce lieu salutaire qu'est la douche. C'est vrai que l'eau qui me coule sur la peau me fait un bien fou. Elle m'apaise de sa tiédeur, elle me purifie en quelque sorte. Je m'apprête ensuite pour le sacrifice de mon corps. Je me parfume, partout, prenant même le soin de lisser les poils de ma minuscule

touffe du pubis. Le miroir me renvoie l'image de la femme que je suis. Et je me trouve... à mon goût. Mais serai-je au leur ? Ensuite, je passe le déshabillé que la boîte contient et c'est parfait ; il me tombe juste sur les épaules, descend simplement sur mon dos et s'arrête vraiment à ras de mon minou.

Encore un coup d'œil dans la glace ; je me remets un peu de gloss, suffisamment rouge pour avoir l'air de ce que je vais devenir. J'hésite une seconde avant de passer la culotte que contient aussi le carton. Finalement, si c'est pour l'enlever dans quelques minutes, alors autant ne pas la porter. Un dernier coup de doigts dans ma chevelure et j'ouvre enfin la porte de « ma » chambre. Je traverse le couloir, me retrouve au salon, et là, les deux hommes semblent scotchés. Comme s'ils avaient vu une apparition. Je garde un calme apparent et je fais un tour sur moi-même.

— Je vous plais ? Est-ce que ce que vous voyez vous donne envie ?

Cette phrase, je la lance avec la gorge sèche, d'une voix qui se veut ferme. Ils ne sont sans doute pas dupes, et le léger tremblement du timbre de celle-ci me trahit.

— Vous êtes ravissante ! Éclatante d'une beauté épanouie.

Celui qui a prononcé ces mots est à peu de chose près du même gabarit que mon hôte. Ses regards sont déjà portés sur mes hanches, et le tour que je recommence fait remonter la nuisette sur mes hanches. Oh, pas très haut, mais suffisamment pour qu'ils sachent l'un et l'autre que rien ne cache ce qu'ils convoitent.

— Maryse, voici mon ami Édouard. Édouard, Maryse. Tu vois, je n'avais pas menti : c'est une très belle... jeune femme.

— Ou... oui ! Enchanté de faire votre connaissance, Maryse.

— Bonsoir, Édouard.

L'homme a du mal à déglutir et il est devenu rouge comme une pivoine. Je reste là, debout devant ces deux-là qui observent mes moindres faits et gestes. J'ai finalement l'air d'une godiche, et ma superbe en prend un sacré coup. J'ai beau me dire qu'il est là parce

que je le veux, parce qu'il va me payer, ce sont d'indéfinissables et troublants sentiments contradictoires qui se bousculent dans ma tête. Mes jambes se remettent à trembler, et l'idée de m'enfuir me reprend. C'est encore Paul qui parle comme pour me sauver :

— Elle débute, et j'ose te le dire, tu vas être son premier... client.

— Ah ? C'est un honneur alors que d'être l'élu.

— ...

— Vous êtes belle, et j'avoue que vous me faites déjà bander.

— Allons, Maryse, viens donc t'asseoir entre nous. Et toi, Édouard, si tu réglais immédiatement la partie... pénible de cette affaire ?

— Oh oui, bien sûr ! Vous pratiquez les mêmes tarifs que vos consœurs ?

— ... Euh...

— Oui, oui, vas-y : c'est mille cinq cents pour la soirée. Maryse ne me contredira pas, et tu verras, tu ne seras en rien déçu : c'est une perle.

Le rouge m'est encore monté aux joues. L'autre me tend des billets de cent. Je ne compte rien et les attrape d'une main tremblante. Ils me chauffent les doigts. Je sais que ce simple geste m'emporte dans une spirale que je ne saurai pas, plus contrôler. Mais parallèlement à ceci, j'ai comme une vague au creux du ventre. Une envie sournoise, comme si le fait de toucher de l'argent pour me faire baiser devenait un jeu. Et cette envie s'installe en moi de plus en plus, au point que je me sens mouiller.

— Bon, eh bien je vais vous laisser tous les deux.

— Ah bon ? Je pensais que tu allais rester ; j'avais cru que tu voulais bien assister, m'assister. Je croyais que pour ma première... c'était convenu comme ça.

— C'est surtout à Édouard d'en décider.

— Tu peux aussi participer ; je pense que si Madame est aussi... bonne que tu le dis, alors il doit bien y en avoir pour deux. À vous de nous dire ce que vous préférez, Maryse.

— C'est que... pour ce prix, ça ne comprend qu'une seule prestation, non ?

— Je vois avec plaisir que tu as le sens des affaires.

— Tu viens de me montrer le chemin, non ? J'apprends très vite, tu sais !

— Je vois cela, oui. Eh bien... je vais chercher de l'argent.

— Merci.

Nous voici, cet Édouard et moi, seuls. Il me dévisage sans fausse pudeur. Sans doute jauge-t-il déjà, soupèse-t-il le potentiel possible à tirer de mon corps. Je me prends au jeu. Assise face à l'homme, je pousse le haut de mon buste contre le dossier moelleux du fauteuil. Délibérément, je croise haut mes deux cuisses. J'ai bien conscience que par ce simple geste je deviens la cible des prunelles noisette de ce gaillard qui attend. De plus, ma respiration qui s'accélère soulève ma poitrine et tend le haut de la liquette déjà bien moulante. Rien que de penser à ce qui va se passer, mes tétons deviennent sensibles. Ils pointent fortement, marquant la soie du frêle vêtement. Je fixe aussi ce visage tourné dans ma direction.

Lui à aucun moment ne baisse les yeux, gardant son regard rivé, ancré sur la partie haute de mes cuisses bien visibles. Alors par bravade je remets la jambe qui passe sur l'autre bien à plat, juste en écartant très légèrement l'une de l'autre. J'ai immédiatement la sensation qu'Édouard plonge sur le triangle découvert.

— Vous n'avez pas encore commencé ? Vous m'attendiez, sans doute. Hé, Maryse, tu es superbe vue d'ici. J'imagine le plaisir... que ces quelques menues choses vont me donner ; pardon... nous donner.

Il tend vers moi les papiers qu'il tient. Là encore je ne compte rien, me contentant de déposer le tout avec les autres sur la table basse du salon. Paul ne m'approche pas ; il se dirige vers la cheminée,

y engouffre deux grosses bûches, puis il se met à genoux, le dos tourné au foyer. Ils sont à deux mètres de moi et m'observent, espérant sans doute que je vais faire les premiers pas. Mais je ne bronche pas, me contentant de jeter un coup d'œil à l'un, puis à l'autre. Étrange comme les comportements sont différents. Édouard joue avec ses doigts, attentif à mon moindre mouvement, alors que Paul sourit, laissant entrevoir ses dents de loup aux abois. Et moi ? Moi, je me tasse un peu plus dans mon fauteuil.

— À toi l'honneur, Édouard. Demande, et elle t'obéira. N'aie pas de crainte ; il faut bien que l'un d'entre nous se dévoue.

Le ton est enjoué, sans tremblements dans la voix, et celui à qui ces mots sont adressés devient presque fébrile. Il s'est redressé sur son siège, se préparant, pareil à un félin, à bondir sur sa proie. Sauf que la proie, eh bien... c'est moi. Lentement, je vois ce grand échalas qui se déplie, se hisse par les deux bras accrochés aux accoudoirs de son siège, se remet sur ses pieds. Il est immensément grand, vu de cette manière.

— Lève-toi ! Et toi, Paul, viens donc te placer là, dans le fauteuil que madame occupe.

Je m'exécute sans dire un mot. Mes jambes sont en coton et je dois vraiment faire un effort pour me relever.

— À genoux ! Oui, là devant le feu : comme ça, il te réchauffera si nous n'y parvenons pas. Tu es bien foutue... Baisse les yeux ! Regarde la moquette, et si tu ne le fais pas, je te donne une fessée. À partir de maintenant, chacun de mes ordres devra être exécuté rapidement. Chaque manquement sera sanctionné par une claque sur les fesses. Tu saisis tout ce que je te dis ? Eh bien, réponds quand je te le demande !

— Ou... oui.

— Oui qui ?

— Oui, Monsieur.

— Pas « Monsieur » : je veux t'entendre m'appeler « Maître ».

— Non ! Je ne suis pas votre esclave. Une salope peut-être à vos yeux, mais une soumise jamais.

Édouard marque un temps d'arrêt, vraisemblablement décontenancé par ce refus auquel il ne s'attendait pas. L'autre semble amusé par cette situation inédite et garde comme un sourire, un rictus qui le rend beau.

— Nous avons les moyens de te faire obéir.

— Sans doute, mais vous ne m'obligerez jamais à me faire dire ce que je ne veux pas. Dans le cadre d'un jeu, je l'aurais sans doute envisagé ; mais la manière dont vous l'avez formulé m'interdit de vous donner satisfaction. Et ce n'est pas votre argent qui va changer la donne.

— Même si j'en rajoute autant ?

— Inutile d'y songer, même une seule seconde.

— Et si je te fessais, là, maintenant ?

— C'est vrai que vous pouvez le faire, mais je ne vous dirai pas, jamais, ce mot que vous espérez de moi.

Il s'assoit, les jambes bien tendues, sur la moquette. J'ai bien compris que mon derrière ne couperait pas à quelques claquements de la part de ses grosses mains.

— Approche, en restant à genoux ! Ça au moins tu peux le faire !

— Oui.

Je rampe pratiquement vers cet homme qui va devenir mon bourreau. Pourquoi est-ce que je fais une chose pareille ? Dans mon esprit tordu, je ne me pose pas cette question. J'avance, c'est tout. Il est sur mon chemin. Je passe mon corps sur ses longues jambes. Il me stoppe alors que mon fessier se trouve juste au-dessus de ses cuisses. Je suis plaquée contre lui. D'une main, il m'appuie sur la nuque.

— Tu aimes ça ? Hein, que tu aimes que l'on te traite comme une chienne ?

Je ne réponds toujours pas et je sens cette main qui vient de remonter le déshabillé sur mes reins. Elle lisse la peau de mes fesses que la position prise fait ressortir. Il en soupèse la fermeté en malaxant une de mes rondeurs. Ensuite un doigt suit tranquillement la fente qu'il écarte. Il glisse dans le fond de cette raie qui semble le réjouir. Je ne bouge toujours pas, m'attendant à recevoir une beigne sur le cul. Pourtant, rien n'arrive : Édouard se contente de masser mon derrière avec une infinie douceur. La manière dont je me tiens pousse mon visage sur la moquette. Je rentre la tête dans les épaules, mais pourtant aucun de ces coups que j'attends n'arrive.

— Paul ! Tu dors ou quoi ? Viens donc nous rejoindre. Ne reste pas tout seul dans ton coin.

J'ai les yeux clos, mais j'entends des bruits insolites. Pas besoin d'être devin pour savoir que c'est le déshabillage de Paul que je perçois. La fermeture *Éclair* et son sifflement caractéristique, puis le « flop » des fringues jetées pêle-mêle au sol. Je n'ai pas froid ; je me sens presque bien. Mon angoisse a disparu depuis que nous sommes entrés dans l'action. L'homme me roule sur le côté, dégage ses gambettes et je suis sur le dos. La moquette aux longs poils est agréable, le feu donne des reflets dansants à la pièce. Quand j'ouvre à nouveau les paupières, Paul est debout au-dessus de moi, les deux pieds de chaque côté de mon visage.

Il bande fermement et sa verge remonte vers son nombril. Je n'avais pas le souvenir qu'elle était de cette taille. Pendant ce temps Édouard se met, lui aussi, dans une tenue plus... aérée. Maintenant au-dessus de moi, ils sont les deux et je vois ces bites qui se font face. Je ne saurais dire laquelle je préfère. Ils ont aussi le sourire, celui des hommes qui savent qu'ils vont avoir de l'amour, du sexe, du cul. Ils sont béats, heureux sans doute. Mes dernières craintes sont levées et je me sens fondre. Alors, lentement, Paul se laisse fléchir sur ses genoux. Je vois son fondement qui s'approche de

mon visage. Je ferme les yeux alors que ses fesses musclées frôlent mon front.

Je sais de suite ce qui attend, mais je le laisse un peu mijoter. C'est sans compter sur Édouard qui, à mes pieds, ouvre mes jambes en me tenant par les chevilles. Je le devine qui se couche entre elles, enfonçant son visage dans la fourche ainsi bien découverte. Quand la bouche vient se poser sur ma chatte, mon ventre se soulève, je me cabre un peu. Le contact est doux, trop doux. Je regarde où en est Paul. J'ai un aperçu incroyable sur une paire de bourses velues et un œil bien sombre qui me surplombent. Pourquoi est-ce que j'ai soudain envie de toucher les unes et l'autre ? Mes mains sont retenues par celles de Paul.

Il ne me reste que ma langue pour aller découvrir ces paysages lunaires. D'une pointe hardie, je débute un voyage initiatique surprenant. Jamais de ma vie je ne me suis essayée à pareille caresse. Pourtant rien de déplaisant, et lorsque je rencontre cet antre niché au cœur de la raie, je sens frémir l'homme sur moi. Ses mains abandonnent les miennes pour s'agripper à mes seins. Mais le second, lui, sait parfaitement où déposer sa salive, et il le fait avec grâce et délectation. Mon minou est aussi investi par cette chose baveuse qui en découvre les moindres replis. Ça me rend folle. Pour calmer cette ardeur qui monte en moi, je persiste à lécher le minuscule trou de Paul. Le bougre ne s'en plaint pas vraiment.

Apparemment, ma caresse le ravit et je sens cette hampe durcie qui frappe délicatement mon menton. Il se secoue en laissant ses fesses aller d'avant en arrière, et il s'assoit plus encore sur ma bouche. Cette fois le bout de ma langue ne peut plus longer le nid ; il lui faut inspecter l'intérieur, et c'est sans dégoût que je m'y risque. Elle écarte donc ces plis que j'ai humidifiés le plus possible et plonge dans ce conduit étroit. J'entends mon cavalier pousser un large soupir. Cependant, mon deuxième chevalier servant n'est pas resté inactif : il a allié sa bouche à l'une de ses mains. De deux doigts il teste l'élasticité de l'étui à pénis qu'il persiste à léchouiller.

Je suis prise d'une frénésie sans bornes, d'un appétit féroce de sexe. Je râle aussi alors que les phalanges me labourent lentement.

Trop occupés à chercher, à prendre un plaisir non feint, les deux hommes se laissent bercer par leurs envies. Mes seins sont aussi l'objet de mille attentions, et Paul penché sur eux ne se prive pas de les suçoter, mâchouiller, de les mordiller aussi. Chaque soubresaut de ma part l'entraîne, lui, dans un gémissement alors que ma langue est désormais profondément fichée dans cette lune qui gîte et tangue sous ses contorsions. Les doigts qui m'habitent sont autant de petites queues qui me liment de belle façon. Ma poitrine est écrasée par le buste de cette grenouille à qui je mange le fondement. Je sens mes chairs qui s'écartent de plus en plus au bas de mon ventre.

Je perçois le clapotis de ces allées et venues sans rien pouvoir voir. Une légère douleur, et je sais, je sens que toute la main vient d'entrer dans cet endroit qui n'est pas destiné à être ainsi rempli. Pourtant, l'homme s'arrête, ne bouge plus, et je peux tout à loisir continuer ma caresse hors norme et sentir cette présence monstrueuse en moi. Même Paul ne me presse plus les nichons. Il s'est seulement un peu redressé. Il admire sans doute cette monstrueuse bite géante qui gentiment démarre des mouvements rotatifs. De plus, mes chevilles sont maintenant relevées. Les fesses de Paul s'éloignent de mon visage. Il s'est juste un peu reculé pour mieux soulever mes jambes. C'est sa tige qui flirte avec ma bouche alors que je suis ramonée par l'autre énergumène. Il n'y a plus aucune douleur ; j'ai juste la sensation que mon sexe va éclater, mais il se prête aux jeux de ce poignet qui part et revient de plus en plus vite.

Je hurle sans m'en rendre compte, je crie sans le comprendre. Alors pour que je me taise, Paul m'engouffre dans le gosier cette chose si dure que je m'en étouffe. Mon Dieu, quel pied d'enfer ! Ces deux salauds, salauds magnifiques, me donnent du plaisir, un vrai bonheur. Et la poignée de billets qui m'attend sur la table renforce

encore, dans mon esprit, ce sentiment de suprématie sur ces deux mâles. Je sens couler de ma chatte des sécrétions qui permettent à cet énorme gode vivant de continuer sa course folle. Folle ? Mais c'est moi qui vais le devenir, à force d'être soumise à ce traitement délirant. Et quand je pars dans un orgasme innommable, je sens dans ma bouche la queue qui se trémousse. De mes deux mains, hystérique, je m'agrippe à cette paire de couilles qui me semblent gonflées.

Le premier jet de sperme qui sort brutalement de la bite m'éclabousse tout le palais. Je ne fais aucun geste pour y échapper. Bien au contraire, je presse encore plus fortement ces deux boules entre mes paumes. Paul finit de se vider, par saccades, avec des petits cris de bête affolée. Cela non plus, je ne l'avais jamais fait avec Alain. Pourquoi me remonte-t-il à l'esprit, celui-là ? Pour me rappeler que notre petite vie quotidienne, ses petits coups de queue marginaux n'avaient plus rien de commun avec cette extase qui me surprend, qui m'enchante surtout ? Qu'il aille se faire foutre et qu'il me laisse tranquille ; je ne veux que jouir de la vie, que profiter de celle-ci, quoi. Et tant mieux si en plus ça me rapporte.

Le jouisseur buccal se retire sur le côté et Édouard, lui, me retourne comme une crêpe. Il s'étend sur moi, se colle de tout son long sur mon corps. J'aime cette chaleur particulière et me surprends à songer... qu'il sent bon. Étrange raisonnement à ce stade de la soirée, alors que tout autour de nous a une sorte d'odeur de sexe, je pense que lui a un bon parfum. Je délire ou quoi ? Entre ces images d'Alain et cet Opium qui me ravit les narines, c'est du grand n'importe quoi. Entre mes fesses, le dard toujours excité de mon second amant se frotte éhontément. Il me tient par les deux poignets, et je n'ai guère de latitude pour esquisser un quelconque mouvement.

Il a pris tout tranquillement la position qu'il voulait, a également demandé un coussin à Paul. Bien entendu, le compère lui a passé ce qu'il réclamait. La chose moelleuse est passée sans à-coup sous

mon ventre et je me suis retrouvée les fesses légèrement surélevées. J'ai bien compris où il veut en venir. Je laisse faire, alanguie, prête à ce sacrifice peu orthodoxe. Je sens cette main qui guide la bite vers... cet endroit qui ressemble à celui que j'ai visité chez Paul. La barre chaude est maintenant appuyée sur le cercle qui se rétracte, mais la poussée est rectiligne et je ne peux pas vraiment résister.

— Doucement... doucement, Édouard, s'il te plaît.

— Tu ne veux pas m'appeler « Maître » ? Juste une fois.

— No... non !

Alors d'un coup sec, il me fait hurler en pénétrant d'une seule avancée sa queue dans mon anus. La douleur est intense et, les mains en arrière, je le griffe méchamment. Mais il n'arrête pas ses mouvements et s'enfonce jusqu'aux couilles dans mon derrière alors que j'en ai des larmes aux yeux. C'est toujours dans la douleur qu'il entame de longues allées et venues ; il faut un grand moment avant qu'enfin ne s'estompe le mal et qu'un semblant de plaisir s'installe. Alors il continue son petit bonhomme de chemin et s'avise soudain de la nouvelle érection de son complice. Sans rien me demander, il se cramponne à mes hanches et m'entraîne avec lui dans un tour complet. C'est lui qui est couché au sol et je me retrouve le nez en l'air.

L'autre me chope par les chevilles en prenant garde de ne pas éjecter l'engin qui est incrusté en moi. Une fois mes jambes remontées à l'équerre, Paul s'agenouille devant notre tandem : il vient lui aussi à la curée. Il s'engouffre dans ma chatte toujours bien humide et encore distendue par la pénétration monstrueuse de l'énorme patte d'Édouard. Les deux mecs règlent leurs mouvements pour ne pas se gêner. Quand l'un sort, l'autre rentre, et j'ai des étoiles plein les yeux. Ils me font grimper aux rideaux, m'invitent à visiter les couleurs de l'arc-en-ciel. Je suis entièrement à leur merci. Ils me liment chacun de son côté, je hurle à la lune, je crie dans la nuit. Ce pistonnage perdure je ne sais combien de temps. Je sens que je ne peux plus retenir ma jouissance, et lorsque mes

deux chevaliers servants s'épanchent dans mes orifices, je suis au sommet de ce plaisir qu'ils ont payé si cher.

Les bras en croix sur la moquette, c'est dans un demi-sommeil que je vois les deux hommes assis devant la cheminée.

— Alors, Édouard, ne t'avais-je pas dit qu'elle était bonne ? Elle deviendra une belle et grande pute.

— La vache ! Elle m'a fait gicler comme je ne l'avais pas fait depuis bien longtemps. En plus, elle un foutu caractère : elle aurait préféré prendre une trempe plutôt que m'appeler « Maître ». Mais alors, quel feu d'artifice, quelle salope ! Elle est... géante, divine. Une pute de première classe ! Aucun regret pour mon pognon. C'est toi qui vas la conduire ? Je ne savais pas que tu... maquereautais un peu.

— Pas vraiment ; c'est l'occasion qui fait le larron. Elle cherche du boulot, alors celui-ci en vaut bien un autre. Elle est taillée pour ce genre de chose. En plus, elle se donne à fond. Elle m'a fait jouir comme un dingue. Une fois dans sa bouche et l'autre dans ce double que bien peu de femelles acceptent. Si elle veut, je lui procurerai quelques bons clients, mais je ne crois pas qu'elle sera soumise un jour. Son mec – enfin, son mari – l'a un peu délaissée, alors elle s'en paie une tranche.

— Oui... Eh bien, c'était même un sandwich complet qu'elle nous a offert ce soir. En tout cas, il avait une bombe dans son plumard et il est bien con de ne pas en avoir profité.

— Chacun ses choix, ses aspirations... et tant pis pour les perdants. Pas de pitié pour les simples d'esprit qui laissent traîner d'aussi jolis bibelots.

— Bon, ce n'est pas le tout, mais ma femme m'attend à la mechta ; elle me croit en réunion, avec des Japonais...

— En tout cas, merci de m'avoir permis de jouer aussi...

— Tu as payé, après tout ! Et un trio de temps en temps, j'adore ça ! Je crois qu'elle est satisfaite, comme nous deux du reste. Allez, j'y vais ; je ne voudrais pas une scène à la maison parce que je suis

rentré à l'aube. Bonne continuation ! Fais-moi signe si elle en veut encore.

— Salut alors, et à la prochaine ! Fais gaffe sur la route. Enfin, tu ne risques pas grand-chose avec ce que l'on a bu ici !

J'écoute ces deux-là qui discutent comme si je n'étais rien qu'un meuble ; mais aucune importance puisque leur argent va me permettre de subsister. Tout le monde est content. Finalement, j'aime ce nouveau monde dans lequel je viens de faire irruption. Et si j'ai bien entendu, c'est même d'une façon magistrale que j'y pénètre. J'ai bien la ferme intention d'en profiter, comme le dit si bien Paul. Et c'est vrai que mon idiot de mari serait ahuri de savoir ce métier que je vais endosser. Le plaisir n'a pas de prix... après tout, le mien sera le leur.

La continuité

Le divorce a été plutôt pénible. L'avocat que j'ai pris voulait absolument faire passer Alain pour un tyran, un bourreau. Il m'a seulement obligée à me défendre en refusant le dialogue. Mais cette guerre des nerfs m'a quelque part usée et m'a donné, par contre, une sorte de courage. Effacées, ces années de vie commune ? Non, mais largement estompées par un acharnement réciproque à défendre les maigres acquis de cette période. Puis il y a eu le déballage de linge sale : « Ce n'est pas moi, c'est toi ! » ; « Non, c'est lui ! » Pas vraiment comme cela que ça s'est passé ? Que si ! L'arbitre, une femme juge, avait un point de vue pas très impartial, mais sa condition de femme l'a sans doute, sans le vouloir, portée à abonder dans mon sens.

C'est fini ! Le couperet est tombé sur des torts partagés. Ça ne veut rien et tout dire. J'ai vu des larmes dans les yeux de mon mari ; non, ex-mari. Mais elles n'étaient sans doute pas pour moi, car son regard m'aurait crucifié s'il l'avait pu. Cette haine, dans des yeux qui m'avaient si souvent couvée de leur amour, quelle désolation ! Quand j'ai voulu m'approcher, à la fin de ce combat aussi inutile qu'idiot, Alain a filé par une autre issue. Le voir partir sans se retourner, sans un geste pour moi, je crois que ça m'a fait un mal atroce. Mon conseil et le sien se sont parlé entre deux portes ; j'ai continué mon chemin. Puis quand Maître Guillot est revenu vers ma voiture, il avait le sourire. Pas moi !

— Vous recevrez un chèque de votre mari dans le courant de la semaine. Il souhaite que cette affaire en reste là et ne désire plus avoir de contacts avec vous. Bien entendu, vous aurez également la note du reliquat de mes honoraires. Je vous souhaite une excellente journée.

— Merci. Au revoir, Maître.

Mon cœur n'a pas vraiment envie de me laisser rire. On ne supprime pas une si longue période de sa vie – et très heureuse, qui plus est – d'un simple trait de plume, par une minuscule signature au bas d'un jugement. Je sais, je sens bien qu'il me faudra des mois, des années pour me reconstruire et j'imagine que, pour Alain, il en sera de même. Je ne veux pas pleurer, mais cette boule au fond de ma gorge m'oppresse, m'angoisse, me tiraille les tripes. Sans trop savoir ce que je fais, je roule, au gré de mon humeur. Plus que morose, je réalise soudain que ma voiture se trouve vers ce chalet, celui de ces années de bonheur, et que c'est une connerie monumentale. Alors j'écrase le champignon, m'éloignant volontairement de ce temps désormais révolu.

C'est chez Adeline que je décide de m'arrêter. Ça fait un sacré bail que nous nous sommes vues. Alors que je vais pour appuyer sur la sonnette, Marcel, avec son sourire, m'ouvre la porte.

— Maryse ! Bon sang, tu es encore plus jolie que dans mes souvenirs !

— Bonjour, Marcel.

— Entre. Entre donc ! Adeline est au marché, elle ne devrait pas tarder à rentrer. Tu as une petite mine, ce matin. Des ennuis ?

— Non, pas plus que d'ordinaire ; je reviens seulement du tribunal... J'ai besoin d'en parler, alors je pensais le faire avec ta compagne.

— Ouais, ton divorce ? Elle m'en a touché deux mots. C'est toujours un peu triste de voir deux êtres qui se sont aimés se déchirer.

— Surtout que nous nous sommes entendus si bien pendant...

— Allez viens, on va boire un coup. Ça te fera du bien !

— En tout cas, ça ne peut pas faire plus de mal que la peine que j'ai.

— Un électrochoc alors. Un bon *whisky-Coca* ? Tu vas le sentir passer : il va te calmer.

— Entendu. Qu'est ce que tu deviens depuis ce temps ? Et ta femme ?

— Adeline va bien. Elle me fait un peu la gueule, tout cela parce que je dois repartir en tournée dans trois jours et pour trois mois au moins. Je vais en Belgique, au Luxembourg, et comme ce n'est pas tout près, pour rentrer... je ne pourrai pas trop souvent. Elle va me manquer. Il faut bien faire bouillir la marmite.

— Je te comprends, mais je me mets aussi à sa place. Mais rassure-toi : je viendrai la voir, ou c'est elle qui me rendra visite.

— C'est vrai, elle m'a dit que tu avais acheté une jolie villa en bordure de la forêt. Mais elle n'a pas été capable de me dire ce que tu faisais comme boulot. Je pense que c'est avec l'argent que ton mari te devait que tu as pu t'offrir cette belle bicoque.

— Ben, pas vraiment, et je ne suis pas non plus très fière de mes activités. Mais c'est difficile d'en parler ouvertement.

— Ne me dis pas que tu fais des choses illégales ; pas toi, je ne te croirais pas.

— Je ne sais pas si elles sont hors la loi... Mais pas très... morales. Disons que je reçois pas mal d'hommes. Ceux-ci peuvent, pour un peu d'argent, s'offrir un peu de bon temps dans mon lit ; et comme je ne découche pas...

— Non ! Je ne peux même pas imaginer que tu puisses faire la...

— Pute ? C'est bien le mot auquel tu songeais ? Tu peux le dire, ça ne me froisse plus depuis longtemps. Oui : pour quelques centaines d'euros, un mec peut passer plus ou moins longtemps avec moi. Je ne lui refuse rien s'il y met le prix.

— Ben merde ! Alors là, tu me sidères, pour ne pas dire que tu me troues le cul.

— Remets-toi ; ça ne fait pas mal et on s'habitue à ce genre de sport, d'autant plus qu'il offre pas mal d'avantages. J'ai énormément de liberté et je vis bien. Je n'en ai jamais parlé avec ta douce Adeline, des fois que ça lui donne des idées...

— Je ne crois pas qu'elle ferait cela. Mais si un jour... j'aimerais qu'elle me raconte par le menu une de ces entrevues. Je t'admire, malgré ma répulsion pour les prostituées. Tu vois, durant mes longues soirées solitaires, alors que je pourrais aisément la tromper, je mets un point d'honneur à ne pas le faire.

— Tu oublies juste un instant le soir de notre rencontre ? Ce n'était pas la tromper, ce soir-là ?

— Non : justement, elle était au courant et elle était d'accord à condition que je te ramène ici, à la maison. Souviens-toi comme elle en a bien profité aussi, de notre petite réunion. Et toi également, autant que je m'en souvienne.

— C'est vrai... De toute façon, avec l'argent que mon mari va me donner, je pense que je raccrocherai les gants. Mais vois-tu, Marcel, j'ose avouer que j'y prends une certaine forme de plaisir. Et je me contrefiche de choquer les âmes sensibles, les bonnes mœurs et autres pudibonderies de personnes coincées. Que ceux qui veulent se sortir de situations scabreuses se bougent le cul, et tout ira pour le mieux. Qu'ils s'occupent aussi de leurs affaires sans se mêler parfois de celles des autres.

— Comme j'aimerais parfois qu'Adeline ait cette forme de courage ! Je m'imagine bien rentrer un soir et qu'elle me raconte une histoire de cul avec un mec qui l'aurait payée. Je sais bien que ça n'arrivera jamais, mais on a quand même le droit de rêver.

— Bien entendu, mais c'est ma vision de choses, pas celle de ta compagne. Après, chacun vit comme il le veut.

— Je peux te poser une question ? Exprimer un vœu ?

— Vas-y ; pourquoi tu te gênes avec moi ?

— Tu ne voudrais pas... enfin, ce ne serait pas possible...

— Quoi ? Accouche, merde !

— Tu ne voudrais pas la prendre avec toi une seule fois, juste pour qu'elle puisse me le raconter ?

— Tu veux dire qu'elle assiste à... une de mes rencontres ?

— Oui. Mais si elle participait, ce serait... le pied pour moi. Comme là, en ce moment... Tu comprends que seulement en parler avec toi me fait bander comme un cerf ?

— Je me disais bien aussi...

— Alors, tu serais d'accord ou pas ?

— Ce genre de chose, c'est à toi, à toi et à elle d'en parler entre vous ; et si elle se décide à dire oui, alors pourquoi pas ? Mais ce n'est pas mon rôle d'aller au-devant d'Adeline pour qu'elle se sente concernée. Si c'est elle qui vient m'en parler, je lui dirai que je suis d'accord, mais je ne ferai pas les premiers pas : j'aurais trop l'impression de lui forcer la main.

— Je te comprends, et te promets de lui en toucher deux mots. Mon Dieu, si elle pouvait me faire ce plaisir ! Tu ne voudrais pas... juste me faire une petite pipe ?

— Je suis hors de prix, et tu n'aurais pas les moyens d'assumer. Et puis il y a... elle ; et là, je ne bougerai pas, pour tout l'or du monde.

— Entendu, n'en parlons plus alors ; mais imagine comme je vais lui faire l'amour quand elle va rentrer.

— Bien, alors je te laisse. Tu lui diras de m'appeler, que je suis passée la voir. Bisou, mon Marcel.

— Bisou à toi, belle cochonne... Et tu peux compter sur moi pour passer ton message.

Je suis partie, et depuis la fenêtre, j'ai vu que Marcelino continuait à me regarder. Dans ses yeux, j'ai senti qu'il fallait que je parte : il était tendu, et cette situation risquait de n'apporter que des choses regrettables. Son envie, par exemple, puis ses questions plus du tout anodines. Ensuite, il y avait cette respiration qui avait

tendance à s'accélérer, cette manière trop lubrique de m'observer, à la dérobée. Je suis certaine qu'Adeline va avoir un coup de chaleur quand elle va rentrer. Je ne sais pas si c'est une bonne chose de lui avoir raconté ma manière de gagner ma vie. Enfin, je ne pense pas qu'il soit capable de... Je me méfierai plus, à l'avenir. Je me sens cependant soulagée par cette conversation-confession.

À la maison, je m'étends sur mon lit ; je n'ai aucune envie de manger quoi que ce soit. Je ne suis pas certaine qu'une quelconque nourriture passerait. Le sommeil que j'aimerais trouver ne vient pas lui non plus et je me tourne, me retourne sur la couverture. Rien n'y fait ; pas moyen de me détendre un tant soit peu. C'est le voyant rouge du téléphone qui clignote, qui soudain attire mon œil. Alors d'un bond je me redresse et appuie sur la touche du répondeur. L'appareil se met à ronronner, puis une voix jeune, masculine, m'entre dans l'oreille :

« Bonjour. Je suis Dominique, une connaissance de Paul. Il m'a dit que vous pourriez éventuellement être disponible en soirée. Comme je passe sur votre secteur pour une nuit, peut-être aurais-je l'honneur de vous rencontrer ? Si c'est possible, pourriez-vous me rappeler au numéro suivant ? Merci. »

S'ensuivent dix chiffres que je note sur le bloc placé à côté de l'appareil. J'hésite entre me recoucher et faire l'autruche, ou recomposer le numéro. Finalement, après quelques instants passés à tergiverser, je saisis le combiné. La première sonnerie me surprend alors que j'ai à peine terminé de faire le dernier chiffre. À la seconde, la voix résonne dans le bigophone :

— Allô ! Allô ! Bonjour ; à qui ai-je l'honneur ?

— Bonjour, je suis Maryse. Vous m'avez appelée de la part de Paul.

— Ah oui. Vous avez un timbre de voix agréable. Je déduis de votre appel que vous êtes disponible ce soir.

— Oui : un peu de compagnie ne me fera pas de mal non plus. À quelle heure pourriez-vous vous libérer ? Si vous pouvez, bien sûr.

— Cela ne me pose pas de problème. Dites-moi votre heure et je suis à vous.

— Vingt heures vous conviendraient ?

— C'est parfait, j'en suis heureux. Si vous voulez bien me donner votre adresse...

— Oui. Vous avez de quoi noter ?

Je dicte à mon interlocuteur l'adresse de ma maison et je raccroche avec un soupir. J'ai pas vraiment envie de cette visite, mais bon ; si on ne faisait que ce que l'on veut dans la vie... bien peu de choses seraient accomplies. Je jette un coup d'œil sur ma pendule, et finalement je me dis que le seul endroit où je me sentirai à l'aise, c'est encore ma salle de bain. Je me défringue rapidement, puis la cabine et son eau tiède m'accueillent avec un réel plaisir. Je passe mes mains sur ce ventre qui, malgré les années, est d'une platitude exagérée. Ne pas avoir eu d'enfant a sûrement contribué à ce que ce dernier reste aussi ferme également. Une boule de nylon mauve reçoit une généreuse rasade d'un gel odorant, et mes doigts maintenant promènent la chiffonnade sur l'ensemble de mon corps.

C'est d'une douceur qui me paraît du meilleur effet. Je me laisse bercer autant par les attouchements du gant improvisé que par la musique du jet qui crache sur mes épaules son liquide incolore et bénéfique. J'ai toujours aimé ces séances où le temps n'a plus de prise sur moi. Je resterais des heures durant sous l'eau qui m'inonde de la tête aux pieds, puis je savonne cette chevelure brune qui me donne l'air d'une lionne. Vient ensuite le cérémonial du séchage. Frictions et massages avec l'éponge à la texture agréable, encore un bon moment où j'oublie tout. L'heure me rattrape cependant et il me faut finir cette remise en forme par un savant maquillage : pas question de ne pas faire honneur à mon visiteur.

Je passe dans mon salon, après une dernière vérification qui m'indique par le biais du miroir que je suis exactement comme je le désire. Je contrôle les alcools, prépare de la glace et ouvre un paquet de biscuits salés. Voilà, tout est prêt pour vous, monsieur Dominique l'inconnu. Cette soirée est en votre honneur. Je savoure un instant de répit mais la sonnette me tire de cet engourdissement passager. Ah ! Que voici un homme très, trop en avance. Mais c'est sans importance : ça va sans doute m'éviter de m'endormir. Mais il est pressé parce qu'il sonne une seconde fois, d'un coup c'est vrai, plus bref que le précédent. Alors je traverse le salon et ouvre la porte.

— Maryse, comment vas-tu, ma belle ? Surprise ?

— Adeline... un peu, oui ; j'attends justement une visite. Mais bon, entre ; j'ai encore un peu de temps pour toi.

— Marcel m'a parlé de ton passage et de ta mauvaise mine.

— Tu vois, je vais mieux et...

— Bon sang, tu sors ? Quelle classe ! Mon Dieu, et moi qui pensais te faire plaisir... Je n'insiste pas si je te dérange.

— Mais non ! J'aurai toujours quelques minutes pour une amie telle que toi. Tu es la bienvenue.

— Merci. Tu sais, il m'a fait aussi une scène bizarre. Il n'a pas vraiment crié, mais il m'a tenu des propos dont je ne suis pas certaine d'avoir bien cru la teneur.

— Ah ! Raconte-moi donc cela.

— Une question d'abord, juste pour confirmation... ton job, c'est quoi exactement ?

— S'il te l'a dit, quelle autre réponse attends-tu ? Je suis une pute ; une pute de luxe, c'est vrai, mais une pute quand même. Voilà. Satisfaite ?

— Ça a le mérite d'être plus clair en moi. Et bien sûr, il aurait aimé que...

— Oui, que tu participes ; mais je n'ai pas voulu donner mon accord. Cette décision, elle ne peut que t'appartenir.

— Tu rencontres un... mec, un client ce soir ?

— Oui ; ça te gêne à ce point ? Tu sais, je ne fais que ce que nous avons fait avec Paul, toi et moi. La seule différence, c'est que quelques billets vont changer de poche. Sinon, les faits sont les mêmes.

— C'est un point de vue qui se défend. Tu as parlé à Marcel de Paul ?

— Pour qui me prends-tu ? Salope peut-être, mais langue de vipère et balance, jamais.

— Ouf ! Pendant quelques minutes, à mon retour, j'ai cru qu'il était au courant. Mais il n'a jamais prononcé le prénom de notre ami ; alors je me suis tue également. Bon, alors je te laisse et je reviens un autre soir pour discuter fermement de ce que tu appelles « mon accord ».

— À ton aise ! Mais je ne te chasse pas : tu peux aussi rester avec... nous... si le cœur t'en dit.

— Et je devrai faire quoi exactement ?

— Mais ce que tu voudras ; regarder, participer : ce sera selon ton envie, ton humeur, sauf si Marcel t'attend ; et là, il n'y a toujours que toi pour répondre à cette question.

— Bon. Mais il est comment, ton type ?

— Je suis comme toi : je n'en sais rien. Le contact ne s'est fait qu'au téléphone, pour le moment.

— Et tu n'as pas la trouille ? Je crèverais de peur, moi !

— Quand nous sommes parties l'autre soir avec Paul, il n'y avait pas de risques, à ton avis ?

— Ben... je n'avais pas réfléchi à ce genre de possibilité.

— Tu veux prévenir Marcel que tu restes ou l'avertir que tu rentres chez toi ?

— C'est bon ; je vais passer la soirée avec vous et il aura la surprise demain, quand je lui relaterai notre nuit.

— Alors, tu prends un verre ? Il reste dix minutes avant l'arrivée de ce Dominique ; mets-les à profit pour savoir sur quel pied danser.

— Un *Martini* ; et avec de la glace, de préférence. Pour la couleur, je m'en fiche ! Ce que tu as sous la main.

— Madame est servie. Ton « dry » est rouge.

Nous rions comme deux collégiennes. Je retrouve un peu de tendresse pour cette grande et belle femme d'un blond presque trop parfait. On papote, on discute, et le temps n'a plus de prise sur nous. Mais le carillon nous rappelle à son bon souvenir. Vingt heures : l'exactitude personnifiée, cet homme-là ! Je file vers l'huis, et quand je l'entrebâille je trouve mon client, hilare et désinvolte. À ceci près que ce que j'ai devant moi n'est pas un client, mais une cliente. Le petit mouvement de recul que je fais ne lui a pas échappé.

— Pardonnez-moi ; je suis bien Dominique. Je peux entrer ? J'aurais dû vous expliquer... mais nous n'avons pas vraiment eu le temps de bavarder. Alors, veuillez me pardonner pour l'ambigüité de...

— Non, seulement un peu surprise, mais j'ai aussi quelque chose à vous avouer ; nous serons quittes ensuite.

— Bien. Alors je vous écoute.

— Une de mes amies aimerait se joindre à nous. Y voyez-vous un inconvénient majeur ?

— Pas du tout, bien au contraire. Mais ne va-t-elle pas elle aussi se trouver surprise de me voir ?

— Je pense qu'elle aime les femmes autant que les hommes. Inutile de préciser qu'elle ne serait pas mon amie si tel n'était pas le cas. Ne restons pas dans l'entrée, passez au salon ; vous y trouverez donc Adeline.

La jolie rousse qui avance est chaussée d'une paire de talons aiguille d'une hauteur vertigineuse. Mais cependant ses longues jambes fines sont idéalement galbées. Elle traverse les quelques mètres qui mènent à mon salon en balançant une paire de fesses du plus bel effet. Moulées dans une jupe ultra courte, je les devine fermes et rebondies sur l'arrière, un peu à la manière de ces culs de

belles Noires. La veste assortie qui couronne l'ensemble qu'elle porte lui va à ravir. Un régal pour les yeux. Féline, elle se faufile dans le corridor et disparaît, comme happée par l'ouverture du salon. Sa voix me parvient, presque étouffée, alors qu'elle s'entretient avec Adeline. Je range le manteau de la belle qui vient d'arriver chez moi avant de rejoindre les deux pies dont j'entends les murmures.

J'admire le décolleté de la dame qui s'est posée du bout des fesses sur l'accoudoir du canapé. Elle a des jambes magnifiques. Une voix troublante à la Garou donne une étrange masculinité à cette jolie plante. Son chemisier tendu laisse présager deux seins à faire pâlir Adeline elle-même, alors que de ce côté, sans mentir, la Nature l'a largement pourvue. Je sens bien que, du reste, mon amie est attirée par cette inconnue qui mène le dialogue comme si elles se connaissaient depuis toujours. Elles se taisent à mon approche, et j'ai cette impression désagréable de soudain être de trop.

— Ne vous gênez pas pour moi. Vous avez fait connaissance, j'en suis heureuse.

— Votre amie Adeline est une perle, ma chère Maryse. Vraiment, je suis ravie de vous rencontrer toutes les deux. C'est à vous que je remets ceci ?

La femme me tend une enveloppe. À son épaisseur, je sais que je n'ai pas besoin de compter. Le rectangle blanc atterrit délicatement sur la petite table basse entre les fauteuils et le sofa.

— Merci. Vous voulez que nous débutions notre jeu maintenant ?

— Je crois qu'Adeline est moi avons déjà débuté, mais à trois il ne devrait en être que plus intéressant. J'ajouterai quelques...

— C'est bon, nous verrons. Comment voyez-vous la suite ?

— J'adorerais que vous et votre amie dansiez pour moi. Vous pouvez me faire ce plaisir ?

— C'est vous qui payez ; alors... le roi c'est... vous !

— Oh, s'il vous plaît... ne parlons pas d'argent ; j'aimerais tellement que cela se passe en douceur et entre gens de bonne compagnie. J'oserais presque dire entre amies.

— Mais les amies de nos amis ne sont-elles pas déjà nos amies ? Je mets un peu de musique et nous dansons... pour vous, mais tellement pour nous également.

La platine diffuse maintenant une musique douce, quelques slows langoureux ; Adeline et moi sommes enlacées sur la piste improvisée. Je sens contre mes seins les doudounes de cette belle qui se laisse guider, qui tourne au rythme des notes. Elle cale sa tête au creux de mon épaule et se laisse bercer par les accords qui nous enivrent. Je vois la jeune femme sur le canapé sourire au spectacle de nos corps serrés l'un contre l'autre. Elle a un air heureux. Sa minijupe rouge est remontée sur ses genoux et elle ne fait rien pour la redescendre. L'espace d'un instant, à chaque tour je peux – mais sans doute qu'Adeline aussi – apercevoir une culotte blanche tout en haut de ces longues cuisses gainées de noir.

Plusieurs danses nous entraînent dans une ronde tendre, et mes lèvres comme par hasard se posent sur la nuque de ma cavalière. Elle rejette la tête en arrière pour offrir plus de prise à ce baiser. Je l'entends glousser, et mes yeux se ferment alors que d'autres mains viennent enserrer le corps d'Adeline pour se refermer sur mes épaules. Notre chorégraphie se fait à trois ; la blonde est au milieu de nos deux corps. Deux bouches se penchent en même temps sur ce cou gracile qui se laisse faire. Elles sont si proches l'une de l'autre qu'une frange de cheveux roux de notre invitée se mêle aux mèches brunes des miens, emportant quelques-unes de celles d'Adeline. Puis, suivant une courbe musicale aux inflexions affectueuses, je me penche plus encore et mon souffle en rencontre un autre, tout aussi chaud.

Maintenant, ce sont deux gloss d'un rouge tellement différents qui se mélangent alors qu'un bout de langue malicieux s'évertue à longer les miennes touts en restant collé à la nuque de notre amie. Adeline glousse et se cabre. Sa peau est douce comme un pétale de fleur. Mais les lèvres de la rousse pourchassent ma bouche, elles la cherchent, suivant une trace invisible. Implacablement,

elles reviennent à la charge, traversant les espaces dénudés de ce défilé aux saveurs épicées. Les mains ne sont pas non plus restées inactives, s'employant à caresser mon épaule pour l'une, et perdue sur le corps de la femme qu'elle garde prisonnière pour la seconde. Finalement, à force de suivre la piste, la bouche retrouve la mienne.

Nos jambes qui jusque là tentaient de suivre le tempo musical n'arrivent plus à s'accommoder des accords parfaits, elles ne sont plus synchronisées sur la musique. Nous nous emmêlons joyeusement dans un méli-mélo qui nous fait rire aux éclats. Alors nous nous écartons l'une de l'autre, et chacune de nous tenant l'épaule de sa voisine, nous tournons en rond en fredonnant l'air de la chanson. À la fin de la danse, nos trois têtes se trouvent l'une contre l'autre dans un étrange triangle. C'est Adeline la première qui roule une pelle à Dominique alors que je les serre toutes les deux sur les côtés de ma poitrine. Je vois en gros plan ces deux langues qui s'enroulent dans un baiser lascif, je suis ces bouches qui se mangent avec gourmandise, qui se soudent, ne se libérant que de courts instants, et seulement pour reprendre un peu d'air.

Les bras qui entouraient mes épaules sont partis. Les deux filles ont oublié jusqu'à ma présence, prises par la violence de ce baiser passionné. Mais je réclame une part du gâteau. Je me faufile derrière la rousse qui maintient contre elle ma blonde amie. J'appuie, pour lui rappeler que je suis aussi de la fête, mon ventre sur ses fesses rebondies. Elle les tortille immédiatement pendant qu'un autre slow débute par des sons magiques. Une autre danse, étrange celle-là, commence alors que nos corps, eux, s'échauffent. Le tapis sur lequel nos pieds tentent de se mettre au diapason de la mélodie – sans succès, je l'avoue – nos pieds se touchent, se montent parfois dessus, et l'une ou l'autre pousse un petit gémissement bizarre.

Une de mes mains, fébrile, s'est lancée dans la délicate opération de l'ouverture du zip qui ferme la jupe rouge de Dominique. Compliqué de trouver celui-ci, et plus encore de faire glisser vers le bas cette fermeture qui n'a d'Éclair que le nom. Quand c'est

fait – et il faut un temps certain pour réaliser le tour de force d'ouvrir le maintien de cette fichue jupe – le micro-vêtement glisse le long des jambes de mon invitée. Ses bas, attachés à un vrai porte-jarretelles, me donnent un coup au cœur. Les visages des deux danseuses ne se quittent plus. Elles vivent leurs baisers, les enchaînent en continuant de tourner, heureuses d'être ensemble. Un simple pas en arrière et les formes de l'une laissent la place à celles d'Adeline. Je répète donc la même phase de jeu avec la femme blonde, et sa jupe aussi s'enfuit sur le tapis.

Un bien beau spectacle que ces deux femmes qui dansent en bas sur la piste de mon salon. Leurs corps n'en forment pratiquement plus qu'un seul. Leurs chevelures se mélangent, leurs doigts se cherchent, et je suis pratiquement une étrangère à ce ballet nocturne. Je me coule sur un fauteuil et observe sans bruit ce manège féminin. J'admire les mains qui remontent sur les épaules, tiennent le cou de Dominique, cramponnant la tête de peur sans doute que les bouches se séparent. Elles sont belles, ces danseuses folles qui me donnent envie. Mais elles aussi se mettent en appétit par des baisers brûlants, par ces palots de rêve. Comme la musique change, Adeline se redresse, m'aperçoit sur le siège et soudain se sent coupable... de je ne sais quoi.

— Eh bien ! Tu es toute seule comme une malheureuse... J'ai soif ! Pas toi, Dominique ? On boirait bien un coup.

— Sers-nous donc ! Adeline, tout est sur la desserte, là. La glace, dans la cuisine, au réfrigérateur.

— Ce sera pour ces dames ?

— Une vodka-orange pour moi.

— Oui, tiens, la même chose que Maryse pour moi, s'il te plaît Adeline.

Silencieuse, souple, elle coule vers le frigo et nous entendons tinter les glaçons qui tombent dans les verres. Je regarde la jolie frimousse de la rousse alors qu'elle a replié ses jambes sous ses fesses.

— Tu aimes ça ?

— Quoi donc ?

— Les porte-jarretelles. Moi, j'ai du mal à les supporter ; je préfère les *Dim-Up*.

— Je n'en porte pas souvent, seulement quand je sors dans des soirées... chaudes. Je ne me sens pas très à l'aise avec les élastiques des bas d'aujourd'hui.

— Alors les filles, on parle chiffons ?

— Non. Enfin, oui... Maryse m'entraîne sur mes sujets de prédilection : les vêtements de femme.

— Ah ! Alors là, vous avez une complice : j'en suis aussi, si vous voulez de moi.

— Hum... Toi, tu vas devenir mon plat préféré. Je vais te goûter à toutes les sauces !

Plus j'écoute la voix de cette Dominique, plus je suis perplexe. Elle ne va pas avec ce physique tellement féminin. Elle ne quitte pas du regard Adeline : celle-ci semble bien lui avoir tapé dans l'œil. La blonde n'est pas en reste. Elle se coule contre la rousse sur le canapé, dans une pose qui en dit long sur la suite des événements. Je ne vais pas m'en plaindre, si elle fait le travail à ma place. C'est elle qui cherche même en revenant embrasser sur la bouche Dominique, qui ne résiste pas du tout. Je vois, avec un sourire, ces étranges caresses qui recommencent. Voyeuse attentive de ce bouquet changeant, c'est assez plaisant de regarder ces deux femelles qui se bécotent.

Les mains de mon amie sont sur la poitrine qu'elles dénudent, et une paire de seins affolants sort d'un soutien-gorge non moins sexy. Rapidement, elles sont les deux torse-nu, et leurs visages à tour de rôle se dirigent vers ces collines proéminentes. Je suis des yeux également la main de la blonde qui descend vers la culotte. Elle marque un temps d'arrêt sur le cratère ourlé du nombril pour finir par le délaisser au profit de la fourche encore hermétique de la rousse. Adeline continue à faire glisser le triangle de nylon, mais son geste se coupe net dans son élan. Elle arrache sa bouche du

sein qu'elle tétait, se recule avec une sorte de cri, comme si elle venait de se faire piquer par on ne sait quelle bestiole.

— Mais... mais... comment est-ce possible ?

— Ben, je croyais que vous aviez deviné, toutes les deux...

— Regarde, Maryse... Tu savais ? Et tu ne m'as rien dit ?

— Je devais savoir quoi ? Bon sang, que vous arrive-t-il ? Bon, alors, qu'est ce qu'il y a ? Vous allez me le dire à la fin ?

D'où je me tiens, je ne vois rien de suspect. Dominique se lève lentement. Alors là, et seulement à ce moment-là, j'aperçois ce qui vient de faire pousser un tel cri à Adeline : la culotte féminine descendue sur les cuisses, je vois s'élancer vers le nombril de la rousse une verge impressionnante. Si les seins sont de toute beauté, la bite qu'arbore notre invitée est tout aussi... stupéfiante. Je saisis pourquoi sa voix ne convenait pas à ce physique de poupée. Dominique est un homme, et du coup, ce sont ses seins qui sont... qui apparaissent comme des intrus dans la scène que j'ai devant moi. C'est la première fois que visiblement Adeline rencontre ce mélange des deux sexes. Mais j'avoue que pour moi, il s'agit également d'un baptême.

Revenue de sa surprise, mon amie reprend le flambeau – enfin, le dard – entre ses doigts.

— Elle est quand même drôlement grosse... Merde, je ne crois pas en avoir déjà vue une de cette taille !

La messe est dite, et son air gourmand me permet de déduire que cette queue ne changera rien à nos plans. Elles – mais peut-être devrais-je dire « il et elle » – ont repris leurs baisers. Finalement, je souris de cet intermède qui me ravit. Faire l'amour avec deux femmes ne me rendait pas plus que cela folle de joie. Avec ce genre d'homme, le jeu devient... agréablement séduisant. Comme elles continuent à se fourrer leur langue dans la bouche, je reprends mes observations. D'une main agile, Adeline branle lentement la tige dont elle a bien du mal à faire le tour avec les doigts. Mais ce n'est pas cette circonférence qui m'interpelle : c'est plutôt la longueur

du cylindre. Elle doit bien mesurer plus de vingt centimètres. Hum, elle me donne faim à moi aussi...

La tête blonde s'est laissé descendre le long de la poitrine exubérante de ma cliente. Elle est allée vers le pistil qui reste d'une rigidité ahurissante. Agenouillée maintenant devant le sofa, je sais qu'elle va prendre en bouche ce mât que sa main secoue toujours.

— Viens ! Maryse, ne reste donc pas à l'écart. Ne me dis pas que de savoir que je suis un mec te fait peur.

— Pas du tout, mais j'apprécie la vision de ma copine Adeline qui va te sucer. Je dois dire que j'aime voir cela. C'est terriblement excitant, finalement, je m'en rends compte, là. Vous êtes beaux, tous les deux.

— Sans doute ! Mais approche : je veux que tu sois aussi de la fête.

Je fais les trois pas qui me séparent de ces deux corps enlacés. Comme pour exprimer la continuité du discours de Dominique, Adeline m'attrape par le poignet, m'attire vers elles deux. La manière de me tirer par le bras tout en délicatesse m'oblige à me courber, et je suis immédiatement entraînée dans le bain. Un tourbillon de vertige, mélange d'envies et de désir, me noue les tripes. J'ai soudain le ventre qui se gonfle d'impatience ; je veux, moi aussi, toucher, sentir la chair tendue qui palpite. Mon visage se rapproche de la tête d'Adeline ; toutes deux, nous débutons une fellation double. Je commence par lécher la hampe de bas en haut, et quand ma langue touche les lèvres de la blonde, elle repart en sens inverse.

À un certain moment, nous nous retrouvons elle et moi juste sur le gland, et nous nous roulons une pelle avec cette énorme perle à partager. Dominique a posé ses mains sur nos têtes, caressant nos cheveux, semblant vouloir faire durer l'étrange embrassade double. La frénésie qui nous secoue n'a pas de fin. Folle, je pense le devenir, rien que de sentir ce velours sous ma langue perturbée par la salive de mon amie. Un petit bonheur bien agréable ; et quand pour la

première fois j'enfourne le gland que me laisse pour un instant Adeline, je ne peux pas le faire entrer de la moitié de sa longueur dans ma gorge. Son propriétaire s'est maintenant couché sur le dos.

Alors la musique, qui sur la platine continue d'emplir la pièce, me donne un coup de chaud. Je me déplace légèrement, m'écarte des corps, simplement pour me dévêtir. Elle-Il me sourit. Et alors que nue totalement je reviens au corps-à-corps, je me laisse porter par mon envie. Mes pieds de part et d'autre du visage de mon hôte, je me laisse fléchir sur mes jambes. Ma chatte vient au contact de ce visage et je m'accroche aux merveilleux nichons qui pointent de toute leur forme. C'est la langue de Dominique qui prend place entre mes cuisses, qui me chatouille au début et finit pas ouvrir ma fente. Je redeviens une salope en attente de sexe, une pute qui veut donner autant qu'elle reçoit.

Adeline n'a fait qu'avancer un peu son ventre. Elle enfourche celui sous elle et s'empale littéralement sur le pieu qui s'engouffre en elle. Elle souffle fortement, grimace de sentir ce truc énorme écarter ses chairs. L'engin a bien de la peine à pénétrer totalement entre les lèvres serrées de la blonde. Ensuite elle adopte des mouvements cadencés, montants et descendants, cavalière émérite qui surprend sa monture. Dominique ne peut plus bouger. Mon poids sur le visage et celui de mon amie sur son ventre, il lui reste ses mains de libres. C'est avec l'une d'elles qu'il entrouvre mes fesses et me plante un doigt dans l'anus. Une langue en rut et un majeur en action, je me sens fondre... possédée totalement par le sujet.

C'est Adeline qui me redresse, se colle à moi, cherche ma bouche, m'embrasse comme si c'était le seul moyen de calmer ses soupirs. Elle persiste à se dandiner sur la bite qui rentre malgré sa longueur jusqu'aux couilles et ressort pratiquement toute à chaque fois. Mais il lui arrive d'avoir un sursaut et de me mordre la langue, sans doute sous la douleur de cette queue qui lui arrache le ventre. L'autre homme-femme sous elle geint de belle façon, et je sens ce doigt qui dans sa cible tressaute et racle les parois. Rien n'arrête ce feu qui

m'engloutit, rien ne prévient non plus ma jouissance. Alors j'éclate dans la bouche du mignon. Et cette ondée doit être communicative puisqu'Adeline tremble de partout, et la tête projetée en arrière, elle râle des mots sans suite.

Elle se pousse sur le côté pendant que Dominique, le sexe toujours tendu, me roule sur le côté. Il s'extirpe d'entre mes cuisses, se redresse à demi et m'appuie sur la tête, me forçant sans violence à me mettre dans une position plus adaptée à ce qu'il désire de suite. Je me retrouve à genoux, la raie des fesses trempée de mes propres sécrétions. Je ne comprends le but de l'opération que lorsque la tige raide bute contre mon œillet délaissé par le doigt. Le gland se presse avec fermeté contre la porte sombre et il pousse tranquillement. Je mords la moquette, mes ongles griffent les longs poils de celle-ci et mon amie me tient la tête.

— Oh oui, vas-y, encule-la ! Elle est belle quand elle est prise. Mets-lui ta belle bite dans les fesses. Ramone-la ; j'ai envie de la voir bouger son joli cul. Je veux en prendre plein la vue ; je pourrai, ma belle, raconter demain des choses à mon Marcel. Il en bandera sans doute pour les trois mois qu'il sera absent. Je lui dirai combien j'ai aimé être baisée par un homme-femme. Mais je lui narrerai aussi comment tu t'es fait sodomiser.

—... Je ne comprends rien à toutes vos...

— Pas grave : ce n'est pas à toi que je parle. Continue, encule-la, mieux que ça ! Fais rentrer ton énorme bite dans le cul de cette salope. Ah ! Tu sens cela ? Tu imagines ce truc qui te rentre dans... C'est beau, ce que tu prends dans le cul, ma douce Maryse. J'aime ça ! Tiens, donne-moi ta main... Là ! Laisse-toi aller ; pendant qu'il te bourre le fion, caresse-moi la chatte. Tu vois comme je suis trempée ?

— Ah... ah, ah... c'est trop bon...

C'est à mon tour de hurler, de crier à pleins poumons ; mes doigts trempent dans la soupe tiède de la foufoune de la blonde, mais je n'ai guère le loisir de les faire jouer avec ce bénitier ruisselant.

Les coups de reins sont si nombreux, si rythmés que je ne peux plus gérer mes propres sensations. Je subis totalement ce joug de mon amant ; il me pistonne si bien que je me perds dans un labyrinthe fait de couleurs, de tons qui me donnent le vertige. Et soudain, à nouveau cette lave qui monte de mes entrailles. Alors que je hurle, ma tête ballotant à droite et à gauche, je ne peux plus que laisser gicler de ma chatte une sorte de jet qui me fiche la trouille.

— Bravo ! Regarde-moi ça : cette cochonne... elle se vide sur sa moquette ! Tu la limes bien ! Continue, Dominique. Baise-la encore, encore et encore. Peu importe l'endroit, vas-y : elle adore le cul, et moi je suis heureuse pour elle.

L'homme aux seins de femme se retire brutalement de l'étroit fourreau, et j'ai comme un immense vide, une énorme envie... de pleurer aussi. Et curieusement, la seule image qui me monte à l'esprit, c'est celle de... celle des yeux d'Alain, juste après le tribunal. Une longue traînée de foutre jaillit de la queue encore tendue. Elle m'inonde le dos. Quelques larmes de cette giclée atteignent le visage de mon amie, toujours aussi excitée, qui rit aux anges et passe ses doigts sur ma colonne vertébrale pour y cueillir quelques gouttes. Elle passe ce qu'elle a récupéré sur ses lèvres, s'en délecte de la pointe d'une langue gourmande. Puis elle recommence le cycle, mais cette fois elle dirige sa main vers ma bouche. Et je lèche les doigts remplis de ce foutre d'homme-femme.

Alors que tous trois nous sommes allongés sans bouger, nos souffles reprennent un rythme normal, très lentement.

— Wouah ! Vous avez été bonnes, toutes les deux. Quel pied, mes amies ! Je ne regrette pas la visite. Paul peut se vanter de connaître les deux meilleures salopes de la ville.

— Contente alors que ça t'ait plu à ce point. Mais elle est un peu grosse pour moi, ta... bistouquette. Une fois, ça passe, mais je ne crois pas que je m'y habituerai vraiment.

— Tu comprends pourquoi je n'ai pas de femme ? J'ai recours à des filles vénales pour les deux plaisirs que vous venez de m'offrir. Merci à toutes les deux, vraiment merci, du fond du cœur.

— Et toi, Adeline, te voici devenue comme moi... une pute. Quel effet ça te fait ?

— Je crois que je vais y prendre goût. Nous pourrons recommencer ? Tu seras mon guide.

— Sûrement pas. Je crois que l'argent de mon mari va me permettre de faire autre chose ; je garderai le cul pour le plaisir, mais plus pour gagner du fric.

— Non, ne me dis pas cela le jour où je découvre... On en reparlera demain. Tu veux bien ne pas prendre une décision trop hâtive ? J'ai besoin de toi. Oh, ma belle, je crois que j'ai trouvé ma voie...

— Bon, les filles, je ne veux pas vous paraître trop... mais je dois vous quitter. C'était divin. Tu veux bien venir une seconde avec moi, Adeline ?

Il se rhabille rapidement et sort de sa poche une liasse de billets qu'il tend à mon amie. Elle s'en saisit, tourne la tête vers moi et, constatant que je ne dis rien, elle sourit et l'embrasse sur les lèvres.

— Tu es un amour ! Merci, Dominique.

— De rien, ma belle : toute peine mérite salaire.

— Ben, comme peine... il y a pire, je crois.

Sur ces paroles déconcertantes, la rousse redevenue une femme quitte ma maison. Adeline revient vers moi, toujours aussi nue qu'une Ève au premier jour, et attrape nos deux verres.

— Je les remplis ? Les deux ! Même punition que tout à l'heure ? — Si tu veux...

Quand elle est de retour près de moi, je suis toujours allongée sur le ventre, le nez dans la moquette. Elle passe le cul du gobelet sur mon dos. C'est frais, c'est agréable. J'en ai la chair de poule.

— Franchement, ça m'ennuierait que tu arrêtes ce genre de sport. C'était fabuleux, ce truc qui entrait et sortait de toi. Je

ne sais pas ce que va en penser Marcel ; mais moi, je crois que je vais persister. Je pense aussi que, comme toi, je vais prendre un appartement, et il va devoir se chercher une autre confidente. Disons que depuis un moment, l'idée de vivre seule me trotte dans la tête...

— Ah bon ? Il va penser que c'est ma faute !

— Parce que cela t'importe ce qu'il peut penser ? Moi, pas le moins du monde.

— Alors, si tu veux, tu peux venir t'installer ici : il y a bien assez de chambres, et je me sentirai moins seule.

— D'accord : vendu ! À partir de demain, je vis avec toi.

— Attention ! Je ne serai jamais une vraie lesbienne.

— Rassure-toi ; moi non plus : j'aime trop la bite pour ça.

— C'est bien, comme cela ; je crois que nous sommes sur la même longueur d'onde. Viens ; une douche, et au lit !

— Parfait. En route pour autre chose, pour de grandes choses...

La vie qui revient

La vie suit son cours et nous nous partageons, Adeline et moi, ce que nous appelons pompeusement « le travail ». Ça va plutôt bien pour nous deux ! Bien sûr, j'avais décidé d'arrêter, mais mon amie m'a quelque peu décidée à ne pas la laisser seule. Nous recevons chacune séparément, et quand un de nos « amis » est là pour l'une, l'autre se fait très discrète et reste invisible... Je n'éprouve plus vraiment d'allant, plus de pulsions pour ces types qui nous baisent pour une poignée de billets. Par contre, Adeline semble s'épanouir dans cette nouvelle vie. À plusieurs reprises, son ex-compagnon est venu, comme un fou furieux, frapper à la porte de ma maison.

Une chance pour nous qu'il ne soit pas trop au courant des activités spéciales de la blonde qui a partagé un long moment sa vie ; ou pas assez méchant pour aller voir les flics ! À mon avis – mais ce n'est que le mien – il avait à chaque fois ingurgité une bonne dose d'alcool et il avait toujours une certaine hargne, autant dirigée contre moi que contre Adeline. Il m'en voulait d'avoir, à ses dires, « débauché sa copine ». Je pouvais comprendre son point de vue, mais ne l'avait-il pas un peu cherché en me demandant de l'accompagner dans une de mes soirées ?

Tant bien que mal, la boîte de biscuits de ma colocataire se remplissait de petits paquets de couleur verte et violette. Un joli matelas... gagné sur le dos.

Mais ce matin, je me suis levée de plus méchante humeur que d'habitude. Ma tête est pareille à une citrouille, et quand le carillon

de la porte d'entrée me vrille les tympans, je maugrée déjà après l'importun qui ose venir me casser les pieds. De surcroît, quand je trouve derrière la porte un Marcel excité comme une puce, je sens la moutarde me monter au nez.

— Je veux voir ma femme. Dis-lui de venir immédiatement, sa voiture est là, je l'ai vue garée dans la rue.

— Bon, tu te calmes, Marcel. Tu n'arrives pas ici en terre conquise. Je suis chez moi, et si c'est pour foutre la merde que tu es là, tu peux repartir immédiatement.

— Je me fiche pas mal de ton avis ; j'exige de voir Adeline. Et écarte-toi, que j'aille dans sa chambre lui parler deux minutes.

— Non ! Tu ne viens pas chez moi dans un état pareil. Quand tu seras sobre, on en rediscutera.

— De quoi ? Non mais, toi la pute, tu ne me parles pas sur ce ton. Dégage-toi de là ! Et fissa, sinon je te colle une rouste.

— Bien, tiens mon bonhomme ! Essaie donc pour voir. Je me sens d'attaque pour répliquer. Vas-y qu'on rigole cinq minutes.

— Arrête Maryse ! Je vais lui parler à ce dingue, il est capable de tout casser dans la maison. Alors, mon bonhomme, nous allons en finir une bonne fois pour toutes.

— Ade... Adeline, je voudrais...

— Tu n'as plus rien à vouloir ; je fais ce que je veux de ma vie. De mon cul aussi, d'ailleurs, et il n'est plus du tout question que je retourne vers toi. C'est fini, bien fini. Alors tu vas arrêter de venir nous faire du cri devant la maison, surtout quand tu es bourré. La prochaine fois, j'appelle la police, et comme ça tu n'auras plus de permis pour venir nous gonfler. Maintenant, tes menaces à Maryse ou à moi, tu te les colles où je pense et tu te tires vite fait.

— Je... j'ai besoin de te voir, de te parler.

— Oui, surtout quand tu as picolé. Alors mets-toi dans ton petit crâne de piaf que c'est FINI.

Cet homme qui repart en titubant me fait me souvenir d'un autre, quelques mois plus tôt. Je me demande si j'ai été aussi

odieuse avec lui. J'efface d'un revers de main l'image qui vient de passer dans mon crâne, celle d'une paire d'yeux révolver, assassine en puissance.

— Adeline, si on allait faire un tour aujourd'hui ? Une belle balade en forêt, ça te dit ? Il va faire un soleil magnifique, alors pourquoi ne pas en profiter un peu ? Je n'ai personne à voir. Et toi ?

— Moi non plus ; et puis tu as raison : ça me calmera. Je te jure, pourquoi insiste-t-il de la sorte ? Ah, ces mecs... Banco pour une balade en forêt. Tu as une idée d'un endroit tranquille ?

— Oui, j'ai une petite idée.

— Parfait, alors on y va quand on est prêtes ?

— Oui. Je me douche ; je t'attends.

Je prends ma douche gentiment, sans me soucier de ce que peut bien faire mon amie. Quand je sors de ma chambre, fraîche et pimpante, elle a préparé une couverture, de l'eau en bouteille et deux ou trois revues. Prévoyante, la jolie blonde ; je m'aperçois de cela en finissant de faire une retouche à mon rouge à lèvres.

— Alors, on démarre ?

— Me voilà. C'est parti !

Nous sommes sur la route. L'endroit où je compte emmener la belle est éloigné de tout ; et, dans mon esprit, avec un pareil soleil, je compte bien faire un peu de nu intégral. Quand j'arrive là où je veux, le joli ruisseau n'a déjà plus qu'un mince filet d'eau et le petit sentier qui le longe est parcouru par des ronces qui ne nous inspirent guère. Devant mon air dépité, Adeline se moque de moi. Mais finalement, au second emplacement où je stoppe notre voiture, la place est libre et enfin nous trouvons une vaste clairière pour y étendre notre couverture. En deux temps et trois mouvements, elle et moi sommes sans rien sur le corps.

Allongée sur le dos, je me fais bronzer. Mon amie à mes côtés aussi, mais quand je suis dans un sens elle est dans l'autre, puis quand elle donne son recto à la face du soleil c'est mon verso qui s'y

trouve. Au bout d'un long moment à nous être retournées comme des crêpes dans une poêle, je pose ma main sur ses fesses rebondies qui sont idéalement placées. Elle ne bronche pas. Ses paupières closes pourraient laisser penser qu'elle dort, mais je sais qu'il n'en est rien. Sa peau est tiède, douce comme du satin, et j'ai soudain moi aussi très chaud, mais pour une autre raison : l'envie de cette femme me tombe dessus, m'attrape aux tripes, me monte à la gorge.

Ma main s'insinue partout sur ces fesses qui ne bougent pas. Je les malaxe l'une après l'autre, et finalement les petits soupirs d'aise qui me parviennent de la bouche de mon amie m'indiquent qu'elle apprécie ces attouchements de moins en moins innocents. Elle écarte même ses cuisses pour faciliter le passage de la petite menotte qui cavale le long de la raie de son joli derrière. Sans crier gare, elle se retourne, se frotte de tout son long contre moi, et sa bouche vient à la rencontre de la mienne. Sa langue se fraye un passage dans ma bouche. Elle me coupe le souffle par ce baiser-ventouse, par ce bécot profond, et je suis emportée dans un abîme de douceur.

Mais c'est un autre baiser qui vient s'interposer dans une suite d'images que je n'attendais pas ; ce visage qui se penche sur le mien, c'est celui de mon ex-mari. Pourquoi Alain ressurgit-il du passé pendant ce moment si... intimement personnel ? Je ne cherche aucune explication et je me coule dans les bras de la blonde pour savourer cet état de langueur furtif. Le soleil joue sur nos peaux, il fait bon, il fait beau et je suis bien. Pourtant, cette image qui ne veut plus sortir de mon crâne me rend bizarrement morose. Puis il y a ce ventre qui se frotte au mien, qui pèse de tout son poids sur moi. Les seins lourds de ma belle amie qui se lovent sur ma poitrine l'écrasent de leur masse. Tout concourt à faire durcir les pointes de mes nichons.

Nos souffles se mêlent, se raccourcissent au même instant, mais elle me libère les lèvres un court moment, juste suffisant pour

que je reprenne un peu d'air. Puis comme si de rien n'était, elle part en expédition sur les chemins vallonnés de mon anatomie. Découvrant sans doute des paysages pareils aux siens, ses mains parcourent lentement chaque centimètre carré de mon épiderme. Ce qui entraîne une étrange volupté, une chair de poule qui me hérisse les poils. Quand son visage plonge entre mes cuisses largement ouvertes, j'ai les yeux fermés et je devine tous les mouvements de cette maîtresse qui s'ingénie à entretenir chez moi une envie qui me tenaille depuis longtemps déjà.

Mes soupirs doivent emplir la clairière qui nous abrite. Puis, juste à l'instant où je ne peux plus me retenir, je sens Adeline qui sursaute, s'arrête net dans la caresse qui allait amener au fond de mon ventre une extase impossible à interdire. Mes paupières se rouvrent, pour comprendre. Et là, face à mon visage, impossible de ne pas le voir... un homme, le slip au milieu des jambes, un homme qui tient entre ses doigts son sexe bandé. Il fait coulisser la peau du prépuce, se masturbe sans vergogne, sans doute excité par le spectacle des deux amazones que nous sommes. Les fesses de mon amie sont en droite ligne de son regard et Adeline, la tête penchée sur le côté, ne sait plus si elle doit continuer ou stopper notre jeu.

Les muscles de mes cuisses qui avaient débuté un tremblement intense, prélude à cette jouissance qui montait du fond de mon corps, persistent à grelotter. L'homme, imperturbable, continue ses mouvements, se branlant devant deux cochonnes qui s'envoient en l'air sous un coin de ciel bleu, entourées d'herbe fraîche et de forêt. Je me fiche pas mal de sa présence, tant qu'il ne tente pas de nous approcher plus que cela. Il est à environ trois mètres de nous et je perçois, tout comme Adeline, ses gémissements. Je pose ma main sur la chevelure de mon amie, appuie dessus sans forcer, et elle recommence à me brouter le minou. L'autre n'a pas cessé de s'astiquer d'une main vigoureuse, trop heureux de voir que nous savons qu'il est là. Trop content sans doute aussi de se dire que nous ne l'avons pas chassé d'un mot méchant.

La bouche qui revient se fait plus gourmande, plus douce, plus... chaude, aussi. Elle comme moi, nous sommes soudain plus chattes, et le mec qui se secoue la bite à quelques pas de là n'est pas étranger à cet état d'excitation exacerbée. Du coin de l'œil, alors que ma jouissance revient au grand galop, j'épie ce gars châtain qui, la culotte au bas des jambes, se donne un plaisir solitaire devant le bouquet changeant de nos deux corps nus qui s'offrent à sa vue. Je ne cherche même plus à retenir ces cris qui montent tout seuls à mes lèvres tant c'est violent, tellement ce que me fait Adeline est bon. Et là, sur l'herbe de la clairière, mes gémissements font écho aux piaillements des oiseaux qui doivent aussi observer cet étrange manège depuis leur perchoir.

Le soupir de l'homme qui crache sa semence se confond avec mon hurlement de bonheur quand mon ventre explose de cette envie qu'a si bien réussi à canaliser ma jolie blonde. Quand je rouvre les yeux, c'est pour voir simplement le dos de l'homme qui s'est rhabillé vite fait et qui s'apprête à disparaître sans un mot dans le petit bois tout proche.

— Wouah ! C'était torride... Il y a longtemps qu'il nous matait ?

— Franchement, je n'en sais foutre rien. À un moment, j'ai cru percevoir un bruit bizarre, et en me retournant je l'ai vu. Mais il n'a rien fait pour nous déranger, et le plaisir des yeux qu'il a pris a suffi à son bonheur, apparemment. Dommage ! Il avait l'air... bien monté.

— Bof ! Un de perdu... dix d'oubliés.

— Tu as raison. Il n'avait sans doute pas de sous et nous sommes... trop chères pour lui ; enfin, je crois.

Nous rions à ce bon mot, et de nouveau la couverture nous retrouve.

Quand nous reprenons le chemin de la maison, la rougeur du dos d'Adeline m'impressionne. Par contre, au fond de mon crâne, le souvenir d'Alain est omniprésent et je ne sais vraiment plus comment me débarrasser de ces visions drôlement tenaces. Je

ne m'explique pas non plus pourquoi elles m'arrivent par vagues successives et d'une précision extrême. Il est près de moi sans y être ; un mauvais trip alors que je n'ai ni fumé ni bu. Ensuite, dans notre « chez nous », Adeline me demande de lui passer le dos à la pommade ; elle a peur de ses coups de soleil. Couchée sur le canapé, je lui enduis le dos d'un gel apaisant, et tout comme mes mains qui se baladent sur sa peau, mon esprit se promène dans ce chalet de mes plus belles années.

Bien sûr, c'est à mon tour, après elle, d'être badigeonnée de ce calmant magique. Mais mon amie ne se contente pas de ces frôlements anodins et médicaux. Ses doigts s'infiltrent sous l'élastique de ma culotte, la font glisser lentement plus bas que mes fesses. Il faut aussi dire que je ne crie pas pour qu'elle stoppe ses manœuvres. Alors, après avoir massé mon derrière un long moment, oubliant volontairement ou non les endroits rougis par les UV, sa langue entrouvre ma raie et l'enduit de salive. Le frémissement léger qui s'empare de moi lui donne de précieuses indications sur le degré de mes envies. La pointe de cette touriste corporelle s'ingénie à percer le mystère de cet œil qui me fait tressauter à chacun de ses passages. Elle relève la tête et, entre deux léchouilles, me murmure des mots que je ne saisis pas tous.

— Tu as compris ce que je t'ai dit ?

— Non, pas vraiment.

— On devrait acheter des godes, des bites pour jouer.

— De quoi ?

— Oui, tu sais, il y en a de très réalistes... elles sont si bien faites et la matière est si douce qu'on croirait des vraies.

— Continue ce que tu faisais ; ne t'arrête pas au milieu du chemin, maintenant que tu m'as appâtée avec tes coups de langue. Au moins, finis ce que tu as si bien débuté.

— Ah ! Madame devient gourmande !

— Ben, il ne fallait pas y mettre la main et autre chose.

Nous repartons dans un fou-rire. Cet intermède a pourtant le don de me faire perdre le fil des images de mon ex-mari. Je vois maintenant des trucs étranges, des phallus de latex, des bites de toutes les tailles, de tous les diamètres, et cette vision me fait de nouveau frémir. Je ne rends aucune des caresses qu'Adeline me donne. Je me contente de ressentir chaque geste, d'en goûter toutes les dérives, d'en apprécier les moindres chatouillis. J'aime ce qu'elle me fait au point d'en jouir soudain. Elle se trouve elle aussi surprise par cette mouille qui semble couler de mon sexe sans retenue. Le canapé, heureusement protégé par une housse, ne va pas garder une jolie carte de ce petit bonheur.

Qu'est-ce qui a bien pu m'exciter à ce point ? Les fameux godes dont me parlait ma coloc, ou ces attouchements si particuliers ? Elle, de toute façon, ne se pose aucune question existentielle.

— Ben, ma cochonne, si tu n'avais pas envie, tu m'expliqueras ! Qu'est ce que ça va être, le jour où tu seras vraiment chaude... Une bonne petite salope ! Allez, on se rhabille et on va courir les magasins.

— On a le temps de prendre une douche ? Pour faire les courses, j'aime bien sentir bon.

— Pour celles que je veux faire, sentir le cul pourrait être un atout. Mais bon... vas-y, sinon tu vas m'en faire tout un plat.

— Et tu veux m'emmener où ? De quoi avons-nous besoin de si urgent ?

— Pour une fois, ne pose donc pas de questions ; contente-toi de me suivre, tu veux ?

— Bon, allez ! Nous y allons alors, puisque c'est tellement pressant. Je me doucherai en revenant.

Nous voici à nouveau sur la route, direction la ville. Dans les petites rues, je cherche le chemin, mais Adeline semble exactement savoir où aller. Au bout d'un moment qui me paraît interminable, nous arrivons devant une devanture rouge, complètement masquée, sans aucun signe distinctif.

— Qu'est ce que tu veux bien acheter dans un magasin pareil ?

— Ne t'occupe donc pas de ça. Contente-toi de suivre, tu vas voir dans une seconde.

Je me tais et la suis. Nous entrons dans une échoppe, et soudain je sais où nous sommes. Partout des étagères avec des choses auxquelles je ne m'attendais pas. Des sexes dans tous les coins, des bas, des tenues, des livres, des DVD ; enfin je viens pour la première fois de ma vie de découvrir l'univers glauque d'un sex-shop. Nous devons tout d'abord affronter le regard du type derrière sa caisse. Pour lui aussi, voir deux nanas débouler ensemble dans son réduit doit lui paraître tenir du miracle. Il nous adresse un grand bonjour et ses yeux ne quittent plus nos silhouettes. Je dirais même qu'ils sont appuyés sur un endroit bien précis de notre anatomie.

Deux autres hommes restent avec les mains en suspens, tenant en l'air un livre pour l'un, et un DVD pour l'autre. Là encore, les regards se portent sur nos hanches et tentent sans doute de deviner ce qui se cache sous nos jupes. Mes joues doivent devenir aussi rouges que mon dos. Mais dans la pénombre, je réalise que les mecs ne doivent s'apercevoir de rien, et surtout pas de ce trouble qui me prend aux tripes. Ma peste de copine en profite pour me serrer par la taille ; elle se colle à moi comme une sangsue. Sa main glisse sur l'arrière de ma jupe, lisse mes fesses, et je suis certaine qu'elle affole les types qui maintenant se sont carrément tournés vers nous.

Mes yeux se portent sur tous ces trucs qui sont étalés partout ; dans mon champ de vision un homme passe et disparaît, happé par un mur pourtant étrangement lisse. Adeline poursuit son avancée dans le magasin et déjà ses mains ont empoigné un blister contenant un sexe en latex plus vrai que nature, mais avec des dimensions qui feraient pâlir d'envie le mec le mieux monté. Elle me le colle sous le nez avec un éclat de rire.

— Imagine ce machin... On va bien jouir avec ça, non ?

— ...

— Allez, ne fais pas ta chochotte. Tu es comme moi : tu aimes ça, le cul ! Alors ne sois pas timide.

Je me sens de plus en plus gênée, mais elle n'a pas l'air de s'en formaliser plus que cela. Nous sommes près de l'endroit où le mur a avalé le type que j'ai vu passer. Et soudain Adeline me prend par la main, me regarde droit dans les yeux et me tire vers la cloison. Une porte s'ouvre comme par enchantement et nous atterrissons dans un local entièrement fermé. Un téléviseur diffuse un film de cul et un homme – celui que j'ai vu, sans doute – est là, nu, la queue à la main.

— Oh, pardon ! On vous dérange ? Hum... tu as vu, Maryse, la jolie bite du monsieur ? Tu n'aurais pas envie d'y goûter ?

L'autre n'a pas fait un mouvement, simplement surpris par cette intrusion dans son espace intime. Puis, s'habituant à ces deux silhouettes qui entrent, il doit bien comprendre que nous sommes deux femmes. Il ne répond rien, et moi non plus je ne dis rien aux allégations de mon amie. Elle me pousse dans le dos, refermant du même coup la porte derrière nous. Nous voici dans la cabine où je distingue désormais un canapé assez long et l'homme qui s'y trouve. Ses traits ne sont pas très nets, mais la gaule qu'il tient entre les doigts est bien proportionnée. Adeline me tient toujours par la main et me fait avancer vers l'engin qui reste raide malgré notre intrusion.

— Restez assis, Monsieur ; mon amie va vous sucer. N'est-ce pas, Maryse ? Allez, assieds-toi près de ce gentil garçon et occupe-toi de cette belle queue.

L'autre se pousse sur le côté pour me faire de la place ; et moi, comme une conne, je m'assois près de lui.

— Non, ma belle : à genoux devant le canapé ; c'est moi qui m'assois.

Pourquoi est-ce que j'obéis ? Aucune idée, mais je fais ce qu'elle demande. Je n'ai plus aucune volonté, et l'autre – trop heureux de cette aubaine – a vite fait de présenter le pieu à ma bouche. À

genoux, j'ouvre les lèvres, et lui, sans effort, me le met entre les lèvres. Il ne donne aucun à-coup, se contentant de me laisser le lécher. J'ai un haut-le-cœur tant son odeur est forte, écœurante : un mélange d'urine et de transpiration qui me monte au nez et me soulève presque l'estomac. Il se permet de me maintenir en place en me posant une main sur la nuque. Je fais un effort pour ne pas vomir et Adeline, elle, m'attrape par les seins, et sur les vêtements elle me pince les tétons. Je serre les dents, mais la queue dans ma bouche est prise en étau entre mes mâchoires. Alors l'homme me tire les cheveux en arrière et se met à vociférer :

— Hé, la salope ! Ne me bouffe pas le nœud. Si tu me mords, je t'en colle une sur les étiquettes !

Je ferme les yeux et tente d'oublier l'odeur qui me prend aux narines. Et juste avant que mes stores ne soient totalement clos, je perçois un simple rai de lumière. Une sorte de remue-ménage se fait tout autour de nous. Inondée par la lumière de l'écran qui continue de diffuser le film de boules, j'ai cette nette sensation que d'autres personnes sont entrées. J'en ai vite la certitude quand, en rouvrant les quinquets, je vois un gars qui tripote la croupe d'Adeline qui s'est relevée pour lui faciliter la tâche. Contre ma joue, une autre bite vient se frotter dans l'espoir que j'abandonne à son profit le vit que je suce. Alors je ressors la chose immonde au goût d'égout dégoûtant que je suce pour enfourner la seconde. Celle-là est plus propre sans doute, donc sans odeur particulière.

Près de moi, les deux gars s'engueulent. Celui que j'ai laissé tomber et celui qui vient de me clore le bec avec son sexe. Je devine vite que l'objet de cette rivalité idiote est ma bouche, tous les deux désirant que celle-ci leur donne la priorité. Quant à mon amie, elle est sur le canapé, à demi fléchie, et son cavalier lui a remonté la jupe sur les reins. J'ai sous les yeux cette pine qui entre et sort de son minou, ce qui me file une envie monumentale. Le premier essaie encore une fois de remettre dans ma bouche son phallus puant mais je l'envoie promener vertement :

— C'est bon, mec ! Va te laver et tu reviendras après. Elle pue, ta machine, elle est crade. Je ne veux plus sucer ton truc malpropre.

Vexé, le type se rhabille, reprend son DVD et sort rapidement de la cabine. Enfin nous sommes à égalité. Deux couples qui s'envoient en l'air, une partouze équilibrée en quelque sorte. Je continue à lui faire reluire le jonc à grands coups de langue. Mes doigts se sont refermés sur ses bourses et je sens ses roubignoles qui sont bien chaudes dans ma main. Au bout d'un long moment, le gaillard m'attire à lui, s'enfonçant au maximum dans ma gorge, et je manque d'étouffer. Puis soudain, ce que je pressens depuis quelques minutes arrive : de longues giclées m'éclaboussent le fond de la gorge. Il me semble que ces jets ne s'arrêteront jamais. Je n'arrive pas à déglutir tout ce sperme qui me coule dans le gosier. Et sans vraiment bouger, le mec se vide avec de petits couinements ; il affiche en soupirant son plaisir.

Quant à Adeline, elle se fait mettre par l'autre gars qui ne cesse pas ses allers et retours, et j'entends claquer son ventre contre le cul de la blonde. Là aussi, le coït dure une éternité ; l'autre ne semble pas pressé de prendre son pied. Quand il entend son collègue se mettre à gémir, alors je le vois accélérer la cadence et mon amie se fait secouer comme un prunier. Le large sexe qui lui taraude la chatte finit par cracher son venin. Il se cramponne aux hanches de ma copine en poussant un cri de bête blessée. De la voir frissonner, mon épiderme en attrape, lui également, la chair de poule.

En quelques secondes, nos partenaires occasionnels se sont fait la malle, profitant de la semi-obscurité pour s'éclipser. Pas un merci, pas un au-revoir. Des mecs, quoi.

— Pff... C'était rude, mais comme c'était bon !

Adeline a jeté cette phrase sans se préoccuper de ma présence, comme si elle le disait pour le monde entier. À peine notre partie de jambes en l'air terminée, les flashs de ma vie antérieure – et notamment ceux des jours heureux avec Alain – refont immédiate-

ment surface. Quelque part en moi, un tiroir semble s'être ouvert et déverse des flots de souvenirs. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais cette étrange envie de revoir mon ex-mari devient impérieuse.

— Ça va ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, Maryse. On achève nos achats et nous rentrons à la maison. Si tu veux, pour me faire pardonner de t'avoir un peu forcé la main, je t'invite au restaurant.

— J'ai besoin d'une bonne douche. Et puis j'ai des haut-le-cœur ; le premier type était plutôt sale. Il puait.

— Tu as raison, ça nous change des hommes bien propres et bien nets que nous rencontrons habituellement. Pour le restaurant, j'aimerais bien manger chinois. Tu es partante ?

— Oui, bien sûr !

Nous sommes rentrées avec tout un attirail hétéroclite. Adeline a acheté toute une cargaison de godes. Des longs, des courts, de toutes les couleurs. Elle a aussi pris un gode-ceinture d'un joli marron, d'une taille raisonnable mais nervuré, ressemblant à s'y méprendre à un sexe réel. Dans la culotte qui sert à le maintenir en place, une partie vient s'enfoncer dans le minou de la porteuse. Cet engin est censé donner autant de plaisir à l'une qu'à l'autre, quel que soit le sexe de celui ou celle qui sera pris avec cette bite de latex.

La douche m'a donné un vrai bonheur, une joie toujours renouvelée. Mais là, aucun secret : j'ai toujours adoré l'eau tiède coulant en cascade sur ma peau. Un long brossage de mes dents n'a cependant pas réussi à chasser les relents de la queue sale, mais je pense que ceux-ci sont surtout dans ma tête.

Adeline est sortie de sa chambre la première ; elle m'attend gentiment avec un verre à la main. Maquillée de frais, belle comme une rose épanouie, elle porte superbement un ensemble jupe-tailleur en lamé couleur or qui se marie de belle manière avec ses boucles blondes. Une paire de hauts talons assortie laisse voir deux fuseaux

bien modelés. En un mot comme en cent, cette femme est canon ! Elle me détaille d'un air tranquille, sans dire un mot.

— Tu prends un verre avec moi, Maryse ? Tu veux bien trinquer à notre amitié ?

— Un doigt de porto, juste pour t'accompagner.

— Merci. Tu es... d'une beauté... époustouflante !

— Je dois avoir l'air fade à côté de toi, Adeline.

— Tu rigoles ? Je ne t'arrive pas à la cheville. Tu es trop... belle.

Nous voici de nouveau côte à côte, direction le restaurant *Lumière d'Asie*. Pourtant j'y arrive avec en toile de fond l'obsédante pensée d'Alain. Pourquoi ? Mystère. Quelque part, je commence à me dire que je vais l'appeler. Dans un jour ou deux, sans doute, je n'arriverai plus à me défaire de ces images qui me remontent de partout à l'esprit. Chaque endroit... Par exemple ce restaurant où je venais aussi avec lui ; je le vois avec son assiette de nems. Comme il aimait cela... mais il doit finalement toujours les aimer : il n'y a pas de raison que cela ait changé.

Notre repas me trouve songeuse, et si elle s'en aperçoit, mon amie ne m'en touche pas un seul mot. Le ver est dans le fruit...

Le renouveau

Trois ans. Trente-six longs mois que mon épouse est partie. Maryse me manque toujours autant. La colère des premiers mois a laissé place à une sorte de torpeur, de vide, et je suis devenu une espèce d'épave. J'ai bien compris que je l'avais tellement délaissée au profit d'un boulot qui m'absorbait en totalité que je dois reconnaître que, pour elle, la vie devait être... compliquée. Petit à petit, j'ai abandonné mes rêves de fortune, ceux-là mêmes qui m'ont volé ce que j'avais de plus cher. La maison aussi m'est devenue étrangère, comme si le fantôme de cette femme y régnait encore en maître. Partout son odeur, partout des effluves de ces jours heureux ! Cela suffit pour que je n'y trouve plus rien de bon. Elle me manque cruellement.

Mon bureau ne me voit plus beaucoup ; j'ai délaissé, pour l'oublier complètement, le tiercé du dimanche. La femme de ménage qui vient une fois par semaine se contente de faire la vaisselle, de ranger le foutoir que je laisse traîner partout. Enfin, une journée par semaine le chalet est aéré, le jeudi, puisque c'est le jour où la dame portugaise passe l'après-midi à remettre de l'ordre dans le bordel que je mets partout. Elle s'occupe de ramasser les bouteilles vides que je dépose là où je me trouve après les avoir sifflées. C'est aussi elle qui fait les courses. Question libido, je dois avouer que celle-ci s'est fait la valise avec Maryse.

Entre deux beuveries, je repense à tout ce qu'elle me demandait : juste un peu de fantaisie dans nos rapports de couple, juste un brin

de folie dans une vie sexuelle monotone. On comprend toujours, quand on l'a perdu, combien l'autre pouvait compter. Les amis qui passaient de temps à autre ont fini par espacer leurs visites, puis je ne les ai plus jamais revus. Les jours ont passé, et les mois ; maintenant, je crois que si un jour j'ai espéré quoi que ce soit de cette chienne de vie, je ne reverrai jamais les plus beaux moments qui sont morts. Maryse était la femme de ma vie ; sans elle, mon existence n'est plus qu'un long enfer qui m'exaspère de plus en plus.

Des fêtes sans saveur, tellement alcoolisées qu'elles se terminent toutes par des gueules de bois qui n'arrangent en rien mes affaires, combien en ai-je passées avec à l'esprit le visage, le sourire de cette... salope, de cette femme dont l'absence me tue à petit feu ? Alors quand ce vendredi, sur le visiophone du portail de la rue, l'image de... Maryse apparaît, il me semble que je rêve. Je ne sais quelle contenance prendre. Et je fais seulement un rapide tour d'horizon de la maison. Sale, pour ne pas dire plus : c'est l'unique constat que je peux en déduire. Tant pis, j'ouvre les deux vantaux, et la petite voiture descend le chemin gravillonné qui mène à l'entrée.

Dans l'encadrement de la porte, la frimousse brune, égale à celle qui est restée dans mon esprit ; elle est là, belle comme un rayon de soleil. Ses yeux toujours bien maquillés, une jupe que je ne reconnais pas, un corsage qui me prouve que sa poitrine n'a rien perdu de sa superbe, Maryse me regarde avancer. Pas rasé, ma chemise froissée, j'ai l'air d'une épave ambulante mais elle ne fait aucun commentaire.

— Bonjour, Alain.

— Maryse ! Pour une surprise... tu... es toujours...

Les mots s'étranglent dans ma gorge. J'ai sans doute un peu de buée qui me monte au regard. Elle esquisse un sourire ; je suis certain qu'elle s'aperçoit de mon trouble.

— Tu vas bien ? Ton avocat m'avait dit que tu ne voulais plus jamais me rencontrer, mais... une petite visite de courtoisie. Je passais par ici.

— C'est gentil de te souvenir que j'existe encore un peu !

— Je vais voir un tatoueur, tout près d'ici, alors...

— Un tatouage ? Tu aimes cela ? Je n'y aurais jamais songé. Comme tu peux en juger, je ne reçois plus guère. La femme de ménage – Julia, la Portugaise, tu t'en souviens, celle qui nettoie mon bureau – je ne vois plus qu'elle. Et encore, une fois par semaine, le jeudi. Elle fait une journée nettoyage.

— J'imagine... Et tes amis, le tiercé du dimanche, les dîners de travail, tout ça ?

— Oh ! Pour seules amies, je n'ai plus que mes bouteilles. Et puis j'ai presque arrêté le boulot. Enfin, à quoi l'argent me servirait puisque... Mais parlons un peu de toi ; que deviens-tu ?

— Je me suis acheté une petite maison ; je n'ai pas non plus un vrai travail. Je subsiste également. Pas malheureuse, mais bon... Tu n'aimes pas les tatouages ?

— Ben, je n'en sais foutre rien ! Je suppose que ça dépend du genre de dessin et de l'endroit où il est fait.

— Tu veux m'accompagner, là où je vais ? Au moins ça te sortira de... ta tanière. Tu n'as pas envie de te raser ? Une bonne douche, du linge propre ? Tu n'en aurais pas envie ?

— Tu me demandes d'aller avec toi, j'ai bien entendu ? Tu veux te faire tatouer quoi, et où ?

— Un elfe, là.

Maryse m'a montré le dessus de son sein. Sa poitrine me fait loucher. Dire que ma bouche, mes mains, et parfois, ma queue... mais c'était il y a bien longtemps. C'est bizarre comme situation. La femme qui se tient devant moi est toujours en moi. Pourtant, c'est par un jugement que je n'ai plus aucune autorisation de la regarder comme ma femme. Toutefois, je sens monter au fond de mes tripes un émoi qui je croyais perdu à tout jamais. Elle est

belle, elle est désirable, et bien sûr, le seul cul que j'ai croisé depuis tous ces mois, c'était celui de Julia. Comme il était d'une largeur imposante, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de fantasmer. Pardon, erreur : il y a eu aussi les culs de bouteilles vides ou pleines que mes mains ont tripotés, mais pas pour les mêmes raisons.

— Sans blague ! Tu veux vraiment m'emmener avec toi ?

— Mais oui. Va te faire beau. Allez, une bonne douche, bien rasé, et tu verras, tu te sentiras mieux.

— D'accord.

Je n'arrive pas à y croire... Elle est là, ma Maryse, celle des bons jours, celle d'avant ! Elle me sourit et je cours littéralement sous la douche. L'eau qui me coule dessus ne m'empêche nullement d'entendre d'étranges bruits qui viennent de la maison. Il ne me faut pas non plus un temps infini pour me raser, et c'est rassurant de voir à quelle vitesse un événement heureux peut me rendre quelques couleurs au visage. Je ne percute pas de suite que je n'ai aucun vêtement de rechange, alors je sors de la salle de bain complètement à poil. Elle me regarde passer, et je m'arrête net en constatant que cette femme qui me suit des yeux n'est plus rien dans ma vie. J'ai une érection spontanée devant elle, ce qui ne semble en aucun cas la gêner outre mesure.

Puis mon regard tombe sur le sac-poubelle qu'elle tient. Les cadavres de boîtes de bière et autres litrons vides s'accumulent dans celui-ci. J'ai soudain honte, honte d'être ce pochetron qu'elle regarde avec pourtant un sourire. Je hausse les épaules, baisse le front, mais elle ne me fait aucun reproche.

— Allons, va t'habiller. S'il te plaît, cache-moi ton perchoir, on ne sait jamais qui pourrait te le voler.

— Je... je m'excuse, je n'ai plus l'habitude...

— Ce sont les habitudes qui tuent l'amour ; tu devrais le savoir, non ?

Je n'ai pas répondu. Mes mains se sont portées devant cette trique que, naturellement, je ne peux pas entièrement masquer. La

risette est toujours sur les lèvres de Maryse, mais un petit bout de langue rose dépasse de celles-ci, ce qui n'est pas fait pour faire diminuer le volume de ma gaule. Alors je fais un quart de tour et file directement dans la chambre, ex-chambre commune. J'enfile à la hâte un slip, ce qui me redonne une contenance, puis je passe un pantalon et je reviens vers le séjour où j'entends Maryse qui continue son ramassage. Quand je suis de nouveau face à elle, elle s'exclame :

— Ah non, Alain, tu ne vas pas te mettre ce chiffon sur le dos ! Allez, sors-moi la table à repasser, je vais refaire les plis de ton torchon.

Le rouge aux joues, je ne gère plus rien de mon stress. Intérieurement, je bouillonne, mais j'ai aussi cette peur au ventre : la trouille de la voir fuir encore une fois, de repartir comme elle est arrivée. Penaud, j'obéis, et en deux minutes la guenille redevient une chemise digne de ce nom. Je passe le vêtement et me sens soudain un homme neuf. Pendant le temps que je retourne à la salle de bain pour finir ma préparation, Maryse s'affaire dans le chalet. Elle va, vient, et les bruits que me parviennent sont de ceux qui se sont éteints depuis son déménagement. Quand je suis revenu près d'elle, tout a changé ; c'est comme si une tornade s'était abattue sur mon univers quotidien.

— Ce n'est pas mieux comme cela, tu ne crois pas ?

— Si ! Je sais bien que je devrais faire le ménage plus souvent, mais...

— Je parlais de toi, Alain : bien rasé, bien vêtu, te voilà redevenu un homme... abordable.

— Ouais, mais pour combien de temps ?

— Ça ne dépend que de toi...

Je ne comprends pas les allusions qu'elle me fait. Je me contente de tourner la tête.

— Tu vois, Maryse, le lac aussi a un bleu plus profond aujourd'hui.

Là, c'est elle qui ne dit plus un mot, se dirigeant vers la porte-fenêtre du salon, celle qui donne directement sur la terrasse, avec en enfilade la nappe bleutée. J'ai cru deviner dans son regard comme un brin de nostalgie. Avec seulement un zeste d'optimisme, j'aurais pu, l'espace d'une seconde, croire qu'elle avait une larme au coin des yeux.

— Je suis prêt, ma belle, si tu veux aller faire faire ta fée.

— Oui. Pas la peine de rêver plus longtemps. Je conduis, je te ramènerai quand nous aurons fini. Ça te va ?

— Bien sûr ! Passer un moment près de toi après tout ce temps me fera du bien.

Assis à ses côtés, je la redécouvre. Elle reste la petite femme nerveuse, celle qui avec des gestes saccadés passe les vitesses de la petite voiture. Sa jupe relativement courte laisse entrevoir une partie de ses cuisses. Les images qui me remontent sont de plus en plus sexuelles. Je pourrais pratiquement sentir la douceur de sa peau, la texture particulière de ses jambes. Le souvenir de la fourche qui se cache sous le tissu finit par rendre la bosse qui s'est formée sous ma braguette plus visible qu'un nez au milieu d'une figure. Se sentant observée, je la vois qui sourit, pas du tout indisposée par mon insistance toute masculine.

Le tatoueur ne doit pas avoir plus de trente-cinq, quarante ans. Ses deux bras sont des affiches accrocheuses pour son travail. Il ne reste guère d'endroits sur ceux-ci où la peau soit vierge d'encres multicolores. Un véritable roman à lui seul, cet homme-là ! Il nous regarde arriver avec un air goguenard qui ne me plaît pas du tout, mais je ne me permettrais pas de faire un commentaire. Maryse discute avec cet homme, et les dessins qu'il nous montre sont de toute beauté. Il lui précise quelques détails, lui répétant – comme pour la rassurer – qu'à l'endroit où elle veut cet elfe, elle n'aurait aucune douleur. Maintenant il nous dirige vers une arrière-salle et lui demande de s'allonger sur une sorte de table.

Quelque part – et mon cœur se serre à cette idée – cette table ressemble à s'y méprendre à une table d'accouchement. Les étriers de chaque côté permettent sans nul doute d'officier entre les cuisses des patients, à des endroits... particulièrement chauds. Rassérénée, elle le laisse enfin la guider vers cet autel particulier. Sans vraiment se démonter, elle retire son chemisier, et le mec, comme moi du reste, nous voyons un soutien-gorge noir et rouge, affriolant, nous sauter aux yeux. Lui s'appelle Régis. En deux mots, il lui explique que la taille de l'elfe aux ailes déployées qu'elle désire si ardemment va sûrement déborder sur le sein. Alors, dans un mouvement le plus naturel du monde, Maryse passe ses mains dans son dos et les deux boules bronzées sont à l'air libre.

Je suis comme l'homme qui enfile des gants : j'ai du mal à déglutir la salive qui me coule dans la gorge. Cette paire de nibards me rend complètement dingue. Je n'arrive plus à retirer mon regard de ces deux monts d'un beau brun ambré, lesquels sont surmontés de deux magnifiques tétons plus sombres. Elle se cale sur le siège et l'homme commence son office. D'un mouvement net du poignet, il fait glisser une compresse enduite d'alcool, passant sur la surface à travailler. Puis, halluciné, j'assiste à cette séance hors norme : le ronron d'une machine qui pique la peau et enduit d'encre, le pourtour d'un dessin qui se colore de rouge. Ce liquide qui coule est immédiatement épongé par le tatoueur qui change fréquemment la gaze qui s'imbibe de la précieuse mixture.

Après deux longues heures de ce traitement, une fée gracieuse a pris place sur le sein gauche de Maryse. Elle est polychrome, et malgré les boursouflures de l'emplacement qu'elle occupe, elle m'assure en me tenant la main que ce n'est en rien douloureux. Régis lui dit qu'elle devra revenir dans une quinzaine de jours, simplement pour qu'il s'assure que tout se déroule bien et qu'il n'y a pas de retouches à faire.

— Ça va aller ? Vous n'avez pas trop souffert ? Normalement, non ; mais certaines personnes sont plus sensibles que d'autres...

— Non, non, tout est pour le mieux. Mais j'aimerais savoir... Pour un piercing, c'est douloureux ?

— Là encore, ça va dépendre de l'endroit et du matériel choisis.

— Disons que j'aimerais porter deux anneaux, un sur chacune des... des lèvres.

— Les lèvres ? Lesquelles ? Tout est possible, vous savez : les lèvres du visage... ou les autres ?

— Non, pas sur la figure, mais bien là où vous pensez.

— Pour cela, nous prenons un bouchon et une sorte d'aiguille. Nous tirons légèrement sur la lèvre, plantons l'espèce d'aiguille en plaquant le morceau de bouchon sur l'autre face de la lèvre. Nous appuyons jusqu'à ce qu'elle soit percée, et seulement ensuite nous posons l'anneau. Il en existe de plusieurs sortes, des anneaux. Certains sont juste clipsés ; d'autres sont scellés et, de ce fait, impossibles à enlever.

— Vous pouvez m'en montrer un exemplaire de chaque sorte ?

— Bien sûr. Attendez-moi une minute, je reviens.

Quand il est de retour, il nous montre deux anneaux. Le métal est, à ses dires, inoxydable. Le prix semble peu différer entre l'un ou l'autre.

— Ça fait mal ? Pour les poser...

— Je ne vais pas vous faire croire que non. C'est assez douloureux ; mais bon, il faut souffrir pour être belle : c'est bien comme cela que les femmes disent, non ?

Je crois rêver. Me voici en compagnie de la femme dont je suis divorcé, chez un type qui vient de lui tripoter le sein, de lui trouer la peau, de la marquer à vie, et tout cela avec le sourire. De plus, la voilà qui discute avec ce mec de se laisser percer les lèvres de la chatte comme s'il s'agissait de perforer un vulgaire ticket de métro ! Et moi ? Eh bien j'assiste à cette scène délirante sans dire un mot mais, je l'avoue, avec une trique d'enfer, d'une part de voir ce sein que j'ai si souvent sucé, léché, trituré, et de l'autre

d'imaginer ce qu'elle veut. Mes cheveux semblent vouloir se dresser sur ma caboche, et pire encore lorsque je l'entends me demander :

— Tu en penses quoi, toi, Alain ?

— Euh...

Je suis comme un con, pris en faute, tel un gamin que sa mère aurait trouvé en train de se masturber. Je n'arrive plus à penser raisonnablement, à aligner deux idées de manière claire.

— Tu n'es pas très loquace ; j'ai bien envie de m'en faire poser deux, de ces anneaux. Mais donne-moi ton avis sur la question. Tu aimerais, toi ?

— Pourquoi tu me demandes mon avis ? Tu n'en as pourtant pas besoin.

— C'est que je voudrais savoir quel effet cela te ferait de... baiser avec une femme qui en porte. Si je le fais, ça demande du temps avant de pouvoir... Monsieur ? C'est bien à vous cette fois que je parle.

— Non, vous pourrez avoir des rapports immédiatement. Enfin, dès que vous serez chez vous, je veux dire.

— Bon, alors je vais choisir ceux-ci.

— Vous êtes bien certaine que vous désirez ce modèle ? Impossible de les enlever, une fois posés et sertis. Ou alors, avec une pince coupante...

— Oui, oui, ce sont ceux-ci que je choisis. Comment je me mets pour la pose ?

— Vous pouvez enlever votre... culotte ? Vous mettrez vos pieds dans les étriers. Vous avez encore quelques minutes pour réfléchir, le temps que j'aille en chercher un second de ce genre. Vous les voulez les deux identiques, n'est-ce pas ?

— Oui, bien entendu. Allez-y ; je me prépare.

Le type, tout heureux de gagner encore un peu de fric, s'évanouit par la porte du fond de son échoppe.

— Tu es sûre que tu veux vraiment cela ? Tu n'as pas peur d'avoir très mal ?

— Non, ça fait un moment que cela me trottait dans la tête. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Tu n'as jamais fait l'amour à une femme qui porte ce genre de bijou ?

— Je n'ai fait l'amour qu'à une seule femme dans ma vie... et elle m'a quitté un jour, un dimanche comme cela, sans trop que je comprenne pourquoi. Et celle-là n'avait pas d'anneaux.

— Tu n'as vraiment jamais trompé cette femme ?

— Jamais. Et je n'ai rien à gagner ou à perdre à ne pas dire la vérité.

— Et si un jour elle revenait vers toi, tu ne la reprendrais pas, même si elle portait des anneaux sur les lèvres de sa chatte ?

— Où veux-tu en venir, Maryse ? Je t'ai aimée sans anneaux ; je t'aimerais tout autant si tu en avais.

Elle me regarde, étrangement silencieuse soudain. Mais le calme est de courte durée ; l'autre olibrius est de retour avec deux boucles de lèvres sous un plastique censé les protéger des microbes. Il a aussi apporté une imposante aiguille et une sorte de bouchon qui trempe dans un flacon de ce qui me semble être de l'alcool. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Maryse retire sans hésitation la culotte qu'elle porte, et nous avons lui et moi le privilège de voir qu'elle est assortie au soutien-gorge. La voir se hisser sur la table, installer ses talons dans les ergots avant de relever sa jupe et de montrer sa foufoune à ce gars me rend dingue d'envie.

L'autre n'a absolument pas bronché. Soit il a une grande habitude de ce genre de chose, soit il est d'une grande résistance à la vue de... la fourche largement ouverte. Pourtant, il passe un coton imbibé d'alcool sur le pourtour du sexe, un peu poilu, puis me fait signe de m'approcher. Se penchant vers moi, il me murmure simplement à l'oreille :

— Vous voulez bien toucher un peu votre femme ? Juste pour lui écarter les grandes lèvres, et ensuite un peu le clitoris. La toucher suffisamment pour qu'elle soit... enfin, qu'elle ait envie,

ce qui pourrait atténuer la petite douleur due à la perforation de la chair. Je pourrais le faire moi-même, mais certains maris sont parfois un tantinet... jaloux. Je n'ai pas envie de prendre une gifle ou un coup de poing.

L'homme m'a fait un grand clin d'œil. Surpris par cette demande à laquelle je n'aurais pas pensé, je me tourne vers Maryse. Elle me sourit. Je m'approche d'elle.

— Tu as entendu ce que monsieur m'a demandé ?

— Non. Mais tu vas me le dire, sans doute.

— Il aimerait que je... que je te touche un peu pour faire monter le désir, pour que tu souffres moins.

— Si c'est pour mon confort, tu ne peux guère refuser, non ? Tu ne prendrais pas un plaisir sadique à m'entendre hurler, quand même ?

Ces gestes que je n'ai plus faits depuis... trente-six mois, comme ils sont tellement simples à retrouver ! Ma main tremblante s'est approchée de cette fente qui attend. Je roule donc un majeur tendu vers l'ourlet de ces deux lèvres collées l'une à l'autre. L'homme à mes côtés jette un furtif coup d'œil, puis sans façon il me tend un flacon. Le gel qu'il contient atterrit sur mes doigts et facilite la glisse sur cette fente que j'ai parcourue si souvent... jadis. Le contact avec cet antre doux m'électrise totalement. Je réalise que finalement Maryse m'entraîne là où elle le veut, et que je fais exactement ce qu'elle attend de moi.

Les deux lèvres se sont écartées l'une de l'autre, et sans aucun problème mon doigt avec bonheur a retrouvé le minuscule capuchon qui coiffe le clitoris. En quelques frictions, le bout plus rose apparaît et se gonfle comme une jeune pousse sous la pression de ce majeur trop heureux de le retrouver après tout ce temps. J'ai comme une invitation à y poser ma bouche. Par contre, je m'abstiens de ce geste plutôt équivoque. L'homme a posé le morceau de bouchon contre la face externe de la première lèvre. L'aiguille, qui me semble

encore plus énorme de près, est posée sur la face interne ; il pousse d'une seule fois.

Un gémissement se fait entendre, mais il est trop tard : la chair est transpercée par l'acier. Il s'est rapidement emparé d'un coton alcoolisé et s'empresse de frictionner les deux côtés de la chose rose qu'il maintient. Souplement, il attrape la première boucle argentée et en pose une partie sur le bout de l'aiguille qu'il retire en arrière. En la ressortant, il entraîne avec elle l'extrémité de la boucle qui s'enchâsse parfaitement dans le trou percé. Il frotte de nouveau son coton sur les deux orifices remplis par l'anneau. Il lui fait faire ensuite un demi-tour, et avec une sorte de pince étrange il enclenche l'un dans l'autre la partie mâle et femelle du cercle. Un étrange « clic » résonne dans la pièce.

— Voilà, Madame. Pour le premier anneau, c'est fini ; il est serti définitivement. Je passe au second ou vous préférez attendre encore quelques secondes ?

— Non, faites. Plus vite ce sera fait, mieux ça vaudra. Allez-y. Et toi, Alain, donne-moi la main.

Je n'en crois toujours ni mes oreilles ni mes yeux. La chose toute brillante attire mon attention tout entière. Je ne vois plus que cela et la perle de sang qui se forme autour du morceau qui est dans la chair. Je la sens qui se crispe dès que le type a posé le bouchon sur l'autre lèvre. Elle sait, elle connaît la douleur que cela va lui occasionner. Elle appréhende, mais elle serre les dents. Je retrouve bien là cette petite femme, mère courage, qui encaisse dignement. L'autre agit rapidement, et un autre cri étouffé me fait frémir. Puis le bruit renouvelé de la pince qui scelle la seconde boucle, et le cérémonial du tampon alcoolisé se répète.

— C'est fait, Madame. Je vais vous donner une pommade que vous passerez deux à trois fois par jour sur le tatouage. Une autre pour mettre sur les anneaux ; mais vous devrez nettoyer, comme vous le feriez pour des boucles d'oreilles, pendant cinq à six jours, le

temps de la cicatrisation. Le gel que je vous donne est antiseptique et calme les douleurs.

— Si je fais... l'amour avec cela dans les prochains jours, ça ne pose pas de problème ?

— Pas du tout. Sauf que les lèvres vont rester légèrement gonflées une journée ou deux. Il vous suffira de laver avec du savon, de passer un peu d'alcool, ou mieux, du gel que je vous fournis. Vous verrez, c'est un antidouleur puissant.

Le gars se tourne à nouveau vers moi. Un clignement d'œil m'indique qu'il va me dire quelque chose.

— Le Maître est satisfait ? Vous allez pouvoir profiter de votre nouveau jouet presque immédiatement.

Je me sens rougir du menton jusqu'au front. Que répondre à cette boutade ? C'est Maryse, qui cette fois a parfaitement saisi les propos de l'homme, éclate de rire. Elle remet en place cache-sexe et couvre-nichons, réajuste sa jupe et sort, entre le tatoueur et moi, de ce lieu insolite. L'autre lui remet ces onguents et pommades ainsi qu'une facture ; il lui demande de repasser le voir en milieu de semaine et nous repartons sous les regards amusés de ce personnage qui n'ignore plus rien de l'anatomie de ma... non : de mon ex-épouse. Comme elle me l'a dit, elle me ramène à la maison.

— Tu veux boire un verre ? Un café ?

— Tu crois que tu as besoin, toi, d'un remontant ? Je veux bien un café si tu m'accompagnes et en bois un également.

— Si tu veux.

La cafetière, simple, pratique pour elle quand elle résidait ici, reste toujours pour moi un obscur mystère. J'ai mis la dosette et arrive péniblement à faire couler un breuvage noir. Quand j'ai deux tasses à peu près présentables, nous sommes assis l'un en face de l'autre. Ses grands yeux se fixent sur moi, plongent dans les miens. Je n'ai plus de mots pour lui exprimer ce que je ressens, alors le mieux est de ne pas gâcher cet instant magique. Elle est là, devant moi, et seul cet état de fait compte à mes yeux. J'avoue

que dans ma poitrine, mon cœur bat comme une horloge qui prend de l'avance. Il cogne. Et l'impression qu'il va lui éclater à la figure, c'est la seule image qui me prend la tête à ce moment-là.

La résurrection

Alain, face à moi, touille son café depuis un long, trop long moment. Il ne sait pas quoi dire. Je sens parfaitement qu'il s'accroche à une idée, une idée qui a aussi germé dans mon esprit depuis plusieurs jours également. Nos yeux sont les uns dans les autres, comme au temps lointain des débuts de notre amour. Mais je mesure le chemin parcouru entre nos vingt ans et aujourd'hui. Je ne suis pas particulièrement fière de ces mois passés sans cet homme-là. Des flots de souvenirs reviennent en force, hantent ma caboche par des images que, loin d'ici, j'avais oubliées. Les tempes d'Alain se sont grisées, déclinant sur le blanc. Il s'est empâté sans doute aussi quelque peu, et j'imagine que l'alcool y est pour une grande partie.

⋆

Je revois le visage surpris de mon amie blonde lorsque je l'ai avertie de mon désir de revenir voir Alain. Elle m'a cru folle au début, et au fur et à mesure que nous en parlions, Adeline m'a avoué que son Marcel, parfois, lui manquait atrocement. Je lui ai proposé de me racheter la maison, et devant mon insistance elle a accepté. Alors quand ce matin-là, alors que j'avais pris rendez-vous avec un tatoueur, elle m'a vu faire ma valise, elle a compris que le jour de la séparation était arrivé. Elle n'a pas crié, pas hurlé. Sa main a seulement caressé ma joue, glissé dans mon cou et nous nous sommes serrées dans les bras l'une de l'autre. Sans un mot,

elle m'a suivie alors que j'empilais mon maigre paquetage dans le coffre de ma voiture.

— Dès que j'aurai des nouvelles du notaire, pour la maison, je te téléphonerai. Je te dis le mot magique pour ce que tu espères de la vie ; je te souhaite d'être heureuse. J'irai sûrement revoir Marcel dans quelques jours, le temps que cette décision mûrisse dans ma petite tête de blonde.

— Je te dis « merde » alors, moi aussi, pour le reste de la route... On fait comme cela pour la maison, ne te bile pas pour elle. J'ai largement de quoi vivre et voir venir.

Elle est à nouveau dans mes bras, et le baiser que nous échangeons au milieu de la rue n'a rien de chaste. C'est presque à regret que nos corps se séparent, puis je prends la route. Maintenant, je sais exactement ce que je veux faire.

⋆

— Il n'est pas bon, mon café ? Tu veux du sucre ? Je ne serai jamais doué pour recevoir des invités ; ça manque cruellement de personnel féminin dans ce chalet.

— Non, non pardon, j'étais ailleurs. Excuse-moi ; il est parfait, ton café.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— Ben, c'est à toi de décider, mais comme je dois revenir dans quelques jours, je pourrais peut-être occuper la chambre d'amis jusqu'à ce fameux rendez-vous ? Tu m'y accompagneras encore si cela ne te fait pas peur.

— La chambre est libre ; elle l'est toujours. Comme l'autre, du reste. Tu peux la prendre pour le temps qu'il te plaira. Je dois quand même passer à mon bureau dans la journée de demain. J'ai un peu négligé mon travail depuis...

— Je suis fatiguée. Je peux m'installer dans la chambre, alors ? Tout de suite ?

— Vas-y ; il me semble que tu connais la maison, non ?

— Merci ! Je vais chercher ma valise dans mon coffre de voiture.

Les traits du visage d'Alain se sont détendus quand il a compris que j'allais rester chez lui. J'ai eu plusieurs fois envie de le serrer contre moi, de lui dire ce que je ressens, mais la peur d'être repoussée m'a retenue à la dernière seconde. La chambre d'amis ! Ça me fait un drôle d'effet de poser mes affaires sur le lit. Je sens une présence derrière moi et il est là. Un peu plus voûté, un peu moins svelte. Mais toujours ce charme qui émane de lui ; cet homme, finalement, me rassure. Je voudrais, mais n'ose pas tendre la main vers la sienne.

— Tu fais comme chez toi. Si tu veux quelque chose, tout est toujours à la même place, alors ne demande pas. Tu es chez toi, comme... avant.

Sa voix a une intonation qui ne me trompe pas. Je lève les yeux vers les siens. Ils sont tout humides, mouillés ; ça me chavire le cœur. Il tourne les talons et j'entends le téléviseur qui se met en marche. Je sors quelques vêtements pour la nuit, me prépare pour la douche. J'irais les paupières closes et dans le noir absolu s'il le fallait. C'est vrai que j'ai immédiatement retrouvé mes marques dans ce chalet où nous avons vécu tant de belles heures. La douche, merveilleux, idyllique endroit qui m'a cruellement manqué. Je me surprends à avoir envie de fredonner sous le jet tiède. Mes doigts sont partout à la fois. Dégoulinante d'eau, je suis heureuse, en paix avec moi-même. Par contre, sur mes lèvres vaginales, la morsure de l'eau est irritante, me rappelant que deux petits cercles métalliques, couleur or, sont bien présents.

Combien de temps ai-je passé dans la salle de bain ? Aucune notion de durée, je ne compte plus. Quand je reviens vers le salon où Alain se trouve, je suis vêtue d'un long déshabillé de mousseline transparent. Sous celui-ci, une culotte légère, mais rien pour masquer ma poitrine. Près du canapé, je retiens mes pas. Il s'est endormi, allongé de tout son long sur le sofa, calme lui aussi. Je reste un instant près de cet homme avec qui j'ai tant de souvenirs et fais

demi-tour pour gagner la chambre... conjugale. M'apercevant de ma méprise, je fais machine arrière et me retrouve finalement dans celle qui m'est dévolue. Je saisis une couverture dans la penderie et reviens sur mes pas. Je couvre le dormeur ; je n'ai pas du tout envie qu'il prenne froid.

Dans le noir, les souvenirs affluent. Des rappels à l'ordre aussi ; le retour dans cette maison. Des bruits me racontent dans une langue inconnue, faite de craquements sans doute, la vie de ce chalet de bois qui chante plus la nuit que le jour. Je cherche le sommeil, recroquevillée dans des draps frais, et ne le trouve que lorsque des pas feutrés dans le couloir m'indiquent qu'Alain a lui aussi regagné sa chambre. J'ai la sensation que ceux-ci s'arrêtent l'espace d'une seconde devant la porte close, puis ils reprennent plus lourdement vers l'autre chambre. Je me traite d'idiote, trop bête de n'avoir pas laissé la porte entrouverte. Mais aurait-il osé ? Comme je voudrais qu'il y ait pensé...

Un sommeil lourd m'emporte sans que je m'en rende vraiment compte. Quand j'émerge, tout est calme dans la maison. Je trouve la Senseo prête à me livrer son café tout frais ; Alain m'a laissé au bord du bol vide qu'il a préparé pour moi un petit mot m'indiquant qu'il est parti à son bureau. Je déguste le petit déjeuner rapidement puis, m'armant de courage, je fais un ménage nécessaire dans toutes les pièces. Quand j'ai fini, l'heure de préparer le déjeuner est déjà là. En fouillant un peu dans le réfrigérateur, un peu à la cave et dans le congélateur, j'arrive à concocter un repas qui ressemble à une dînette. Je dresse la table, et lorsque le moteur de la voiture se fait entendre, tout est en place pour accueillir l'homme qui rentre.

— Maryse ? Maryse ? Ah, tu es là ! Un moment j'ai eu peur que tu sois partie sans me dire au revoir.

— Pas du tout : tu vas devoir me supporter trois ou quatre jours.

— Autant que tu voudras... Je t'assure qu'ici tu es chez toi.

Je ne réponds pas et il s'approche de la table. Alors qu'il s'assoit à sa place, j'imagine que l'habitude est déjà revenue.

— Ça sent bon. Je crois que depuis bien longtemps je n'ai pas senti une si bonne odeur dans cette maison. Et tu as fait le ménage ? Ce n'était pas nécessaire...

— Je n'ai jamais aimé le laisser-aller. C'est plus fort que moi. En échange, j'aimerais que tu me mettes un peu de gel sur ma fée.

Il s'est brusquement raidi. L'idée de me toucher lui déplaît-elle à ce point ? Je suis à la limite d'être vexée. Mais il se lève, attrape le tube et avance vers moi.

— Lève donc ton top.

— Après le déjeuner, veux-tu ?

— Non, tout de suite ; je ne vais pas te laisser souffrir ou risquer une infection.

— C'est gentil, cela ; alors d'accord. Tu y vas doucement, c'est douillet.

La main sur laquelle une noisette de produit est déposée effleure lentement l'endroit tuméfié et boursouflé. Alain me masse tout en délicatesse, survolant les ailes de mon elfe, revenant sur le tour de celui-là pour repartir lentement. L'onguent entre dans mon épiderme, et les légères démangeaisons se trouvent immédiatement atténuées par les cercles doux qu'il fait décrire à ses doigts. Je sens monter dans mon ventre une piqûre différente, une attente imperceptiblement grandissante. L'envie peu à peu s'installe et je fais un effort pour ne pas tendre la main vers une autre boursouflure que mon regard devine.

Je suis certaine que le simple fait de me frotter le sein avec de la pommade fait bander Alain. Je voudrais que ce soit lui qui fasse le premier pas, mais il ne s'occupe que de son onction, pour le moment. Je ferme les yeux et mon esprit part à l'aventure sur cette queue qui n'a pas servi depuis... c'est ce qu'il dit ! Soudain, il retire sa main chaude qui me faisait un bien pas possible. À plusieurs

reprises il est passé sur le téton, mais sans vraiment l'avoir fait sciemment, ni sans doute exprès.

— Nous pouvons déjeuner ? L'odeur de cuisine m'a vraiment ouvert l'appétit.

— Oui ; c'est encore au chaud.

Je regrette que me tripoter le nichon ne lui ait pas ouvert un autre appétit. Je crois bien que je n'aurais pas demandé mieux. Je regarde ses lèvres qui m'ont si souvent embrassée ; je suis chaque mouvement de ses mains, de son buste, assis face à moi. Lui n'ouvre plus la bouche, comme si le fait de parler, de dire quelque chose allait rompre je ne sais quel charme. Le café à peine pris, il se met sur ses pieds, et avec des gestes rapides dessert la table. Puis il se tourne brusquement vers moi.

— Tu... seras là, ce soir ? Je dois absolument retourner à mon bureau. Je te promets de ne pas rentrer tard ; nous pourrions aller au restaurant... enfin, si tu en as envie. C'est comme tu veux.

— Va. Vas-y, Alain. Tu n'as aucune crainte à avoir : je serai ici ce soir. Nous déciderons à ton retour de ce que nous ferons de notre soirée. Il y a tant de façons de... faire passer le temps.

Je ne sais pas s'il a saisi l'allusion plutôt discrète mais directe que je lui fais. Il sort de la cuisine où nous avons déjeuné, s'approche de la porte, se ravise et revient vers moi. Ses lèvres se frottent à ma joue et dans un souffle il me murmure :

— À tout à l'heure, alors ; bon après-midi.

Le jardin, une grande pelouse entourée d'une haie très haute, avec un accès direct sur la nappe bleue du lac. Alain ne s'en est plus préoccupé, et les fleurs jaunes des pissenlits sont nombreuses. Je passe une partie de l'après-midi, un couteau à la main, à faire une chasse effrénée aux mauvaises herbes. Mon téléphone portable se met à vibrer dans la poche du vieux jean que j'ai retrouvé quelque part dans une armoire. C'est Adeline qui inquiète de ne plus avoir de mes nouvelles ; elle vient aux renseignements. En deux mots je

lui dis où je me trouve et l'invite à passer me voir, en lui précisant que j'aurai besoin d'elle un soir.

En quelques phrases, je lui explique que j'aimerais la voir, et que j'espère décider Alain à faire l'amour à toutes les deux. Je m'avance beaucoup puisqu'il n'a pas encore tenté de me le faire, alors qu'il en crève d'envie. Moi aussi, du reste, mais je ne ferai pas le premier pas. Je lui explique qu'un soir – lequel ? Je ne sais pas encore – j'aimerais bander les yeux de mon ex-mari et qu'elle entre en douce dans la chambre ou le salon, qu'elle se dévête, qu'ils fassent l'amour les deux sans qu'il sache que c'est une autre avec qui il couche. Je me fais fort de l'amener à cette situation dans le courant de cette semaine.

Bien sûr, Adeline est tout de suite d'accord. Elle m'assure de sa pleine et entière collaboration pour mener à bien mon projet. Le bruit des grilles du portail qui s'ouvrent me fait abréger la conversation. Il est revenu avec un bouquet de roses rouges à la main. Il me les tend en retenant son souffle, craignant vraisemblablement que je les refuse. Je le regarde avec des yeux humides, et sans un mot autre que « merci » je leur choisis un vase, le remplis d'eau, les pose délicatement sur la table du salon. Lui s'est mis en devoir d'allumer un feu dans le barbecue.

— Côte de bœuf ce soir pour le dîner ? J'ai aussi pris un paquet de chips, ça devrait faire l'affaire. Avec ce beau temps, nous allons dîner sur la terrasse ; finalement, je préfère cela au restau.

— C'est une excellente idée ; j'ai toujours aimé cet endroit, coupé du monde par les haies, mais avec une ouverture visuelle sur notre lac. Tu t'en souviens, de « notre » lac ?

— Crois-tu que notre séparation m'a fait tout oublier ? Je ne voulais plus y mettre les pieds depuis...

— C'est idiot, ne crois-tu pas ? Tu te privais de toute cette splendeur !

— Il est des endroits qui ne sont beaux qu'à deux, qu'avec les gens que l'on aime. Ils sont sans attrait, seul.

Je prends cette vérité en pleine figure, et mes regrets sont aussi lourds que mes remords. Ses tempes ont grisonné, ses épaules se sont un peu voûtées, mais son sourire – celui qu'il vient de faire sans s'en rendre compte – c'est celui qui m'a toujours fait craquer.

L'odeur de la viande qui grille doucement sur le lit de braises me rappelle que j'ai faim. Mais c'est aussi d'un autre appétit que je souffre. Lui ne semble toujours pas décidé à faire ce que j'aimerais qu'il fasse. Il tourne, retourne la pièce de bœuf sur la grille, mais c'est moi qui suis sur le gril. Celui de ma mémoire. Ensemble, nous avons mis le couvert. Je maudis le bruit des pétales de pomme de terre qui craquent dans nos bouches.

Le repas se passe gentiment, mais quand mon pied, sans aucune arrière-pensée (menteuse !), frôle celui d'Alain, j'ai une montée d'adrénaline. C'est surtout parce qu'il a retiré sa jambe prestement, comme pour me dire « non ». Pas un mot plus haut que l'autre ; nous n'échangeons que des banalités. Le temps nous file entre les pattes ; rien ne se passe. Il n'est sans doute pas prêt pour... pour quoi ? Pauvre folle qui un instant a pu imaginer que tout s'efface d'un simple claquement de doigts ! J'ai vu danser ses regards sur moi, ses yeux fixer la surface de l'eau ; j'ai espéré qu'il revienne, mais je me dis que peut-être il ne m'aimera plus jamais. Cette unique pensée devient une obsession, un clou qui s'enfonce dans mon cerveau.

— Tu veux faire un tour au bord du lac ? J'aimerais revoir des voies que je n'ai pas oubliées.

— Si tu veux ; mais attends : je vais nous chercher deux petites laines. Le frais arrive vite, surtout au bord de l'eau.

Du minuscule sentier qui débute au ponton, où sa barque en cette saison devrait être amarrée, j'en retrouve toutes les saveurs ; je pourrais pratiquement dire où se trouvent les plus importantes pierres, celles à éviter. Je marche souvent devant lui, tant le chemin est exigu. Mon jean est bien rempli, et peut-être suit-il des yeux ma croupe que je prends un malin plaisir à faire onduler, juste pour

aguicher cet homme qui, durant de longues années, fut le mien. Mais il persiste à rester à une distance convenable, sans aucun mouvement équivoque, rien qui puisse me rassurer sur ses désirs, ses envies. Un dernier détour et notre sente s'ouvre sur un autre chemin, plus large celui-ci. De nouveau, il marche à mes côtés et je peux apprécier cette bosse qui déforme son pantalon.

Nous rencontrons un autre homme, jeune, qui court sur ce layon perdu dans la forêt de sapins bordant le lac. Le jeune passe avec un signe de tête pour dire bonsoir. Alain se presse plus contre moi, sans doute pour laisser le passage à l'autre qui nous croise, tout dans son effort. La soudaine proximité du corps d'Alain m'électrise ; j'ai la chair de poule, je frissonne. Il s'en aperçoit.

— Tu as froid ? Nous rentrons, si tu veux. Pas la peine de choper un refroidissement.

— Non, je suis bien ; seulement, j'ai des souvenirs... c'est l'émotion.

Là encore, pas de réponse. J'ai envie de lui hurler des choses gentilles, des mots tendres. Mais c'est à lui de décider de l'heure et du moment ; je ne brusquerai rien. Si, jusqu'à mon rendez-vous chez le tatoueur, il ne s'est rien passé, alors je repartirai comme je suis venue, sans plus jamais rien espérer.

Nous rentrons par le même itinéraire, et je me déhanche de manière plus ostentatoire, salope qui tente d'attirer le chaland dans ses rets. Sur la pelouse, le vent léger fait frissonner les feuilles des arbres, et j'ai maintenant froid pour de bon. Je franchis les quelques mètres de terrasse qui nous séparent de la porte d'entrée.

Au moment où il s'efface pour me laisser passer, je sens son souffle sur moi. J'ai encore plus froid. Pourquoi ne me serre-t-il pas contre lui, juste pour me réchauffer ? Simplement pour que mon corps qui tremble se calme ? Dans mon pauvre esprit, je voyais tout en rose. J'allais revenir ; il m'ouvrirait les bras, sa porte et son lit, et tout redeviendrait comme avant. Rien de tout cela ne se produit. Il me garde dans « sa » maison, mais c'est par pure

humanité. Pas une seule fois il ne s'est approché pour m'enlacer. Mais qu'est ce que je croyais ? Le père Noël ne vient jamais en cette saison. La saison de la résurrection n'est pas pour moi. Nos amours sont mortes avec mon départ, et je n'ai plus qu'à faire le deuil de ce retour raté.

— Je vois bien que tu gèles ; je vais faire une flambée. Installe-toi au salon, allume la télé. Je vais chercher du bois pour le feu.

Il a dit ces mots comme on dit bonjour, sans que je décèle une quelconque envie chez lui. Le canapé m'accueille et je m'enfonce dans le moelleux des coussins. Alain s'affaire dans l'âtre, et les premiers crépitements des flammèches qui embrassent les brindilles illuminent toute la pièce. Le navet que distille le téléviseur m'endort. Je somnole gentiment avec cette chaleur qui me revient partout. Lui me couvre d'un plaid de laine. Il va dans le bar, se sert un verre, me demande si j'en veux également un. Devant mon refus, il reste un moment planté entre le foyer et le sofa, ne sachant quelle position adopter. Je le devine, dans la lueur des flammes qui dansent, prendre place dans un fauteuil, loin, bien loin de moi. Je ferme les stores de mes yeux, et finalement je sombre dans une sorte de sommeil.

C'est le ronron de la télé qui me réveille. J'ai froid. Sauf la neige sur l'écran, il n'y a plus rien d'autre, alors je me lève et me dirige vers la chambre. Les habitudes reviennent vite. J'oublie totalement dans ma demi-inconscience que je suis cantonnée dans la chambre d'amis, et je pousse machinalement la porte de celle où dort Alain. Je me couche sans penser à rien d'autre et me rendors sans même me poser une seule question.

C'est un léger mouvement du lit qui me fait sortir de ce coma qui m'entoure ; Alain vient de bouger, et instinctivement sa main s'est posée sur mon bras. En se retournant, il s'est retrouvé contre mon dos. Le réveil sur la table de nuit n'a pas changé, et l'heure est toujours inscrite en lettres rouges au plafond. Trois heures cinquante. Il continue de dormir, mais moi je réalise que je ne

devrais pas être allongée près de lui. Je ne bronche plus, de peur de le réveiller. Sa respiration est calme, il a sa main qui me touche au niveau du ventre, et dans un autre de ses mouvements elle se trouve au contact d'un de mes seins. Cette présence me file un vrai coup de chaleur et je me sens bouillir. Je n'ose plus bouger, de peur que cette main s'imagine... à moins que ce ne soit de crainte qu'elle s'en aille. Ma tête se met en marche dans ce noir tout relatif alors qu'il dort paisiblement.

Sans bruit, je laisse glisser mon bras libre le long de mon ventre. Quand ma main atteint la petite toison qui surmonte mon pubis, je plonge directement un doigt sur les lèvres de mon sexe. Je trouve aussi les deux cercles dont la présence ne m'est pas familière. Mon autre main a bien du mal à rester inactive, juste posée sur le drap, le long du corps d'Alain. Je prends mille et une précautions, ne cherchant pas à retirer la sienne qui reste bien à plat sur moi. Je fouille dans la fourche qui s'éveille à l'envie. Les lèvres bien fermées, encore un peu douloureuses pourtant, s'entrouvrent rapidement dès les premiers passages de mon majeur. Puis l'eau me vient à la bouche au fur et à mesure des frottements que cet ersatz de pénis s'ingénie à lui prodiguer.

Avec cet éveil de mon ventre, les soupirs montent eux aussi et je ne contrôle plus vraiment cette situation. Les mouvements désordonnés de mes cuisses sont autant de risques de réveiller l'homme qui dort à côté. Dans une sorte de grognement incompréhensible, il a de nouveau bougé. Son bras est venu instinctivement encercler ma taille, alors je ne fais plus aucun mouvement. Ma respiration se calme un peu ; mon majeur reste planté en moi, immobile, mais terriblement présent. Puis je suis prise d'une folie ordinaire : ma seconde main, qui jusque là se gardait de tout mouvement, part vers le ventre de cet homme qui fut mien si longtemps. Au diable mes bonnes résolutions ! Aux orties mes attentes pour qu'il fasse le premier pas !

Cette baladeuse que je viens d'envoyer en éclaireuse trouve ce qui différencie l'homme de la femme. C'est en semi-bandaison. Le rêve d'Alain est sans doute érotique. Sans me presser, mais sans y mettre de gants non plus, je serre entre mes doigts l'objet de ma convoitise. Un autre son, grogné dans son sommeil, me parvient. Entre mon pouce et mon index, j'ai attrapé le haut de la bite. De cette pince digitale, je presse délicatement le bout de la queue. Ensuite je fais coulisser la peau encore flasque sur le haut du gland. Une descente, une remontée, et je recommence. Il ne me faut pas plus de quelques secondes pour sentir que cette chose plus tout à fait molle ne se fait pas prier pour gonfler dans ma main.

Lui a serré les doigts dans un réflexe pur, ou s'est-il réveillé sous ma caresse ? Un de mes tétons est accroché par sa patte. Il n'exerce aucune violence dessus, simplement une présence. Je n'ai plus aucune envie de me toucher : je préférerais que ce soit lui qui s'en charge. J'insiste sur mon début de branlette ; le zob a pris de belles proportions. Alain souffle plus vite, plus fort. Mais toujours aucun signe avant-coureur d'un vrai éveil. Si sa main est sur mon sein, elle ne cherche pas à jouer avec lui. J'ai l'idée de bouger, surtout pour me libérer de son emprise, et celle plus perfide de remplacer mes doigts par ma bouche. C'est au moment où mes lèvres s'ouvrent sur le sexe archi tendu qu'il arrête mon geste fou par quelques mots :

— Tu sais, Maryse, si c'est pour repartir demain ou après-demain, tu peux t'abstenir de cela. Je ne veux plus souffrir de ton absence ; j'ai réussi à trouver un équilibre que tu es revenue perturber. Alors si tu baises avec moi, c'est que tu veux rester aussi avec moi.

— Je croyais que...

— Que je dormais ? Tu sais, avec le traitement de faveur que j'ai en ce moment, difficile de faire le mort. Et surtout, ce n'est pas l'envie qui me manque de te sauter... mais pas à n'importe quel prix. Soit tu restes et on recommence à vivre, soit tu quittes mon

lit et demain tu pars, à la première heure, avant que je ne te voie t'en aller.

— Je... je ne voulais pas te faire de mal ; juste te dire... seulement...

— C'est si difficile à dire ?

— Je me suis trompée : je ne veux que toi et je resterai, mais j'ai peur de la routine.

— J'ai compris, et je me rangerai à tes attentes ; mais je veux des garanties que tu ne vas pas encore foutre le camp un jour où je travaillerai.

— Si ma parole te suffit, tu l'as bien volontiers. Pour le reste, nous en reparlons demain. Je retourne dans la chambre d'amis, ou nous... persistons dans ce qui nous fait défaut, là ?

— Ta parole me convient. Et maintenant... à la casserole, la poule revenue au bercail ! J'ai vraiment envie de... faire l'amour, de te faire l'amour !

Le reste de la nuit s'est déroulé sous les meilleurs auspices du monde. Il m'est monté sur le ventre à plusieurs reprises. Ses caresses m'ont démontré combien je lui avais manqué. J'ai retrouvé toutes les merveilleuses sensations que j'avais eues dans nos débuts avec mon Alain. Nous allons reprendre le chemin là où nous l'avions abandonné, en espérant cette fois que nos deux bonnes volontés nous fassent oublier nos querelles. Si chacun y met du sien, aucune raison pour que ce soit un nouvel échec.

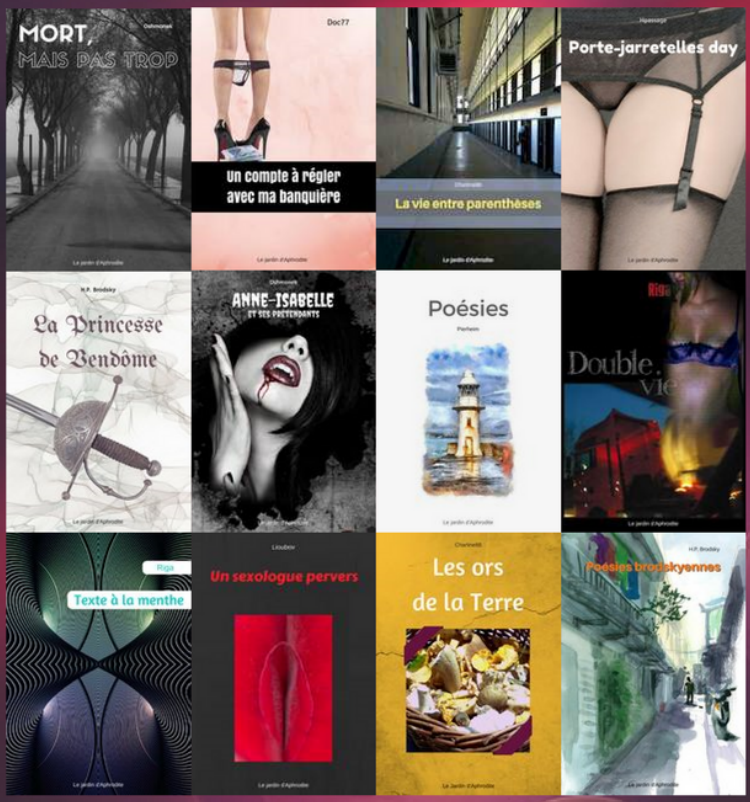
La nuit de nos retrouvailles fut somptueuse, à la mesure de nos attentes, à la démesure de nos désespoirs. Au petit matin, les lèvres qui m'embrassent me semblent les plus douces du monde. C'est Adeline qui s'est perdue dans les limbes de cette nuit, celle de ce renouveau. J'avais oublié combien la vie avec Alain pouvait être douce. Il m'a juré être d'accord pour que de temps à autre notre amie vienne, seule ou accompagnée, partager une soirée. Alors la vie reprend un sens, un goût qu'elle avait perdus. Je ne renierai jamais ces longs moments passés loin d'ici : ils m'ont permis de

découvrir tant de choses... Mais, que notre nid est douillet ! Alors, que le reste de notre âge soit le plus aimable possible.

En juillet de ce retour, un second livret de famille a été établi par la mairie ; Adeline était mon témoin.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite